

DELLY

# Le secret de la Luzette



BeQ

**Delly**

# **Le secret de la Luzette**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 250 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# **Le secret de la Luzette**

# I

– Tap !... Tap !...

Dans le silence du bois, ma voix résonnait avec une intensité particulière. On devait certainement l'entendre jusqu'à la Mailleraye. Mais seul un petit écho ironique semblait se soucier de mon appel. Tap, mon compagnon fidèle, y demeurait sourd.

« Je lui donnerai une correction quand il reviendra ! » pensai-je, saisie de colère, car pareil fait n'était pas habituel chez ce brave chien recueilli par moi trois ans auparavant sur la grand-route où il gisait, une patte coupée par un de ces horribles engins de mort que l'on nomme automobiles, et soigné avec tant de sollicitude qu'il marchait de nouveau, au bout de peu de temps – sur trois pattes, cette fois.

J'aimais beaucoup Tap, mais d'une affection tyrannique et quelque peu autoritaire. Le bon

chien le savait sans doute, car il me suivait comme mon ombre, et, quand je m'arrêtais, se couchait à mes pieds sans me quitter des yeux.

Mais aujourd'hui Tap était infidèle... Et sa peu patiente jeune maîtresse en ressentait une véritable colère.

À travers le feuillage des châtaigniers, le soleil se glissait et s'épandait sur le sol herbeux en longues coulées lumineuses. À mesure que j'avancais, le sentier s'élargissait, les arbres se clairsemaient, l'herbe que foulai mes vieux souliers attachés par des lacets verdis se faisait plus drue.

Et, tout à coup, apparut la Luzette. Elle coulait très paisible, entre deux rives gazonnées. Un peu plus haut, elle était un petit torrent, elle le redevenait à quelque cent mètres en aval ; mais ici, elle se donnait le plaisir du repos, en reflétant dans ses eaux claires les beaux châtaigniers qui se dressaient sur ses bords.

D'un mouvement souple, je me laissai glisser à terre et m'étendis de tout mon long, les coudes dans l'herbe, les mains sous le menton. C'était

ma position favorite lorsque je me trouvais en présence de la Luzette – mon amie la Luzette !

Quand Tap était là, il s'étendait près de moi, et, le nez entre les pattes, semblait contempler, lui aussi, l'onde paisible à peine agitée parfois d'un léger remous. Pour la jeune créature ignorante et imaginative que j'étais, les animaux, les plantes, les éléments eux-mêmes étaient doués d'une âme, et je me figurais que Tap, comme moi, cherchait le secret caché sous le calme mystère de ces eaux vertes, d'un vert pâle et transparent, qui se faisait à certaines heures lumineux, tandis qu'à d'autres je le voyais sombre, semblant refléter quelque inquiète et sourde tristesse.

Un jour, en furetant dans les greniers de la Mailleraye, j'avais découvert un antique petit livre relatant, en un style archaïque comme son apparence, de curieuses légendes du pays limousin. J'y avais lu, entre autres choses, ceci :

« Il existait au temps jadis, perché sur un roc au-dessus d'un grand lac bleu, un château habité par un seigneur du nom de Renaud d'Arbères. Le roi des Ondins le jalousait, parce qu'il était fort

beau, et surtout qu'il possédait, lui, simple mortel, les plus merveilleux yeux verts qu'eût jamais rêvés habitant des eaux. Cette jalousie devint telle que l'aquatique souverain s'en fut, un jour, chez un enchanteur qui habitait tout près de là, et lui demanda de le débarrasser du seigneur d'Arbères. L'enchanteur accepta, à condition que le roi lui donnerait en mariage la plus belle de ses filles. Le marché fut conclu. Dès le jour même, Renaud disparut. Ses serviteurs le cherchèrent en vain. Mais, en revanche, ils découvrirent à peu de distance une rivière inconnue. Jamais ils ne soupçonnèrent qu'elle n'était autre que leur maître, réduit à cet état par un enchantement.

» Pendant ce temps, la belle Élia, la fille du roi des Ondins, se consumait de désespoir à la pensée de devenir l'épouse de l'enchanteur, être affreux et cruel. Un jour, de son palais aquatique, elle avait aperçu le jeune seigneur qui se penchait vers le lac et, depuis lors, elle l'aimait. Longtemps, elle chercha le moyen de le venger, et d'éviter en même temps l'union odieuse. Elle le trouva un soir. L'enchanteur, profitant d'un admirable clair de lune qui couvrait le lac d'une

clarté argentée, était venu voir sa fiancée. L'Ondine s'éleva du milieu du lac. Jamais elle n'avait été si belle que ce soir-là. Ses longs cheveux pâles et soyeux tombaient autour d'elle, sur sa robe faite d'herbes aquatiques, semée de perles et d'émeraudes. Dans son visage blanc comme l'albâtre, ses yeux verts brillaient plus encore que les gemmes précieuses.

» Elle se mit à chanter... Et cette voix était si merveilleuse et si ensorcelante, que l'enchanteur, ravi, avançait sans s'en apercevoir, tendant les bras avec extase vers Élia qui souriait, et qui chantait toujours.

» Le sol manqua tout à coup sous ses pieds. Il s'enfonça dans l'eau argentée, où les sœurs d'Élia l'attendaient pour l'entourer de longues herbes destinées à paralyser ses mouvements. Il périt étouffé, car ses enchantements, puissants sur autrui, ne pouvaient rien sur lui-même. Et la belle Ondine quitta à jamais le lac, elle alla établir sa demeure en quelque coin mystérieux, sous les eaux de cette Luzette qui était le beau Renaud aux yeux d'Ondin. Parfois, on l'a vue, aux jours

de pleine lune, s'élever lentement, pâle et triste, chantant une mystérieuse lamentation. Puis, peu à peu, elle disparaît, en jetant une dernière fois sur l'eau calme le regard douloureux de ses yeux d'émeraude. »

Pour moi, cette légende était une réalité absolue.

En cette onde paisible qui coulait sous mes yeux, je voyais Renaud d'Arbères, et c'était le secret de ses pensées, le mystère de son étrange existence que je cherchais passionnément à découvrir, durant ces heures où moi, la vive et remuante Gaïta, je demeurais étendue, scrutant l'eau verte qui ondulait sur un lit de cailloux gris, polis par elle.

J'étais, en général, fort tranquille ici. Les seuls êtres humains que j'aperçusse parfois étaient quelque vieux berger, quelque paysan, une pastourelle, une vieille femme traînant un fagot. Les uns ou les autres me disaient un bonjour auquel, parfois, toute concentrée dans ma rêverie, je ne répondais pas, et passaient sans s'étonner, car il était bien connu que la Demoiselle de la

Mailleraye n'était pas comme tout le monde.

Aussi, aujourd'hui, entendant un pas sur le sol herbeux, je ne me détournai même pas. Mais je tressautai quelque peu lorsqu'une voix masculine, sonore et douce, demanda :

– Pourriez-vous me dire si je suis loin de la Mailleraye ?

Je me redressai, de telle sorte que je me trouvais sur les genoux, et je penchai un peu la tête de côté pour mieux voir celui qui m'adressait la parole.

C'était un étranger, un monsieur de la ville, évidemment.

Si sauvage et inexpérimentée que je fusse, je ne pouvais confondre avec nos paysans, ni même avec l'instituteur du village ou le docteur Picon, fils de cultivateurs et demeuré fort rustique, cet inconnu très distingué, vêtu avec une correction élégante.

Il était jeune, mince et bien proportionné ; il avait une longue moustache blonde... Ce fut tout ce que, au premier moment, je m'avisai de

remarquer.

Voyant que je restai silencieuse, le considérant d'un air surpris et curieux, mais aucunement intimidé, il reprit avec une légère intonation d'impatience :

– Pouvez-vous m'indiquer le plus court chemin pour me rendre à la Mailleraye, petite fille ?

L'appellation ne me froissa en aucune façon. Je ne me souciais pas du tout de mes seize ans tout fraîchement sonnés, et il m'était fort indifférent que l'on continuât à voir en moi une enfant, ce qu'autorisaient du reste ma petite taille, des cheveux courts tombant tout juste sur la nuque, et mes jupes arrivant au-dessus de la cheville, sans parler de mes manières qui étaient, bien réellement, celles d'une petite fille aucunement éduquée.

Ce qui me frappa uniquement dans l'interrogation de l'étranger, ce fut le nom de la Mailleraye, la vieille demeure où je vivais depuis ma naissance avec ma tante Amandine.

– Vous allez à la Mailleraye ?... Pour quoi faire ? m'écriai-je avec surprise.

Le fin visage de l'étranger exprima un certain étonnement. Il était évident que cette question lui semblait indiscreète.

– J'imagine que cela me regarde seul ! dit-il froidement. Pouvez-vous m'indiquer le chemin, oui ou non ?

Je m'avisai tout à coup, à ce moment, de remarquer la couleur étrange de ses yeux. Ils étaient verts, d'un vert profond et mystérieux... Et, par une soudaine association d'idées, je songeai qu'ils ressemblaient aux eaux de la Luzette.

Mais les façons impératives de cet inconnu avaient froissé mon très vif orgueil, et je ripostai d'un ton sec :

– Non, je ne vous l'indiquerai pas, parce que j'ai le droit de savoir, auparavant, qui s'en va comme cela chez nous !

– Chez vous ?

Une stupéfaction sans bornes se lisait sur la

physionomie du jeune homme.

– Chez vous ! Est-ce que vous seriez... ? Mais non, ce n'est pas possible ! M<sup>lle</sup> Valprez est déjà presque une jeune fille, d'après...

– Je suis Gaïta Valprez, voilà ! déclarai-je en me relevant d'un bond, car jusque-là j'étais restée à genoux dans l'herbe. Qui a pu vous parler de moi ?... Et qui êtes-vous ?

– Un cousin de votre père, Gildas Le Guernez.

– Un cousin de mon père ?... Ah ! dis-je d'un ton de surprise quelque peu nuancé d'indifférence.

Ce père, je ne l'avais jamais vu. Il voyageait beaucoup, s'occupait de littérature, m'avait dit ma tante Amandine. Une fois par an, celle-ci recevait une lettre très courte où il s'informait de ma santé, en m'envoyant un billet bleu que j'avais vite fait de transformer en menues douceurs et chauds vêtements pour mes protégés, les pauvres des alentours. Mais à l'égard de ce père qui n'avait jamais cherché à me connaître, je n'éprouvais que la plus complète indifférence, et

même une sorte de sourde rancune, car je savais par ma tante qu'il avait rendu ma mère malheureuse.

– Alors, vous êtes Gaïta Valprez ? la fille d'Alain Valprez ?

Il avait, en prononçant ces mots, la physionomie d'un homme qui ne peut en croire ses yeux ni ses oreilles. Son regard m'enveloppait, se fixait tour à tour sur ma chevelure brune tombant en désordre autour de mon visage hâlé, sur le vieux corsage déteint, taillé à la diable par la vieille Philomène, et la jupe d'une invraisemblable nuance verdâtre, fripée, mal attachée, pendant sur le côté, qui habillaient ma maigre personne sur les affreux souliers éculés, sur les mains crevassées par les travaux très divers et les exercices variés auxquels je me livrais, comme le plus indépendant et le plus insouciant des garçons.

– Eh bien ! qu'est-ce que vous me voulez ? dis-je avec impatience.

Cette question parut le rappeler à lui-même. Il fixa les yeux sur moi... Et ce regard très ferme,

très sérieux, me produisit une impression singulière que j'étais trop inexpérimentée pour analyser et définir.

– Je veux, d'abord, vous apprendre un fait que vous ignorez probablement encore : il y a huit jours, votre père est mort à Milan, entre mes bras.

Un léger tressaillement m'agita.

– Ah ! il est mort ? dis-je machinalement.

– Oui, très vite, au cours d'un voyage. Par une heureuse permission de la Providence, je me trouvais avec lui. J'ai pu lui procurer les derniers sacrements, et recevoir ses recommandations.

Je demeurai immobile et muette. Aucun regret ne s'élevait en moi. Mais la pensée de la mort mettait néanmoins quelque émoi dans mon jeune cœur sauvage.

Gildas Le Guernez continua, tout en scrutant ma physionomie :

– Il s'est montré très repentant de l'abandon dans lequel il vous a laissée, et il m'a chargé de vous le dire. À ses derniers moments, sa conscience, éclairée par la mort toute proche, a

reconnu ses torts. Il a voulu réparer... Et c'est moi qu'il a chargé de cette tâche. Je suis désormais votre tuteur, ma cousine.

Je le regardai sans trop comprendre. Mon ignorance était telle que ce mot de tuteur n'avait pas de sens très précis pour moi.

Il le devina sans doute, car il m'expliqua :

– C'est moi qui m'occuperai désormais de votre fortune et aussi de vous-même, car je m'aperçois qu'il est plus que temps de songer à votre éducation, ma pauvre enfant !

Une bonté compatissante s'exprimait dans son accent, comme dans le regard qu'il attachait sur moi.

Un instinctif mouvement de défiance irritée me fit reculer de quelques pas.

– Mon éducation ?... Qu'est-ce que ça vous fait, mon éducation ?

– Cela me fait beaucoup, car j'en suis responsable maintenant... Mais voulez-vous me montrer le chemin de la Mailleraye, Gaïta ? J'ai besoin de parler à votre tante.

J'avais fort envie de lui tourner le dos et de m'enfuir. Mais ces yeux verts avaient une singulière autorité, la physionomie sérieuse et un peu fière de cet étranger en imposait même à l'indépendante Gaïta. Je murmurai un maussade « Suivez-moi », et me dirigeai vers le sentier par lequel j'étais arrivée tout à l'heure.

## II

La Mailleraye datait du XVII<sup>e</sup> siècle. Elle avait abrité d'abord une famille de petite noblesse, les Roux de Barbannes. Puis, au siècle dernier, elle était passée entre les mains des Maury par le mariage de la dernière des Barbannes avec Gustave Maury, notaire à Tulle.

Aujourd'hui, elle appartenait à ma tante Amandine, dont j'étais l'unique héritière. Comme les Maury, pas plus que jadis les Barbannes, n'avaient jamais roulé sur l'or, la vieille demeure, privée des restaurations nécessaires, s'en allait doucement en ruine. Déjà, un des corps de logis se trouvait inhabitable. Le reste, quelque peu crevassé, était couvert d'une mousse verdâtre, depuis sa base jusqu'aux toits très hauts où manquaient nombre d'ardoises. Les arbres superbes qui enserraient étroitement la maison lui communiquaient, en effet, une humidité extrême,

et point n'était besoin d'aller chercher plus loin la cause des rhumatismes dont, depuis des années, se plaignaient Philomène et Nicaise, nos deux domestiques.

L'aspect morose, vraiment peu engageant de cette demeure frappa sans doute l'étranger, car je l'entendis qui murmurait entre ses dents :

– Franchement, laisser cette enfant dans un tombeau pareil !...

Au milieu de la cour mal pavée qui précédait la maison, Philomène tirait de l'eau au puits. Elle tourna vers nous son visage long et ridé, où le menton allait rejoindre la bouche édentée.

– Eh ! qui est-ce que tu nous amènes-là ? dit sa voix aigrette, exprimant la surprise.

– Il paraît que c'est un parent de mon père. Il veut voir ma tante... Ah ! te voilà, mauvaise bête !

Je venais d'apercevoir un museau timide qui se risquait dans l'entrebâillement de la porte du bûcher. Je bondis de côté, poussai la porte toute grande et entrai.

Tap s'était réfugié derrière une pile de bois ; je ne voyais guère que son nez rose et ses bons yeux qui m'implorait. Sur mon appel, il sortit pourtant de sa cachette, et vint en rampant se coucher à mes pieds. Alors, je lui fis un discours bien senti, qu'il écouta humblement, en secouant doucement ses longues oreilles, ce que je traduisais par « Je comprends... je comprends ».

Cela fait, je lui donnai une caresse en signe de pardon, et, tout étant ainsi réparé, je sortis du bûcher, avec mon chien sur les talons.

La cour était déserte. Philomène avait sans doute introduit le visiteur.

« Qu'il s'arrange avec ma tante ! pensai-je. Moi, je ne me soucie pas de lui. Pourquoi est-il venu ? Je n'avais pas besoin de le connaître ! »

Dans le vestibule au dallage usé et aux murs écaillés, ma vieille chatte aveugle s'étirait paresseusement. Je la pris entre mes bras et, tout en la caressant, m'en allai vers la cuisine.

Philomène écosait des haricots, en racontant à voix très haute quelque chose à Nicaise, son

frère, un petit vieux aux trois quarts sourd qui entretenait tant bien que mal notre potager.

Sans m'occuper d'eux, je m'en allai vers un vieux buffet et, tenant d'une main Lilette, j'employai l'autre à ouvrir le battant.

– Tu vas encore me voler des pommes ? cria Philomène. Et les plus belles, naturellement ?

Je me détournai brusquement, la tête dressée.

– Dis donc, veux-tu employer un autre mot que ça ? Ces pommes ne sont pas à toi, j'imagine ?

– Non, pour sûr ! grommela Philomène.

Je savais de longue date les moyens à employer pour fermer la bouche à cette vieille femme, dévouée, mais hargneuse, et qui aurait souhaité me faire plier sous son autorité, comme elle le faisait à l'égard de ma tante. Mais je n'étais pas d'une pâte à me laisser dominer par elle, et, d'ailleurs, rien ne m'amusait comme l'air vexé que prenait en ces occasions-là cette brave Philomène.

Je choisis une pomme à mon gré : puis,

repoussant le battant, je m'assis dans un vieux fauteuil dépaillé, en installant Lilette sur mes genoux.

Pendant un moment, on n'entendit que le grignotement de mes dents sur la pomme, le bruit des haricots tombant dans l'écuelle, le glissement des graines que triait Nicaise pour les enfermer dans des cornets de papier.

– Est-ce que tu avais entendu parler de ce parent de mon père, Philomène ? demandai-je tout à coup.

Elle répliqua d'un ton rogue :

– Non, bien sûr ! C'est un de ses parents de Bretagne, probable ! Je me demande ce qu'il vient faire ici par exemple !

– Il vient nous apprendre que mon père est mort.

Le mouvement des mains qui ouvraient sans relâche les cosses flétries s'arrêta un moment, Philomène fixa sur moi ses petits yeux étonnés.

– Ah ! bah ! Il te l'a dit ?

J'inclinai affirmativement la tête.

Philomène, se penchant vers son frère, lui cria dans l'oreille :

– Le père de la petite qui est mort, Nicaise !

– Ah ! dit tranquillement Nicaise, sans interrompre le tri de ses graines.

Les doigts noueux de Philomène se remirent à leur besogne. La nouvelle, quelque funèbre qu'elle fût, ne provoquait aucune émotion chez les vieux serviteurs de la Mailleraye.

Je ne m'en étonnai nullement. Plus que ma tante encore, nature molle portée à vite oublier, Nicaise et surtout Philomène gardaient une sourde rancune à celui qui avait fait pleurer ma mère.

C'était Philomène qui avait contribué à me faire voir sous le plus noir aspect l'image de mon père. C'était elle qui m'avait raconté l'histoire de ce mariage, en y joignant de désobligeants commentaires à l'adresse de celui qu'elle appelait, avec une intraduisible expression, « le Parisien ».

Germaine Maury, orpheline, était élevée dans

un couvent de Limoges, et venait passer ses vacances chez sa tante, à la Mailleraye, où elle s'ennuyait fort. Elle était très jolie, elle aimait le mouvement et un peu la toilette, avouait Philomène avec indulgence ; mais elle n'avait pas de fortune. M<sup>lle</sup> Amandine n'était pas riche non plus, et Germaine devait se priver de ce qui faisait l'objet de ses désirs.

Un après-midi, tandis qu'elle se promenait dans le bois de châtaigniers avoisinant la Mailleraye, elle se trouva en face d'un jeune et élégant touriste qui venait de se fracturer la cheville, et se préparait à attendre avec résignation le passage, peut-être problématique, d'un naturel du pays. Vite, Germaine courut à la Mailleraye, en ramena Nicaise et Philomène qui transportèrent le jeune homme à la vieille maison. Alain Valprez y fut admirablement soigné. Quand il put marcher, il quitta la Mailleraye après de chaleureux remerciements. Mais au bout de huit jours, il revenait et demanda la main de Germaine.

On la lui accorda bien vite. Pour cette jeune

filles, presque sans dot, ce mariage était inespéré.

M. Valprez possédait une assez grosse fortune, et avait, en outre, une certaine autorité comme écrivain. De plus il appartenait à une excellente famille et ses relations étaient nombreuses et fort belles, toutes dans un monde choisi.

La jeune femme, radieuse, quitta la vieille demeure. Pendant un an, sa tante reçut des lettres enthousiastes, parlant de son « cher Alain », des fêtes, des réunions de toutes sortes où il la conduisait, et où elle était citée comme une reine de beauté.

Puis le ton changea. Alain était un tyran, il la rendait malheureuse, il prétendait l'enfermer, lui interdire toute distraction, tandis que lui continuait de s'amuser. La vie devenait intenable.

Un soir d'hiver, on la vit arriver à la Mailleraye, avec moi, qui avais un an. Elle était toute pâle, elle semblait n'avoir plus que le souffle et toussait beaucoup. Elle avait pris froid dernièrement à Paris, expliqua-t-elle, et ne se sentait pas bien du tout.

Elle s'éteignit huit jours plus tard. Alors seulement, ma tante prévint mon père. Il arriva aussitôt, et lui fit une scène pour ne l'avoir pas averti de l'aggravation de l'état de sa femme. Lui racontait que c'était ma mère qui s'était rendue malade par l'existence follement mondaine qu'elle menait et qu'il avait en vain cherché à enrayer. C'était elle qui avait quitté la demeure conjugale, à la suite de remontrances un peu vives de la part de son mari au sujet d'une soirée, donnée par des financiers équivoques, à laquelle elle s'était rendue malgré sa défense.

– Mais, tu comprends, ma petite, ajoutait Philomène, il avait beau jeu pour arranger une histoire, puisque la pauvre était couchée dans son cercueil.

J'étais jeune, complètement dépourvue d'expérience ; j'étais douée d'un cœur ardent et d'une imagination exaltée par ma vie solitaire et vagabonde. Il ne fallut pas plus que ce récit, agrémenté des réflexions de Philomène sur le malheur des pauvres femmes et sur la malice des hommes, pour me faire prendre en grippe tout le

sexe masculin, tandis qu'à mes yeux ma mère se présentait avec la physionomie d'une martyre.

Après avoir conduit le cercueil de sa femme à l'église et au cimetière, mon père quitta la Mailleraye, me laissant à ma tante. Depuis lors, on ne le revit plus par ici.

Cette manière de se désintéresser de moi n'était pas faite pour modifier mon opinion à son égard, d'autant moins que Philomène en prenait prétexte pour annoncer à ce propos les réflexions les plus sévères. Ainsi donc, mon père était devenu pour moi une sorte de monstre, que je gratifiais de toutes les laideurs physiques et morales, bien que Philomène m'eût dit qu'il était fort bel homme. Étant donné tout cela, il était fort compréhensible que la nouvelle de sa mort m'eût causé si peu d'émotions. Il n'y avait pas là ingratitude ou manque de sensibilité de ma part. La très rudimentaire éducation religieuse que j'avais reçue n'avait pu graver profondément dans mon âme, très entière et passablement fouguese, le précepte de l'affection et du respect filiaux « quand même ». Or, en dehors de cette

obligation que nul n'avait songé à me rappeler, il faut convenir qu'aucune raison ne pouvait me porter à regretter ce père inconnu.

Je m'étais remise à croquer ma pomme, tout en caressant Lilette. Ma rencontre avec ce parent qui semblait tout à coup tombé du ciel me laissait très calme. C'était un parent de mon père – cela suffisait pour me le faire considérer avec une indifférence où entraient quelque peu d'antipathie et de défiance. Quant au motif de sa visite à ma tante, je n'en avais cure.

La curiosité ne comptait pas parmi mes nombreux défauts. Pourvu qu'on me laissât vagabonder avec Tap et Miquette, ma chèvre borgne – je recueillais tous les invalides de la région – le reste m'importait peu.

Une sonnette retentit tout à coup – une drôle de petite sonnette, toute grêle, comme cassée.

– Tiens ! c'est M<sup>lle</sup> Amandine ! dit Philomène. Vas-tu voir ce qu'elle veut, Gaïta ? Je suis pressée, avec tous ces haricots à écosser !

J'inclinai affirmativement la tête en me levant.

Sans lâcher Lilette, ni mon dernier morceau de pomme, j'enfilai un long corridor dallé, aux murs suintant l'humidité, et j'entrai dans la chambre de ma tante.

C'était une grande pièce tendue d'un papier moisi et déplorablement passé. Par les petits carreaux verdâtres des deux grandes fenêtres, un jour terne éclairait les vieux meubles qui s'en allaient de décrépitude et de manque de soins. Dans cette chambre vivait d'un bout de l'année à l'autre, et sans la quitter jamais, M<sup>lle</sup> Amandine Maury, la tante de ma mère. Elle n'était pas infirme pourtant. C'était chez elle une idée fixe, qui datait d'un certain nombre d'années déjà, car je ne me souvenais pas de l'avoir vue sortir une seule fois de cette pièce.

Là, elle partageait ses journées entre la lecture de romans, dont elle possédait toute une collection dans une petite bibliothèque placée au chevet de son lit, et la confection d'interminables tapisseries qui ne servaient à rien et s'empilaient dans le grenier, proie toute prête pour les mites.

– Mais qu'est-ce que tu veux, ça lui fait passer

le temps, la pauvre demoiselle ! disait Philomène qui semblait couvrir ma tante d'une sorte d'indulgente pitié, peut-être parce que ses instincts autoritaires ne trouvaient aucune résistance chez cette nature passive, uniquement préoccupée de s'éviter tout tracas.

Quant à moi, je n'avais pour ma tante qu'une affection assez platonique comme l'était la sienne à mon égard. D'après Philomène, elle avait beaucoup aimé ma mère. Sans doute avait-elle épuisé là toute la sève de son cœur, car elle se montrait à peu près indifférente pour moi, se contentant d'un vague baiser, le soir, et d'un distrait : « Sois sage, petite. »

Aujourd'hui, dès l'entrée, je remarquai aussitôt un semblant d'agitation sur son visage ridé et blafard, qu'encadraient de maigres bandeaux d'un blanc jaunâtre. Devant elle, Gildas Le Guernez était assis. Il se leva à mon entrée, tandis que la voix chevrotante de M<sup>lle</sup> Amandine balbutiait :

– Gaïta, ton tuteur veut te parler...

Je levai les yeux, et rencontrai le même regard

calme et ferme.

– Oui, Gaïta, je faisais part de mes intentions à M<sup>me</sup> Maury. Il est vraiment plus que temps de renoncer à l'existence, très pittoresque sans doute, mais des plus fantaisistes, que vous me paraissez avoir menée jusqu'ici. Avec de la bonne volonté de votre part, tout peut se réparer encore. J'ai l'intention de vous emmener à Paris, de vous mettre dans une excellente pension...

Je bondis, en laissant glisser à terre la chatte effrayée par ce brusque mouvement.

– En pension !... en pension ! dis-je d'une voix étouffée. Moi !

– Mais oui, vous, Gaïta. D'après ce que m'a dit M<sup>lle</sup> Maury, votre instruction a été fort négligée. Si vous êtes intelligente et courageuse, vous pouvez rattraper le temps perdu...

D'un geste violent, je lançai à l'autre bout de la chambre le morceau de pomme que je tenais toujours.

– Vous croyez que j'irai ?... que je quitterai la Mailleraye ?... que je me laisserai enfermer ?

Ah ! non, non !

Je sentais que j'étais rouge comme braise, et mes yeux devaient lancer des éclairs de colère, en s'attachant sur le visage de Gildas, toujours impassible, sauf un léger pli en travers de son front.

– Il le faudra pourtant, Gaïta ! dit-il tranquillement. Vous verrez qu'après l'inévitable ennui des premiers jours vous vous y trouverez très heureuse. La directrice, religieuse sécularisée, est une personne de haute intelligence et de grand cœur, vous aurez là d'aimables compagnes... Et, pour une jeune personne habituée comme vous à l'espace et au grand air, un très vaste jardin et un superbe parc ne sont pas choses à dédaigner.

Mais je crispai les poings et le couvris d'un regard de défi.

– Je ne quitterai pas la Mailleraye !... jamais, jamais !

– Vous semblez intelligente, Gaïta. Comment ne comprenez-vous pas qu'il vous est impossible

de mener plus longtemps cette existence de...  
jeune sauvage, passez-moi l'expression !

Sa voix prenait une intonation plus douce, plus persuasive, et il essayait de me saisir la main. Mais je reculai brusquement.

– C'est cette existence-là que j'aime ! Laissez-moi en repos, ne vous occupez pas de moi ! criai-je furieusement.

Sa physionomie devint sévère et froide.

– Puisque vous êtes aussi déraisonnable, je serai forcé de vous traiter en enfant... Nous sommes aujourd'hui au 2 septembre, ajouta-t-il en se tournant vers ma tante, dont les petits yeux ternes nous considéraient avec effarement. Dans un mois exactement, je reviendrai pour chercher ma petite pupille. D'ici là, elle aura le temps de s'habituer à cette idée qui la révolte aujourd'hui. Vous voudrez bien, mademoiselle, lui faire préparer un petit trousseau, oh ! très peu de chose ! la directrice se chargera du reste.

– Alors... c'est décidé... vous l'emmènerez ? dit la voix stupéfaite de ma tante.

– Pour son bien, je le dois, mademoiselle.

– Oui, c’est vrai... Moi, voyez-vous, je n’ai pas pu m’en occuper... Je n’ai pas la force... pas l’énergie...

Elle passa sur son front sa main maigre sur laquelle les veines saillaient.

– Emmenez-la... cela vaudra mieux pour elle.

Je tournai vers ma tante un regard indigné.

– Ah ! vous me renvoyez !... vous faites cause commune avec lui ! Mais je ne partirai pas !... non, non, non !

Je lançai à M. Le Guernez un coup d’œil de défi, et m’élançai hors de la chambre, exaspérée au plus haut point par le regard à la fois inflexible et compatissant que j’avais rencontré au passage.

J’entrai comme une trombe dans la cuisine.

– Savez-vous ce qu’il veut faire ?... M’emmener pour me mettre en pension !

Ma voix était si éclatante que Nicaise entendit.

– Il serait peut-être bien temps ! marmonna-t-il.

– Tais-toi donc ! riposta sa sœur. Elle est bien trop grande, maintenant ! Quand elle avait dix ans, oui, c'était le moment. J'en ai touché alors un mot à Mademoiselle. Mais elle ne se souciait pas de s'en occuper.

Alors, le temps a passé comme ça. Maintenant, il est trop tard. Et puis, il est trop jeune pour s'occuper de ça, ce tuteur-là ! D'abord, je suis sûre que c'est un Parisien, ça se voit à son air, à sa manière de s'habiller. M. Valprez était comme ça.

Une rancune et une défiance s'exprimaient dans l'accent de Philomène.

– Qu'il soit parisien ou n'importe quoi, je m'en moque ! ripostai-je avec violence. Mais il pourra bien venir me chercher dans un mois !... Il verra s'il me trouve !

– Ce n'est pas moi qui te blâmerai, ma fille, dit tranquillement Philomène, en se remettant à l'écosage de ses haricots.

### III

Ce fut de la plus mauvaise grâce du monde que Philomène, sur l'ordre timide donné par ma tante, s'occupa de me confectionner quelques objets de lingerie et de donner un coup d'œil à l'unique robe à peu près convenable que je possédasse, les autres étant toutes déchirées aux buissons ou aux branches des arbres que j'escaladais délibérément.

Il y avait bien au grenier, dans les malles apportées par ma mère, tout un assortiment de fine lingerie agrémentée de dentelles, et des robes dont plusieurs me semblaient dignes des fées, et des écrins contenant d'étincelantes parures. De temps à autre, Philomène aérait un peu tout cela, et je pouvais contempler ces splendeurs qui me faisaient songer aux robes éblouissantes et aux gemmes précieuses de la belle Élia. J'aimais à me représenter ma mère ainsi vêtue. Mais jamais je

n'avais rêvé pour moi-même à ces parures. La coquetterie m'était totalement inconnue, et la plus vaporeuse des toilettes contenues dans ces malles ne valait pas, à mes yeux, ma vieille robe si commode pour les escalades et les courses à travers champs.

Philomène n'eut pas un instant l'idée de puiser dans cette réserve pour mon trousseau. Il y avait là cependant quelques pièces de lingerie moins élégantes, moins fanfreluchées que les autres, et deux ou trois robes de lainage qu'il eût été facile de transformer à mon usage. Mais notre vieille servante méprisait profondément le linge trop fin, et quant aux robes, elle estimait qu'une seule était suffisante « pour une malheureuse prisonnière », maugréait-elle.

Je considérais d'un œil assez tranquille ces préparatifs. Ma résolution était arrêtée. La veille du jour fixé pour mon départ, je disparaîtrais, et bien fin qui me découvrirait ! Je mettrais dans le secret Philomène, sur la discrétion de laquelle je pouvais compter. Elle m'apporterait des provisions, et me préviendrait quand je pourrais

reparaître au grand jour, après le départ bien certain de mon tuteur, découragé au bout de quelques jours d'infructueuses recherches.

Cette idée m'amusait énormément. Ah ! vous vouliez faire le maître, monsieur Le Guernez ! Je vous montrerai que Gaïta est plus forte que vous, malgré vos airs d'autorité !

Le 28 septembre, le courrier apporta une lettre de lui. Il informait ma tante qu'il arriverait à la Mailleraye en automobile dans la matinée du 2 octobre, et m'emmènerait aussitôt à Limoges, où la femme de chambre de sa mère, personne de confiance, m'attendait pour prendre avec moi un train se dirigeant sur Paris.

Je reçus la nouvelle avec un calme qui parut étonner ma tante. Quant à elle, la perspective de mon départ ne semblait aucunement l'émouvoir. Toute sensibilité devait être morte dans ce cœur, qui s'était sans doute recroquevillé sur lui-même comme l'était le maigre petit corps de M<sup>lle</sup> Amandine.

En quittant sa chambre, j'allai trouver Philomène et lui confiai mon projet. Elle

m'approuva pleinement et me promit son concours.

– Ce tuteur-là ne me dit rien du tout ! déclara-t-elle. Il a beau avoir montré à Mademoiselle une lettre de ton père, et des paperasses de notaire, et je ne sais quoi, je ne me fie pas à ces gens de Paris. Il serait bien capable de te rendre malheureuse. Autant vaut que tu t'arranges pour rester ici.

Nous prîmes en secret toutes nos dispositions... Et, le 2 octobre, avant même que l'aube pointât, je quittai la Mailleraye après avoir embrassé Philomène.

– Surtout, préviens-moi bien quand je pourrai revenir ! recommandai-je. Tu comprends que je ne vais pas m'amuser là-dedans !

– Je crois bien, ma pauvre ! Ce coquin de Parisien ! Ce soir, à la tombée du jour, j'irai te porter une autre couverture. J'ai peur que tu n'aies pas assez avec celle-ci.

– Surtout, sois bien prudente pour ne pas donner l'éveil !

– Sois sans crainte ! Ce n'est pas moi qui voudrais qu'il te trouve !

Je m'en allai le cœur léger, en compagnie de Tap et de Lilette, admis à partager et à égayer ma réclusion volontaire. Par de raides petits sentiers, je gagnai un ravin sauvage, où, derrière les buissons échevelés, se cachait l'entrée d'une petite grotte.

Depuis longtemps je la connaissais, et, l'ayant toujours trouvée déserte, je me figurais que seule j'en avais le secret. Je n'en avais parlé à personne, sauf à Philomène, et encore seulement ces derniers jours.

Je m'installai le mieux possible sur le sol couvert de sable fin. Puis, n'ayant rien de mieux à faire, je m'endormis, d'autant plus facilement que ma nuit avait été assez agitée et coupée d'insomnie, tellement je craignais que Philomène ne me réveillât pas à temps.

Quand je rouvris les yeux, le jour apparaissait à travers l'enchevêtrement de feuillage qui masquait l'entrée de la grotte. Celle-ci demeurait plongée dans une demi-obscurité. Je réussis

pourtant à distinguer l'heure à la petite montre d'argent qui venait de ma mère, au temps où elle était M<sup>lle</sup> Maury.

Dix heures et demie ! « Il » était peut-être déjà à la Mailleraye. On me cherchait...

Oh ! j'aurais voulu être dans un petit coin pour voir « sa » tête ! Allait-il conserver, malgré tout, son air si calme qui m'exaspérait, peut-être parce que je sentais ni cet étranger une volonté inébranlable contre laquelle se heurterait vainement la mienne ?

Vainement !... Non, non, c'est lui qui serait vaincu ! Il s'en retournerait bredouille, et n'oserait plus se présenter devant cette pupille qui s'était si bien moquée de lui !

Ravie par cette perspective, je me mis à chantonner à mi-voix. Tap me regardait d'un air surpris. Évidemment, le brave chien ne comprenait pas le plaisir que je pouvais trouver dans ce sombre logement, dont il avait, à l'entrée, flairé les parois rocheuses d'un air méfiant.

Je lui mis un baiser sur le nez.

– Nous allons déjeuner, vieux Tap ! déclarai-je.

Il approuva en secouant les oreilles. Je déballai les provisions dont Philomène m'avait munie pour la journée, et nous fîmes notre dînette à trois.

Après quoi, ayant engagé Tap et Lilette à m'imiter, je me mis en devoir de faire une sieste, tout en songeant qu'il serait dur de passer une journée, et peut-être deux, et peut-être trois, enfermée ici, au lieu de courir les champs et les bois. Oh ! cet affreux tuteur ! Je le détestais vraiment de plus en plus !

Je fus tout à coup tirée de mon léger sommeil par un grondement de Tap. Bien vite, je lui imposai silence, tout en prêtant l'oreille...

Il me semblait entendre un bruit de pas. Mon cœur se mit à battre un peu plus vite...

Tout à coup, les feuillages s'écartèrent, un corps souple et velu bondit dans la grotte...

Tap s'élança avec un sourd grognement... Mais du dehors quelqu'un appela :

– Ajax, ici !

Oh ! cette voix ! c'était lui !

Il apparaissait, se coulant à travers les branchages ; je sentis que mon âme se soulevait d'une façon furieuse, et, ne me possédant plus, je criai :

– N'approchez pas ! allez-vous-en, ou je vous jette mon chat à la figure !

Joignant le geste à la parole, je me baissais pour saisir Lilette.

– Je suppose que vous ne seriez pas assez mauvaise pour cela, Gaïta ! dit-il de sa voix tranquille.

En même temps, il s'avavançait vers moi. Alors, exaspérée, je lançai sur lui la chatte en criant :

– Toi aussi, Tap ! En avant ! Défends-moi !

Lilette, ahurie, se raccrocha aux mains de M. Le Guernez, dans lesquelles ses griffes s'enfoncèrent.

En même temps, Tap s'élançait pour happer la jambe du jeune homme. Mais Ajax, un superbe

épagueul noir et feu, bondit sur lui et le roula sur le sol.

D'un geste brusque, Gildas envoya au loin la chatte. De sanglantes égratignures zébraient ses mains.

– Assez, Ajax ! ordonna-t-il, en entendant Tap jeter un hurlement de douleur. Tu l'as corrigé, c'est bien !

Il sortit un mouchoir, et se mit à étancher le sang qui perlait sur ses mains. Je demeurais devant lui, figée, raidie, la tête perdue.

Il leva les yeux, et je rencontrai un regard très grave,

– Je voulais espérer que vous aviez du cœur, Gaïta, dit-il d'un ton froid. Je crains qu'il n'en soit rien, malheureusement ! Mais j'ai promis à mon cousin de m'occuper de vous, je tiendrai ma promesse, malgré tout. Suivez-moi, je vous en prie.

Toutes mes velléités de résistance étaient soudainement tombées. Ce calme, cette froideur, la lueur mystérieuse de ces prunelles vertes me

médusaient, d'autant mieux que j'étais déjà ahurie par l'acte que je venais d'accomplir, et contre lequel se révoltait ma conscience. Gaïta, la petite sauvagesse qui n'avait jamais voulu reconnaître d'autorité, était domptée par cet étranger.

Je voulus me baisser pour ramasser Lilette.

– Laissez cette bête, elle retrouvera bien seule son chemin ! dit-il d'un ton impératif.

– Mais elle est aveugle ! murmurai-je.

– C'est différent. Emmenez-la, en ce cas.

Ajax se tenait en arrêt devant le pauvre Tap, dont l'oreille droite saignait. Une fois dehors, il se mit à marcher à sa hauteur, le surveillant de l'œil, tel que le plus parfait policier.

Je suppose que je devais avoir l'air presque aussi penaud que mon chien, tandis que je revenais vers la Mailleraye, près de M. Le Guernez, silencieux et grave. En approchant de la maison seulement, je relevai un peu la tête. Je ne voulais pas avoir l'attitude d'une vaincue.

Dans la cour, une fort belle automobile

stationnait. Nicaise, les bras ballants, regardait le chauffeur occupé à faire quelques petits arrangements.

– Nous partirons dans une demi-heure, Corentin, lui dit au passage M. Le Guernez.

Nous entrâmes dans le vestibule. La porte de la chambre de ma tante était ouverte, et nous entendîmes une petite voix agitée qui nous demandait :

– Est-ce vous, monsieur ? L’avez-vous trouvée ?

– Mais très facilement, mademoiselle ! Ajax a un flair remarquable... Maintenant, Gaïta, montez, habillez-vous convenablement et revenez me trouver. Il faut que nous partions le plus tôt possible, car vous devrez prendre cette nuit le rapide qui passe à Limoges à 4 h 38.

Passivement, je me dirigeai vers l’escalier, et je gagnai ma chambre. Philomène s’y trouvait, en train de finir la malle que, pour écarter tous soupçons de complicité, elle avait commencé la veille.

Elle tourna vers moi un visage rouge et crispé.

– Eh bien ! ma pauvre, ça y est tout de même !

– C'est toi qui lui as dit !... criai-je d'une voix étranglée.

– Moi ! Pour qui me prends-tu ? Du reste, il n'a pas essayé d'interroger Nicaise ni moi. Quand, après avoir fait semblant de te chercher pendant près d'une heure, je suis rentrée dans la chambre de Mademoiselle, où il était assis, en déclarant que je ne pouvais pas te trouver, il a dit avec un petit sourire moqueur : « Je me doutais bien qu'il y aurait une escapade de ce genre. » Alors, il m'a demandé un objet quelconque à ton usage. Moi, innocemment, j'ai été chercher une de tes pantoufles. Il l'a fait flairer à son chien, puis ils sont partis tous deux.

– Tu vois bien que c'est toi ! pourquoi as-tu donné ma pantoufle ? C'est grâce à cela que son affreux chien m'a trouvée !

– Ah ! qu'est-ce que tu veux, ma petite, je ne pouvais pas deviner ! Maintenant, il ne reste plus qu'à te soumettre. Je crois, du reste, que c'est ce

qu'il y a de mieux à faire avec cet homme-là. Sous son air tranquille, on sent qu'il sait se faire obéir... Et je l'ai bien regardé, vois-tu, il m'a paru sérieux, malgré son âge.

– Je le déteste ! dis-je entre mes dents.

Pourtant, je n'avais plus la velléité de résister. Outre le réel ascendant qu'exerçait sur moi la calme fermeté de M. Le Guernez, je sentais au fond de moi-même une grande honte de mon acte sauvage, et un sourd remords. En un quart d'heure, j'étais habillée, coiffée tant bien que mal. Au hasard, je plantai sur mes cheveux noirs toujours rebelles un canotier de paille jaunie, garni d'un ruban noir fané, qui datait de quatre ans et se trouvait maintenant trop étroit pour ma tête.

– Tu l'as mis tout de travers, ma petite, dit Philomène, qui s'activait pour finir la malle et venait de jeter par hasard un coup d'œil sur moi.

– Ça m'est égal ! ripostai-je d'un air sombre.

– Bien, non, je t'assure, tu as l'air d'une folle. Regarde-toi donc dans la glace.

Je m'approchai du miroir ovale déplorablement taché par l'humidité. Je ne crois pas que, jusqu'à ce jour, je m'y fusse regardée trois fois.

Aujourd'hui, je jetai un vague coup d'œil sur mon chapeau bizarrement perché de côté sur mes cheveux courts.

Mais mes yeux s'arrêtèrent plus longuement sur le visage que réfléchissait la glace.

Un drôle de petit visage, tout mince, aux traits indécis, au teint bruni comme celui d'une paysanne. La bouche, toute mignonne, était rouge comme les roses du jardin de l'instituteur. Mais les yeux surtout me surprirent. Comme ils étaient grands, et bleus ! Jamais, jusqu'ici, je ne m'étais avisée de connaître la couleur de mes yeux, ni de remarquer la longue frange de cils foncés qui les voilait.

Par exemple, ils n'avaient pas l'air bon ! Comme ils laissaient bien voir toute la rage sourde et la rancune qui remplissaient mon cœur !

– Qu'est-ce que tu regardes là ? dit Philomène.

Si c'est ta frimousse, ce n'est pas la peine. Elle est laide, vois-tu, ma petite !

– Oh ! ça m'est bien égal ! ripostai-je en toute sincérité.

D'un geste brusque, je fis virer le canotier, qui pencha si outrageusement du côté opposé. Puis, laissant Philomène occupée à fermer la malle, je descendis dans l'intention d'aller faire mes adieux à tous mes pauvres invalides.

Mais il était là, debout au milieu du vestibule, occupé à donner des instructions à son chauffeur. Il m'aperçut aussitôt, et m'enveloppa d'un coup d'œil investigateur.

– Je vous conseille de mettre votre chapeau droit, ma cousine, dit-il avec un imperceptible sourire.

– Je l'ai mis ! répliquai-je entre mes dents.

– Vous n'êtes pas difficile ! Je vous prierai d'aller vous regarder dans une glace, et d'arranger cela convenablement... Corentin peut-il monter chercher la malle ?

– Je crois que oui, murmurai-je.

– Eh bien ! allez, Corentin... Gaïta, faites vos adieux à votre tante, et nous partirons ensuite.

J'entrai dans la chambre. Ma tante me tendit les bras. C'était la première fois, je crois. Elle semblait un peu émue, je crus voir une larme dans ses yeux...

Quelque chose de la sensibilité qui sommeillait en moi, et que je n'avais déversée jusqu'ici que sur quelques pauvres gens, sur des animaux, et sur des souvenirs du passé, se réveilla à cette minute. Si peu affectueuse qu'eût été ma tante, elle était quand même ma plus proche parente. Puis j'étais ici chez elle, dans la maison familiale. Enfin, il y avait l'atroce perspective d'un complet changement d'existence, de l'emprisonnement...

Je sentis que des sanglots me montaient à la gorge. Mais je ne voulais pas pleurer !... Non, non, « il » serait trop content !

Je me laissai serrer dans les bras de ma tante, tandis que la voix chevrotante murmurait à mon oreille :

– Sois raisonnable ! Il a raison, il faut songer à ton éducation... Et je suis sûre qu'il est très bon.

Ces mots suffirent pour changer la nature de mon émotion.

De nouveau, la colère, le ressentiment me montèrent au cerveau.

– Je le détesterai toujours ! dis-je farouchement.

Et, me dégageant de l'étreinte de ma tante, je me dirigeai vers la porte, sans paraître entendre la voix qui me disait :

– Tu m'écriras, n'est-ce pas, Gaïta ?

M. Le Guernez entra à son tour dans la chambre, prit rapidement congé de ma tante et me rejoignit au seuil de la porte du vestibule, au moment où apparaissait le chauffeur, portant sur son dos ma petite malle.

Derrière Corentin s'avancait Philomène, dont le visage maussade exprimait une certaine émotion. Je lui sautai au cou.

– Au revoir !... Et soigne bien Tap, Lilette, Miquette ! chuchotai-je.

– N'aie pas peur, je les soignerai en pensant à toi. Tâche d'être bien sage... Et puis, tu sais, à vingt et un ans, tu seras libre.

– Dans cinq ans ! Je serai morte avant ! dis-je d'un ton lugubre.

À ce moment, Tap apparut, s'élança vers moi. En même temps, Lilette se glissait par la porte entrebâillée de la salle à manger.

Cette fois, les larmes apparurent. Je sentis qu'elles allaient couler à flots, si je m'attardais près de mes fidèles amis. Me baissant, je mis un baiser sur le museau de Tap, je donnai une caresse à ma pauvre petite aveugle et m'élançai au-dehors, en balbutiant :

– Ferme la porte, Philomène, pour qu'ils ne viennent pas me rejoindre !

Je me heurtai à Nicaise, qui m'attendait dans la cour pour me faire ses adieux. Je serrai ses grosses mains noueuses, sans trop savoir ce qu'il murmurait d'une voix rauque d'homme peu accoutumé à parler. Puis je m'avançai vers l'automobile, près de laquelle m'attendait mon

tuteur.

Ajax était déjà installé, étendu de tout son long sur la banquette de devant. Je lui jetai un noir regard, auquel il répondit par un coup d'œil défiant.

Sur l'invitation de M. Le Guernez, je montai, et lui s'assit près de moi. Du seuil de la maison apparaissait Philomène, qui me faisait de la main des signes d'adieu. Mais je ne voulais rien voir, je ne voulais plus regarder la vieille maison si laide, si maussade pourtant, mais où j'avais vécu tant d'années dans une telle indépendance que l'absence d'affection et de sollicitude en avait paru moins dure à mon cœur ardent, et sensible, pourtant.

Tandis que la voiture, avec un sourd ronflement du moteur, se mettait en marche, je tenais les yeux fixés droit devant moi. Mes doigts se crispaient sur ma jupe... Jamais encore je n'avais souffert comme en cette minute.

– Vous reviendrez aux vacances prochaines, Gaïta, dit, près de moi, une voix légèrement compatissante.

Devinait-il donc l'immense chagrin qui me broyait en ce moment le cœur ? Mais je ne voulais pas de ses consolations hypocrites ! Je tournai brusquement la tête du côté opposé, en refoulant plus énergiquement que jamais les larmes qui essayaient d'envahir mes yeux.

L'automobile s'engageait sur la jolie route étroite que bordaient, à droite, des bois de châtaigniers tout jaunis par l'automne. Ces bois dévalaient sur la pente, d'abord douce, et qui se faisait peu à peu plus raide.

Voici que les arbres s'éclaircissaient. Et tout à coup apparut la Luzette. Un doux soleil caressait ses eaux tranquilles, d'un vert foncé d'où semblaient jaillir des étincelles. Jamais elle ne m'avait semblé plus belle et plus mystérieuse, mon amie la Luzette.

Cette fois, les larmes vinrent à mes yeux, à la pensée que d'ici longtemps, bien longtemps peut-être, je ne la verrais plus, je ne pourrais pas me pencher sur elle pour essayer de pénétrer le secret de cette onde limpide qui cachait la destinée de Renaud et d'Élia.

D'un geste spontané, je portai ma main à mes lèvres. Ce baiser était mon adieu à la Luzette, c'est-à-dire au jeune seigneur d'Arbères et à la belle Ondine.

## IV

Pendant tout le trajet de la Mailleraye à Limoges, je gardai mon attitude raidie, que je jugeais de la plus haute dignité. M. Le Guernez ne m'adressa plus la parole, sauf lorsque, vers sept heures, l'automobile s'arrêta devant un hôtel de belle apparence.

– Vous allez venir dîner, Gaïta, me dit-il.

– Merci, je n'ai pas faim ! répondis-je sèchement.

– Il faudra vous forcer cependant pour prendre quelque chose, ne fût-ce qu'un bouillon. Autrement, vous risqueriez d'être fatiguée.

Tout en parlant, il sautait à terre et m'offrait sa main. Mais je n'y mis pas la mienne, et descendis seule, en redressant fièrement la tête pour protester contre la violence qui était faite une fois de plus à ma volonté par ce tuteur si affreusement

autoritaire.

Il y avait peu de monde dans la grande salle à manger, dont l'aspect luxueux – il faut se souvenir que je n'avais jamais quitté la Mailleraye et les alentours – m'intimida aussitôt. Je me laissai installer à une petite table, je répondis machinalement oui à cette question de mon tuteur qui s'était assis en face de moi :

– Vous allez prendre un potage, Gaïta ?

J'étais quelque peu désorientée par cette entrée dans un monde nouveau. La correction du service me paralysait un peu. À la Mailleraye, on servait les repas dans la chambre de ma tante, et Philomène posait les plats au petit bonheur sur la table recouverte d'une nappe parfois d'une propreté douteuse.

On ne changeait pas d'assiettes, notre vieille servante tenant à économiser la besogne. Comme on le voit, mon éducation avait été fort rustique, et j'eus, dans cette salle d'hôtel, l'intuition des surprises et des révélations qui m'attendaient.

En tournant par hasard la tête, j'aperçus dans

une grande glace une fillette qui semblait avoir treize ou quatorze ans, et qui se tenait toute raide sur sa chaise, engoncée dans une robe de lainage noir trop large, un peu fanée. Elle avait de très grands yeux, un petit visage tout brun...

Mais cette fillette, c'était moi ! Je reconnaissais mon canotier qui persistait à pencher sur la droite, malgré le discret coup de pouce que lui avait donné M. Le Guernez avant d'entrer dans la salle...

Et je reconnaissais aussi mon tuteur assis devant moi et finissant son potage, et, près de lui, Ajax, qui posait sa tête sur ses genoux.

Oui, vraiment, avec ma taille, mes gestes gauches, ma jupe courte, mes cheveux coupés et ce visage encore enfantin, je ne paraissais pas plus de treize ans !

Je m'avisai en même temps du contraste que produisait ma personne mal vêtue et disgracieuse, avec les dames qui se trouvaient à d'autres tables, avec mon tuteur lui-même, très distingué, très correct, ayant dans sa tenue cette pointe d'élégance que se permet un homme sérieux et

comme il faut. Cette constatation ne me causa aucun dépit d'amour-propre. Réellement, je n'avais pas plus de treize ans au moral qu'au physique !

– Que voulez-vous maintenant ?... des œufs ?... Un bifteck ? demanda M. Le Guernez d'un ton froidement poli et légèrement impératif qui semblait lui être habituel – à mon égard, du moins.

J'avais bien envie de répondre : rien du tout ! Mais l'excellent potage m'avait mise en appétit, je voyais sur une table voisine une omelette toute dorée qui ne ressemblait en rien à l'espèce de crêpe mal cuite, ou brûlée, dont nous gratifiait Philomène ; mes narines aspiraient la délicieuse odeur d'une certaine sauce, tout à fait inconnue, accompagnant un poisson auquel j'aurais été fort embarrassée de donner un nom... Et, lâchement, je cédai à la tentation.

– Je prendrais bien un peu d'omelette ! dis-je du bout des lèvres.

Sur l'ordre de Gildas, le maître d'hôtel m'en apporta une petite, pour moi toute seule. L'aspect

ne m'avait pas trompée, elle était délicieuse.

Gildas, lui, avait demandé de ce poisson dont la chair excitait ma curiosité. Vit-il le coup d'œil jeté par moi sur le plat posé devant lui ? Toujours est-il qu'il me le présenta en demandant :

– Voulez-vous goûter du saumon, Gaïta ?

D'alléchants effluves s'échappaient de ce plat, et surtout de la saucière. Je fus sur le point de succomber... Mais, héroïquement, je me ressaisis.

– Non, merci, répondis-je avec dignité.

Il me parut qu'un léger sourire glissait sur les lèvres de M. Le Guernez.

– Vous avez tort, il est exquis !... Ne boudez donc pas, Gaïta. C'est une chose ridicule et tout à fait inutile, car elle ne changera rien à ce qui est décidé. Je regrette de devoir vous traiter en petite fille que l'on sermonne et que l'on gronde : mais, vraiment, je m'aperçois de plus en plus que je ne puis vous considérer autrement !

Je serrai les lèvres, en prenant ma physionomie la plus sombre. Ce que voyant, Gildas se remit à dîner, sans m'adresser la parole

autrement que pour m'offrir encore deux plats, que je refusai. Tandis qu'il faisait manœuvrer couteau et fourchette, mon regard était sans cesse comme magnétiquement attiré par les longues marques rouges qui me rappelaient ma méchanceté. Cette vue, au lieu de m'inspirer du repentir, augmentait encore ma colère. J'étais furieuse du remords qui s'était insinué dans ma conscience dès l'instant où l'acte mauvais avait été accompli, et, de plus, j'en voulais à mon tuteur du calme dédaigneux conservé par lui en cette occasion.

J'aurais vraiment préféré qu'il se fâchât, qu'il me battît !

Je l'aurais trouvé alors moins supérieur, moins écrasant !

Après cette halte, nous remontâmes en automobile, moi toujours raide et maussade, lui toujours silencieux. Il faisait nuit maintenant, je finis par m'endormir et me réveillai seulement quand une main me toucha l'épaule tandis que la voix de mon tuteur disait :

– Nous voilà à Limoges, Gaïta !

Je me frottai les yeux, et vis que nous étions arrêtés devant un hôtel.

De dessous la voûte éclairée, une femme s'avançât vivement. C'était une personne d'un certain âge, correctement vêtue de noir.

– Ah ! vous voilà, Rose ! dit cordialement M. Le Guernez tout en sautant à terre. Ma mère et ma sœur vont toujours bien ?

– Très bien, Monsieur... Et Monsieur a-t-il fait un bon voyage ?

– Excellent, comme toujours... Gaïta, voici la femme de chambre de ma mère qui doit vous accompagner à Paris et vous remettre entre les mains de M<sup>me</sup> Bardier.

Je pris mon air le plus rogue pour répondre au statut de Rose. Cette femme n'était à mes yeux qu'une geôlière, qui allait se substituer à mon tuteur. Elle ne pouvait donc que m'être antipathique.

Tandis que nous passions sous la voûte, mon oreille très fine perçut ces paroles chuchotées par elle :

– Mais, monsieur, ce n'est qu'une petite fille !... Et ce qu'elle est fagotée, la pauvre ! Monsieur a du courage de ramener avec lui cette petite sauvagesse !

Sauvagesse ! Mais oui, je l'étais, et je m'en glorifiais ! Mon tuteur me fit entrer dans un salon qui me parut le dernier mot du luxe, et m'indiqua un moelleux fauteuil.

– Asseyez-vous là, Gaïta, et tâchez de dormir. Rose vous éveillera quand l'heure du départ sera venue... Venez un instant avec moi, Rose, j'ai quelques mots à vous dire.

Je me sentais très lasse, moralement et physiquement, et je fus vite saisie par le sommeil.

Quand j'ouvris les yeux, je vis Rose qui dormait à poings fermés sur un fauteuil en face de moi. Je jetai les yeux sur la pendule. Elle marquait quatre heures.

À ce moment, la porte s'ouvrit, laissant apparaître M. Le Guernez.

– Il est temps, Rose ! dit-il à voix haute.

La femme de chambre sursauta et ouvrit les

yeux.

– Que Monsieur m’excuse ! dit-elle en se levant. Je crois vraiment que j’aurais laissé passer l’heure.

– Je ne dormais pas, heureusement !... Tenez, Gaïta, enveloppez-vous dans ceci, car il fait presque froid à cette heure-ci.

Il posait sur mes épaules un vêtement de fourrure gris sombre, le sien sans doute, et, en m’apercevant dans une glace, je m’avisai que j’avais ainsi la tournure du plus étrange petit animal sauvage qui se pût voir.

Nous remontâmes en automobile. Cette fois, Ajax dut céder une place à Rose, à laquelle il daigna du reste faire quelques amitiés en réponse aux caresses dont elle le gratifiait.

En très peu de temps, nous étions à la gare. Gildas prit nos billets, nous accompagna dans la salle d’attente, et, quand le train fut signalé, nous conduisit sur le quai.

Je n’avais été qu’une seule fois en chemin de fer, et encore était-ce seulement pour aller

jusqu'à Tulle, dans un vénérable train omnibus qui avait des allures tout à fait patriarcales. Aussi me trouvais-je aujourd'hui passablement ahurie, tandis que M. Le Guernez nous installait dans un compartiment où se trouvaient déjà deux dames.

– Je crois que vous serez bien, ici, me dit-il. Maintenant, je vais vous dire au revoir. Dans une quinzaine de jours, je serai rentré à Paris, et alors j'irai vous voir chez M<sup>me</sup> Bardier. J'espère que je vous trouverai plus raisonnable, comme il convient à votre âge... Ne voulez-vous pas faire la paix avec moi, avant de nous séparer ?

Il me tendait la main. Je brûlais d'envie de la repousser. Mais, sur cette main dégantée, je voyais les marques des griffes de Lilette, et, mue par un instinctif sentiment de repentir, j'y posai le bout des doigts en évitant de le regarder.

– C'est votre faute !... murmurai-je machinalement.

– Je n'ai pas le temps, ni l'intention de discuter, riposta-t-il. Au revoir, Gaïta, à bientôt !

Il gagna la sortie du wagon à couloir et je me  
trouvai seule avec Rose.

## V

Oh ! les longues, les affreuses journées que furent celles qui s'écoulèrent au début de mon séjour à la pension Bardier ! En me voyant enfermée dans cette maison, pourtant vaste et claire, et entourée d'un fort joli parc, j'eus des moments de désespoir, d'irrésistibles idées de fuite. Malheureusement, je n'avais pas en poche un sou vaillant. Puis je constatai, avec une rage sourde, que l'on me surveillait de près. Mon tuteur avait dû informer la directrice de ma tentative de la Mailleraye, et l'on se défiait de moi – avec raison.

M<sup>me</sup> Bardier était une femme d'une quarantaine d'années, laide, mais distinguée et douée d'une rare intelligence que surpassaient seulement sa bonté et son tact extrêmes. Elle n'essaya pas, dès l'abord, de me sermonner et de tenter de m'amadouer. Mais elle se montra douce

et accueillante, sans paraître s'apercevoir de mon air rogue, et m'installa elle-même dans la chambre que je devais occuper, car, vu mon âge, je ne couchais pas au dortoir. Ce fut elle encore qui m'initia au règlement de la pension, elle qui me donna de discrètes instructions sur bien des petits points de savoir-vivre complètement ignorés de moi.

Les premiers jours, je ne lui opposai qu'un visage fermé, des lèvres qui s'entrouvraient à peine pour une réponse tout juste polie. Les autres élèves n'étant pas encore rentrées, on me laissait la liberté d'errer dans le parc, clos de murs fort hauts. Mais qu'était cet espace pour la jeune créature vagabonde qui avait eu pour s'ébattre, depuis tant d'années, les champs, les prés, les bois, les ravins sauvages qui entouraient la Mailleraye ?

Le matin, une des sous-maîtresses me donnait une courte leçon. On procédait par petites doses, pour ne pas m'effaroucher. Depuis que l'institutrice du village m'avait, à six ans, appris à lire et à écrire, et inculqué quelques notions

d'arithmétique, je n'avais plus pris de leçons. Mais, pendant les jours d'hiver où les bourrasques de neige me retenaient au logis, j'avais dévoré les vieux livres d'histoire et de littérature découverts par moi au grenier. Tout cela s'était casé au hasard, en un pittoresque désordre, dans mon cerveau d'enfant imaginative, et se confondait un peu avec les récits légendaires qui faisaient mon bonheur.

– Il vous faudra bien travailler pour rattraper le temps perdu, mon enfant ! me dit la directrice huit jours après mon arrivée, au matin où elle était venue me trouver dans ma chambrette. Avez-vous de la volonté, de l'énergie ?

– J'en ai quand je veux ! répondis-je d'un ton hautain.

– Eh bien ! il s'agit de vouloir pour arriver à vous transformer très vite, de telle sorte que votre tuteur puisse plus tôt vous ouvrir les portes de cette maison que vous qualifiez de geôle, n'est-ce pas, mon enfant ?

Ses yeux bruns, doux et profonds, m'enveloppaient d'un regard si affectueusement

compassant, que je sentis tout à coup faiblir mon arrogance. J'essayai encore de me raidir...

– Mon tuteur me tiendra enfermée le plus longtemps possible, ripostai-je. J'ai bien compris que c'était un homme autoritaire et injuste...

– M. Le Guernez n'est ni l'un ni l'autre, Gaïta. Injuste, c'est vous qui l'êtes envers lui. Il a accepté généreusement la tâche qui lui léguait votre père, il n'a pas reculé lorsqu'il s'est aperçu que cette tâche ne serait rien moins que facile, étant donné l'hostilité et le parti pris de sa nouvelle pupille. Autoritaire, il ne l'est pas davantage. Vous vous apercevrez plus tard, ma pauvre enfant, quel immense service il vous a rendu en vous enlevant à cette existence, charmante peut-être à votre point de vue, mais qui n'aurait fait de vous qu'une femme complètement dépourvue d'éducation et incapable de remplir un rôle sérieux dans la vie.

– Qu'importe ! Je serais toujours restée à la Mailleraye avec mes bonnes bêtes qui, elles, me trouvaient très bien ainsi !

– Dieu demande autre chose de vous, ma

petite fille. Il vous a fait naître dans une certaine classe sociale. Il vous a donné l'intelligence, et, j'en suis sûre, le cœur, bien que vous cherchiez à l'étouffer sous la révolte et la rancune. C'est un devoir pour vous de vous prêter au développement de ces dons par ceux qui ont charge de votre âme, développement qui se fera d'abord par l'enseignement religieux, par les pratiques chrétiennes, et aussi par l'instruction et une éducation bien comprises, adaptées à votre situation sociale. Dans vos yeux, Gaïta, j'ai lu que vous étiez une nature ardente, mais très droite. Je vous demande de réfléchir à ce que je viens de vous dire, et de m'avouer ensuite sincèrement ce que vous en pensez.

Je murmurai, les lèvres tremblantes, car le ton grave et affectueux de la directrice m'impressionnait :

– Vous avez peut-être raison, madame. Mais il est trop tard pour moi. J'étais faite à cette existence, je ne pourrai jamais m'accoutumer à vivre autrement.

Elle se pencha et son bras entourra mon cou.

Je vis tout près de moi son visage aux traits irréguliers et son regard profond, qui souriait en ce moment, et qui me parut si doux, presque tendre !

– Trop tard ! Gaïta, vous n’êtes encore qu’une enfant, une chère enfant très ignorante, mais que j’espère, en deux ans, transformer en une jeune fille accomplie qui sera plus tard une vraie femme. Seulement, ma petite fille chérie, je ne puis réussir dans cette tâche que si vous m’y aidez par votre bonne volonté... et par votre affection.

Sa voix s’était faite infiniment douce et caressante. Cette fois, vaincue, je laissai tomber ma tête contre sa poitrine, et je me mis à sangloter.

Que dit-elle alors à son « pauvre petit oiseau sauvage » ? Je ne me souviens plus des termes, mais c’étaient des choses très douces, très consolantes... Et l’enfant qui n’avait jamais connu d’affection familiale comprit que cette étrangère l’aimait.

Ce fut, en quelque sorte, l’éveil de mon cœur

et de ma raison. Quand M<sup>me</sup> Bardier sortit de ma chambre, elle emportait une promesse de bonne volonté et de confiance entière en elle.

Le lendemain eut lieu la rentrée des élèves. Nouvelles épreuves pour moi. En dehors des petites paysannes des alentours, que je fréquentais d'ailleurs fort peu, car la solitude plaisait à mes instincts de liberté, je n'avais jamais frayé avec d'autres jeunes personnes de mon âge. Aussi, lorsqu'une des sous-maîtresses m'annonça en souriant : « Vous allez avoir maintenant de gentilles compagnes, Gaïta, vous vous ennuierez moins », je ripostai :

– Quel malheur ! toute seule, je me serais peut-être habituée, mais comme cela !...

Dès le premier jour, je fus un objet de curiosité pour ces demoiselles. Mes cheveux courts, mes manières gauches, ma physionomie peu avenante, la manière dont je répondais à leurs questions par de brefs monosyllabes étaient l'objet de leurs réflexions, plus ou moins bienveillantes, ainsi que je pus parfois m'en rendre compte, car j'avais l'oreille très fine et

l'œil très observateur ; mais, surtout, elles ne pouvaient admettre que j'eusse seize ans.

– Dites quatorze, oui, nous vous croirons... Et encore ! Voyez donc Camille Blanc, qui a treize ans et demi !

On me désignait une sorte de jeune colosse qui me dépassait de la tête et me parut beaucoup plus une masse informe qu'une créature humaine.

– Oh ! si vous ne me croyez pas, cela m'est égal ! ripostai-je d'un air dédaigneux.

Au premier moment, je ne plus à personne et aucun visage n'attira ma sympathie. Peu à peu, le contact devait faire tomber les préventions. Mais je n'eus jamais d'amie très intime. Ma nature, accoutumée à se replier sur elle-même pendant mon enfance et mon adolescence, se livrait difficilement, et parmi ces jeunes filles, dont la plupart étaient bonnes et toutes bien élevées, je ne rencontrai jamais celle à qui j'aurais souhaité donner ma confiance entière, dans une amitié digne de ce nom.

En raison des nombreuses lacunes de mon

instruction, je ne suivais pas tous les cours. Une sous-maîtresse, M<sup>lle</sup> Marthe, me donnait des leçons particulières. Privée de mes plaisirs habituels, je me livrai tout entière au travail, avec l'ardeur que j'apportais auparavant à mes vagabondages à travers les bois. Comme j'avais l'intelligence, je faisais d'étonnants progrès et bientôt l'étude fut pour moi pleine d'attraits.

Mais le point sur lequel insistait particulièrement M<sup>me</sup> Bardier était la question religieuse. J'avais été fort négligée sous ce rapport. Ma tante semblait avoir abandonné toute pratique, et Philomène se contentait d'une messe de temps à autre, le dimanche. Je faisais de même, sans penser à mal. Mais ici, il n'en allait pas de même. La religion était le pivot autour duquel tout évoluait, dans cette maison... Et bien vite, l'enfant qui se savait pour ainsi dire seule au monde trouva très doux de recourir, par la prière, à Celui qui a promis de ne jamais laisser les siens orphelins, et à la Mère qu'il nous a donnée.

Est-ce à dire que ce changement s'opéra aussitôt, et qu'aucune révolte ne s'éleva plus en

moi ? Oh ! certes, non ! La rebelle n'était pas morte, la jeune sauvagesse de la Mailleraye se réveilla plus d'une fois, et en particulier le jour de la première visite de mon tuteur.

Il y avait deux mois que j'étais à la pension Bardier. Je sus, plus tard, que la directrice lui avait écrit de retarder jusque-là cette visite, afin que je fusse un peu acclimatée déjà et que mes sentiments à son égard se fussent modifiés.

Mais, précisément, je traversais une période de découragement et d'amers regrets de ma chère existence libre. Aussi toutes les rancœurs, tous les sentiments à grand-peine étouffés remontèrent-ils à la surface, quand M<sup>lle</sup> Marthe vint, un après-midi, me prévenir que M<sup>me</sup> Bardier me demandait au parloir où elle se trouvait avec M. Le Guernez.

Refuser de m'y rendre ? J'y pensai d'abord. Mais la directrice viendrait me chercher, cela ferait un esclandre ; puis je me rendais compte qu'à mon âge pareille attitude d'enfant rebelle serait ridicule.

Je descendis donc, furieuse au fond de moi-

même, et décidée à montrer à cet insupportable tuteur le peu de cas que je faisais de ses visites.

Le parloir était une très vaste pièce, où de petits groupements de chaises permettaient à chaque famille de s'isoler avec l'élève demandée. Aujourd'hui, il se trouvait plein, et c'était un gai bruit de voix et de rires de bonne compagnie, auquel, de temps à autre, venait se mêler le jappement d'un petit chien que la mère d'une élève tenait sur ses genoux

On me regardait beaucoup, tandis que, un peu gênée, je traversais le parloir, cherchant des yeux la directrice et M. Le Guernez.

Je les découvris enfin tout au bout, dans une embrasure de fenêtre. En me voyant approcher, mon tuteur se leva et fit quelques pas vers moi, la main tendue.

– Je suis heureux de constater, ma cousine, que votre mine ne se ressent pas trop du changement d'habitudes !

Il avait toujours son air calme et sérieux, et, en rencontrant son regard, je fus de nouveau saisie

de cette impression déjà ressentie à la Mailleraye : j'eus conscience d'une force morale qui me dominait, d'une autorité qui ferait plier mon indépendance, quelque velléité de révolte qu'il y eût en moi.

Je répondis je ne sais trop quoi, du bout des lèvres. J'avais pris la résolution de me montrer très rogue, et je la tins, en dépit des efforts de M<sup>me</sup> Bardier pour me faire parler. Lui ne parut aucunement s'en émouvoir. Voyant que je ne répondais à ses interrogations que par monosyllabes, il se mit à causer avec la directrice de questions littéraires. Je remarquai que M<sup>me</sup> Bardier prenait à son égard un ton de considération assez marqué. Je vis aussi que, parmi les groupes de parents et d'élèves, on le regardait beaucoup, en chuchotant.

Au bout de dix minutes, il se leva et prit congé de nous, en m'annonçant la visite de sa mère et de sa sœur pour le mois suivant.

— Elles sont, en ce moment, en continuelle villégiature d'un château à un autre, pour les chasses, ajouta-t-il. Mais je pense qu'elles

rentreront à Paris vers le milieu de janvier.

La politesse aurait exigé que j'exprimasse aimablement mon désir de connaître bientôt ces dames ; mais Gaïta Valprez n'était pas très ferrée sur le savoir-vivre... Et puis, je dois avouer que j'avais une furieuse envie de riposter : « Dites-leur donc qu'elles ne se dérangent pas ! »

La mère et la sœur de mon tuteur !... Par avance, elles m'étaient souverainement antipathiques.

J'eus, naturellement, à recevoir une mercuriale très ferme de la directrice pour mon attitude à l'égard de M. Le Guernez. Après m'être raidie quelques instants en prenant mon air obstiné, je finis par avouer loyalement que j'avais eu tort.

– Mais que voulez-vous, madame, je ne puis dominer mon antipathie pour lui ! ajoutai-je non moins franchement.

– Cette prévention n'est autre chose qu'une rancune d'enfant orgueilleuse qui s'est vue obligée de céder à plus fort qu'elle. C'est par la prière et par de sérieuses réflexions que vous la

chasserez de votre cœur, pour la remplacer par l'estime et la sympathie, deux sentiments dont est digne M. Le Guernez, je puis vous l'assurer !

Je m'en allai sincèrement repentante, en me disant que je ferais tout mon possible... mais que j'aurais bien de la peine à pardonner à mon tuteur... d'être mon tuteur !

Le soir, à la récréation, je fus entourée de toutes ces demoiselles, très empressées.

– Dites donc, Gaïta, vous ne nous aviez pas dit que vous connaissiez M. Le Guernez ! s'écria une blonde petite boulotte, du nom de Marcelle Lebrun, qui me plaisait assez à cause de ses airs bon enfant et de sa complaisance.

– Êtes-vous sa parente ? demanda une autre.

– Oui, il est mon cousin et mon tuteur... Pourquoi me demandez-vous cela ?

– Mais pour nous renseigner, probablement ! riposta Marcelle en riant. En avez-vous de la chance, ma chère, d'avoir pour tuteur un homme célèbre comme lui, et si distingué, si parfaitement bien de toutes façons !

J'ouvris de grands yeux.

– Un homme célèbre !... Qu'est-ce qu'il a fait ?

Une unanime exclamation s'éleva :

– Ce n'est pas possible !... Vous voulez vous moquer de nous !... Mais ça ne prendra pas, vous savez ?

Je les regardai d'un air si abasourdi, que Marcelle comprit presque aussitôt que j'étais sincère.

– Rappelez-vous qu'elle sort d'un trou de campagne, où elle ne voyait que des paysans et n'entendait parler de rien ! dit-elle aux autres en manière d'explication. Mais c'est un peu drôle, tout de même, que ce soit nous qui devons lui apprendre... Gaïta, Gildas Le Guernez est un merveilleux poète, une des gloires de la France contemporaine. Ses *Chants d'Armorique* sont sur toutes les lèvres, et la *Serpe d'or*, sa dernière œuvre, a mis le comble à sa renommée. L'année dernière, il a été élu à l'Académie...

Je devais avoir l'air assez stupide, et ces

demoiselles ne se gênaient pas pour sourire ironiquement en me regardant.

– En avez-vous une chance ! reedit encore Marcelle. Je l’ai reconnu tout de suite, au parloir, bien que je ne l’ai vu qu’une fois, l’année dernière, à une conférence sur le théâtre grec où maman m’avait emmenée. Mais sa photographie a paru souvent dans les revues illustrées. Est-ce que c’est lui qui vous fera sortir ?

– Je ne sais pas... il n’en a pas parlé.

Jeanne Soliers, une grande brune qui allait avoir dix-huit ans, leva les épaules en se mettant à rire.

– Voyons, Marcelle, il est trop jeune pour cela !

Il est vrai que Gaïta a l’air d’une enfant ; mais enfin ; elle a seize ans – il faut bien le croire puisque M<sup>me</sup> Bardier nous l’a assuré – et les convenances s’opposent à...

– Mais il a sa mère et sa sœur !... N’est-ce pas, Gaïta ?... Si toutefois vous êtes au courant de cela ?

— Elles ne sont pas à Paris en ce moment !  
répondis-je d'un ton sec.

J'étais agacée de cette curiosité, de ces réflexions, et un peu vexée dans mon amour-propre d'être la seule à ignorer la personnalité qu'était Gildas Le Guernez.

Pourtant j'acceptai l'offre que me fit Marcelle de me prêter les *Chants d'Armorique*, et le soir je les lus d'un bout à l'autre.

J'aimais passionnément les vers. À la Mailleraye, j'avais découvert quelques recueils contenant des fragments de l'œuvre des grands poètes français, Corneille, Racine, André Chénier, Lamartine m'avaient transportée. La Fontaine m'avait ravie. Victor Hugo m'avait éblouie. Tous, je les avais lus et relus.

Et voici qu'oubliant l'auteur je me laissais prendre au charme à la fois austère et tendre qui émanait de ces petits poèmes, où un Breton chantait sa terre natale, ses chênes, ses vieilles églises au clocher en pointe ; ses antiques calvaires de granit, les ajoncs et les bruyères : de ses landes, et la mer, la mer sauvage et superbe

qui déferlait sur les rocs de ses côtes lentement creusées par les flots envahisseurs.

La Bretagne, encore inconnue de moi, m'apparaissait, à travers ces poèmes, très attirante dans son charme mélancolique, à la fois rude et mystique. Rude, il l'était aussi, mon pays de Corrèze. Aussi étais-je, mieux qu'une autre, préparée à comprendre l'amour de Gildas Le Guernez pour son Armorique.

Mais, tout à coup, je songeai que cet homme, qui célébrait avec un tendre enthousiasme sa petite patrie, m'avait impitoyablement arrachée à la mienne, et que lui-même vivait loin de cette Bretagne soi-disant tant aimée. Tout cela n'était donc que des mots ? Oui, certainement... Et j'avais dans l'idée que Gildas Le Guernez n'était pas du tout l'âme vibrante, élevée, que semblaient déceler ses vers.

Là-dessus, je tâchai de m'endormir. Mais longtemps les strophes harmonieuses chantèrent à mon oreille, et calvaires, vieilles églises, landes, menhirs, rondes nocturnes de poulpiquets, flots d'émeraude mugissant dans les grottes profondes

s'évoquèrent à mon esprit, tels que les avait décrits Gildas Le Guernez en ces vers d'un rythme étrangement captivant, que ma mémoire excellente ne devait jamais oublier.

## VI

Je revis mon tuteur le 1<sup>er</sup> janvier. Il m'apporta ses souhaits et m'offrit un délicieux sac de moire blanche rempli de non moins délicieux bonbons.

À la messe de minuit, j'avais pris la ferme résolution de combattre ma rancune à son égard. En conséquence, ce fut presque aimablement que je le remerciai, en lui exprimant à mon tour mes vœux de bonne année, et que je répondis à ses questions sur mes études, sur mon existence à la pension Bardier.

– Alors, vous vous habituez réellement ici ? dit-il en manière de conclusion.

Je poussai un soupir en répliquant :

– Il le faut bien ! Mais ne croyez pas que je me soumette de bon cœur ! ajoutai-je dans un soudain retour de mon esprit de révolte. Si j'avais eu seulement un peu d'argent, je me serais déjà

enfuie pour retourner à la Mailleraye, je vous en répons !

Un léger sourire vint à ses lèvres – un sourire très fin, un peu ironique.

– Et moi qui comptais justement vous remettre aujourd’hui une certaine somme pour vous permettre de contenter quelques légitimes fantaisies, ou vous donner le plaisir de faire la charité sous le contrôle de M<sup>me</sup> Bardier ! Voyez comme je vous croyais revenue à des idées plus raisonnables !... Et cependant, cette somme, je vais vous la donner malgré tout, car je ne puis m’empêcher d’avoir confiance en votre bon sens et en votre cœur, qui vous interdiront toujours l’accomplissement de tels projets.

Mon cœur ! Ne m’avait-il pas dit, un jour, que je n’en avais pas ?

Je rougis en ripostant :

– Je n’ai ni l’un ni l’autre, et vous avez bien tort d’avoir confiance en moi !

– Ce n’est pas du tout mon avis, ma cousine. Je me doute que vous valez beaucoup mieux que

l'apparence.

Vraiment, c'était un peu fort ! Allait-il prétendre me connaître mieux que moi-même ?

Tranquillement, il sortit de sa poche un portefeuille, et de celui-ci plusieurs billets qu'il me tendit.

Mais je les repoussai du geste.

– Non, je n'en veux pas ! Certainement, un jour ou l'autre, ce serait plus fort que moi, je m'en irais... Alors, j'aime mieux que vous gardiez cet argent, qui ne me servirait qu'à tromper votre confiance.

– Et moi, je persiste à croire que vous n'en ferez rien. Prenez, Gaïta. Cet argent est à vous ; il est juste qu'à votre âge vous disposiez quelque peu de vos revenus.

– Soit, vous l'aurez voulu ! ripostai-je.

Le même sourire que tout à l'heure reparut sur ses lèvres.

– Mais, oui, je serai responsable de votre fuite, ma pupille. Mais j'ai confiance, je le répète.

Quand il se fut éloigné, je dis à la directrice :

– Tenez, madame, prenez cet argent, faites-en ce que vous voudrez. Moi, je l’emploierais mal... c’est-à-dire mal selon vos idées, car pour moi il serait si bon de revoir ma chère Mailleraye !

– Non, Gaïta, vous garderez cela... et je suis bien certaine que vous ne l’emploierez pas mal. Comme M. Le Guernez, j’ai confiance en vous.

Décidément, ils y tenaient ! Mais c’était terrible pour moi, cela ! Par cette confiance même, je me trouvais tenue. Ma conscience, qui s’éveillait de plus en plus, me disait que ce serait une déloyauté d’employer cet argent à ma fuite.

Du reste, elle me disait aussi que la fuite ne serait pas elle-même une très belle action.

Si bien que, la réflexion et la prière aidant, je me résignai, en soupirant, à attendre les vacances pour revoir la Mailleraye. Mais je m’empressai de distribuer à différentes œuvres, par les mains de M<sup>me</sup> Bardier, la somme que m’avait remise mon tuteur.

Au mois de février, M. Le Guernez ne vint pas

seul. Sa mère et sa sœur l'accompagnaient. Bien qu'il fût de taille moyenne, il semblait presque petit près de ces dames, trop grandes, la mère trop forte, la fille exagérément mince, toutes deux très élégantes, très poseuses, assez bien de visage, mais n'ayant aucun charme dans leur physionomie froide et dédaigneuse.

Elles me regardèrent du haut de leur grandeur – c'était le cas de le dire – et m'adressèrent la parole d'un ton de supériorité qui ne m'en imposa nullement, d'ailleurs. Je n'étais pas d'un caractère timide, et la sauvagerie due à mon précédent genre d'existence cédait peu à peu au contact de mes compagnes. De plus, j'avais conscience que la gaucherie de mes manières s'était déjà légèrement atténuée, que je n'étais plus tout à fait la jeune créature mal fagotée à propos de laquelle Rose, la femme de chambre de M<sup>me</sup> Le Guernez, avait dit naguère à mon tuteur : « Monsieur a eu du courage de ramener avec lui cette petite sauvagesse ! »

Sous la froide politesse de ces dames, je ne discernai aucune sympathie. Peu m'importait, car

elles non plus ne me plaisaient pas. Mais je dus, loyalement, faire une comparaison toute favorable à Gildas, qui me témoigna un intérêt presque affectueux, bien que très calme toujours.

Au départ, il me remit un petit portefeuille bien garni en me disant, avec un léger sourire :

– J’ai toujours confiance, vous savez ?

Je souris aussi en répliquant :

– Qui sait ? Si un jour quelque démon me poussait !...

– Mais le bon ange vous arrêtera, ma cousine, ne craignez rien !

Pauvre bon ange, il avait eu bien du mal avec moi au début de mon séjour ici, et maintenant encore il avait parfois force luttes à soutenir contre la mauvaise nature de Gaïta Valprez.

Mes vacances de Pâques se passèrent à la pension.

Mes compagnes ne laissèrent pas de s’étonner que M<sup>me</sup> Le Guernez ne m’offrît pas, à cette occasion, l’hospitalité chez elle.

– Elle habite avec son fils un très joli petit hôtel, me dit Marcelle Lebrun. Sa fille et elle sont très mondaines, elles donnent sans cesse des dîners, des réunions, on les voit à toutes les premières, aux courses, aux expositions.

– C'est probablement pour cela qu'elles ne se soucient pas de s'embarrasser de moi. Je vous demande un peu, Marcelle, de quoi j'aurais l'air, près de ces belles dames !

Marcelle m'enveloppa d'un coup d'œil investigateur.

– Oui, vous avez besoin de vous faire encore, dit-elle doctoralement. Mais l'année prochaine, vous serez tout à fait une jeune fille – et une très jolie jeune fille !

J'ouvris de grands yeux, tandis que l'experte Marcelle continuait du ton le plus sérieux :

– Il faudra seulement apprendre à vous habiller. Mais peut-être M<sup>lle</sup> Le Guernez s'en chargera-t-elle – à moins qu'elle ne soit jalouse de vous, ce qui est bien possible, car vous serez beaucoup mieux qu'elle, que sa grande taille et

son air poseur rendent disgracieuse.

– Dites donc, Marcelle, quand vous aurez fini de vous moquer de moi ?

– Me moquer de vous ? Je vous assure qu'il n'en est rien ! Je parle sérieusement.

– Comment, vous dites que je serai jolie, tandis que je sais bien que je suis laide ! Ma vieille Philomène me l'a répété assez souvent !

– Cela prouve qu'elle n'y connaissait rien. L'autre jour, maman vous a vue au parloir, et elle m'a dit ensuite :

» – Cette petite Valprez a une physionomie toute particulière. Pour le moment, elle est encore dans la période de transformation ; mais, dans un an, il y a tout à parier qu'elle sera remarquablement jolie.

Je murmurai pensivement :

– Ah ! elle croit cela, M<sup>me</sup> Lebrun ? C'est drôle !... Enfin, nous verrons qui aura raison !... Et puis, vous savez, Marcelle, cela m'est un peu égal !

Elle me regarda d'un air stupéfait :

– Comment ? cela vous serait égal d'être laide ? À quoi pensez-vous ?... Et pour vous marier ?

J'eus un sursaut d'indignation :

– Me marier ! En voilà une idée ! comme si je me marierai jamais !... Être obligée d'obéir à un monsieur que je n'aurais jamais connu auparavant, qui m'empêcherait de vivre à la Mailleraye et de courir les bois avec Tap et Miquette !... Non, vous avez des idées, Marcelle !

Elle parut d'abord un peu ahurie de ma véhémence, puis dit philosophiquement :

– Bah ! vous changerez ! Quand vous irez dans le monde et que vous verrez d'aimables jeunes gens vous entourer d'hommages, la Mailleraye, Tap et Miquette ne pèseront plus guère ! Je parie qu'avant deux ans je serai votre demoiselle d'honneur, ma chère ! conclut-elle en riant.

Je levai les épaules, dédaignant de répondre à de telles sottises. En vérité, quitter la tutelle de Gildas Le Guernez pour celle d'un mari !... c'est-

à-dire de tomber de Charybde en Scylla, car la première prendrait fin dans cinq ans, tandis que l'autre !...

Si Marcelle escomptait déjà le plaisir d'être demoiselle d'honneur, elle aurait une fameuse désillusion, la pauvre !

Je ne revis plus M<sup>me</sup> Guernez et sa fille, et, à la fin d'avril, mon tuteur vint me faire ses adieux avant de partir pour quatre mois en Orient.

– Aux vacances, M<sup>me</sup> Bardier, dont le frère, officier d'artillerie, vient d'être renvoyé en garnison à Limoges, vous conduira à la Mailleraye où vous passerez ces deux mois, me dit-il. J'espère, n'est-ce pas, que vous ne reviendrez pas la sauvage petite Gaïta que j'ai emmenée l'année dernière ?

Je devins pourpre en me rappelant la scène de la grotte, et je jetai machinalement les yeux sur ses mains dégantées. Ses lèvres s'entrouvrirent dans ce demi-sourire qui lui était habituel.

– Oh ! il n'y a plus rien !... C'est oublié, Gaïta. Une impulsion soudaine m'emporta, je

murmurai d'une voix étouffée :

– Je ne vous ai pourtant pas encore demandé pardon... Mais croyez que je regrette bien... J'avais la tête perdue, à ce moment-là, en voyant ma cachette découverte...

Il prit ma main et la serra doucement.

– Soyez assurée que je ne vous ai pas gardé rancune, Gaïta. Un moment, j'ai craint que vous n'ayez une mauvaise nature ; mais j'ai bien vite compris qu'il ne s'agissait là que d'une exaspération passagère, et que, l'acte à peine accompli, vous le regrettiez.

– Oh ! oui !... Et... tenez, je vous en voulais un peu plus encore à cause du remords.

Il sourit – et ce sourire éclaira singulièrement ses prunelles vertes.

– J'étais vraiment un tuteur détesté ! Mais maintenant, cette rancune a-t-elle disparu ?

– Pour être tout à fait sincère, je vous répondrai : presque !

– Ah ! presque seulement ? Que devrais-je donc faire pour que vous la chassiez tout à fait de

vosre âme ?

– Me laisser vivre toute l'année à la Mailleraye ! répondis-je carrément.

Il me regarda bien en face, en demandant :

– Si je le faisais, croyez-vous, en toute conscience, que j'accomplirais mon devoir ?

La question me laissa un moment hésitante. Si je disais non, c'était approuver pleinement tout ce qu'il avait fait, tout ce qui avait révolté mon indépendance. Si je disais oui, je n'étais pas sincère, car depuis quelque temps je sentais fort bien que lui, et ma tante, et M<sup>me</sup> Bardier avaient eu raison en déclarant qu'il était grand temps de m'enlever à l'abandon moral, à l'existence désœuvrée et vagabonde de la Mailleraye.

La vérité l'emporta. En détournant les yeux, car je ne voulais pas le voir triompher de moi, je répondis :

– En effet, votre devoir est de contrecarrer tous mes désirs, car je sais bien que... qu'ils ne sont pas toujours raisonnables.

– Voilà un aveu que je retiens, Gaïta ! Mais ce

« tous » est de trop. Voyons, exprimez-m'en un, je suis sûr que je pourrai le réaliser.

– Vous seriez bien pris si je vous disais quelque chose d'extraordinaire... Et j'en suis capable, vous savez ? Mais il faut que je fasse honneur à votre confiance, mon cousin. J'ai lu vos *Chants d'Armorique* et... ils m'ont fait tant de plaisir ! Je voudrais lire autre chose de vous... Est-ce un désir raisonnable, cela ?

– Très raisonnable, et très flatteur pour moi. J'aurai le plaisir de vous envoyer dès demain un exemplaire de toutes mes œuvres parues... Vous n'y verrez pas d'inconvénient, n'est-ce pas, madame ? ajouta-t-il en se tournant vers la directrice.

– Aucun, monsieur, Gaïta ne peut que trouver un grand profit dans la lecture de cette œuvre dont la haute valeur littéraire est surpassée encore par la valeur morale et la délicatesse toute chrétienne de la pensée.

Il s'inclina en répliquant :

– Le suffrage des âmes telles que la vôtre,

madame, a toujours été pour moi le plus précieux de tous. Poète chrétien je suis, poète chrétien je veux rester, avec la grâce de Dieu.

Quand il se retira, je mis ma main dans la sienne avec un peu plus d'abandon que de coutume, et ce fut très sincèrement que je lui dis :

– Au revoir... et merci, mon cousin.

## VII

Au commencement d'août, je revis donc ma chère Mailleraye. Je trouvai Philomène et Nicaise vieillis. Ils m'accueillirent avec un plaisir évident. Mais Philomène me dit, après m'avoir examinée des pieds à la tête :

– Tu n'as pas pris bonne mine, dans ce Paris, ma petite !

– C'est parce que j'ai beaucoup travaillé, ma bonne ! répliquai-je.

– Tu as travaillé, toi ?

– Il le fallait bien ! Je me serais trop ennuyée. Mais maintenant, je le fais avec plaisir.

– Ah ! mais ils t'ont déjà bien changée, là-bas ! Du reste, ça se voit, tu n'as plus le même air qu'auparavant... Et tu t'es décidée tout de même à laisser pousser tes cheveux !

Je secouai le catogan de cheveux bruns que

retenait un nœud de velours noir.

– Ah ! ce n'est pas le plus amusant ! Mais on s'est absolument refusé à me les laisser couper... Par exemple, j'ai bien envie de m'en débarrasser maintenant...

– Eh ! qu'est-ce qu'on dira là-bas ?

– Ce qu'on voudra ! Tant pis, c'est trop gênant !

Mais quand, le soir, je déroulai ma chevelure afin de la natter pour la nuit, quand j'eus examiné quelques instants cette chevelure souple et soyeuse qui ondulait naturellement et encadrait si bien mon petit visage pâli, je murmurai :

– Ce serait dommage ! Ils seront très longs à repousser... Et M<sup>me</sup> Bardier ne sera pas contente.

Mes cheveux furent sauvés... Et, à défaut d'autres faits, celui-là seul m'aurait fait toucher du doigt la différence existant entre la Gaïta de l'année dernière et celle d'aujourd'hui.

Ma tante m'avait accueillie avec une paisible indifférence. Je lui trouvai le teint plus blafard encore, et l'attitude plus affaissée. Comme je

n'étais plus tout à fait la petite fille égoïste d'autrefois, j'essayai près d'elle de quelques attentions. Mais, invariablement, elle me renvoyait par ces mots :

– Je n'ai besoin de rien, ni de personne. Va t'amuser, ma petite.

Alors je m'en allais à travers bois, champs et ravins, avec Tap et Miquette, mes deux bonnes bêtes toujours fidèles. Lilette était morte un mois auparavant ; mais je l'eus vite remplacée par un pinson aveugle que m'apporta un petit pâtre.

J'avais retrouvé aussi ma chère Luzette. Avec la même passion qu'autrefois, je cherchais à lire dans ses eaux tranquilles.

Mon imagination n'était pas morte, loin de là, et je ne désespérais pas de voir quelque jour se profiler dans l'onde mystérieuse l'image du beau Renaud.

Cependant, il était bien évident que, depuis l'année dernière, quelque chose était changé en moi. Certes, je me trouvais heureuse à la Mailleraye, je me grisais d'air et de mouvement ;

je passais, comme autrefois, des journées entières au-dehors, vagabondant à travers bois comme une petite paysanne.

Mais je n’y apportais plus la même fougue que jadis.

Au fond de moi-même, je sentais que cette existence ne me suffirait plus, et j’avais conscience qu’elle ne convenait pas à mon âge ni à ma situation.

Aussi, après les premiers jours passés dans l’ivresse de la liberté, j’allai chercher les livres et l’ouvrage d’aiguille que j’avais enfouis au fond de ma malle en déclarant que je n’y toucherais certainement pas. Sans abandonner mes promenades, j’employai chaque jour quelques heures au travail – cela, à l’ahurissement de Philomène, que je surpris un jour à marmotter :

– J’avais bien dit que cet homme-là saurait se faire obéir ! L’a-t-il déjà changée, notre petite !

À quoi je ripostai d’un air vexé :

– Si tu crois que c’est lui qui est pour quelque chose là-dedans ! Je l’ai vu quatre ou cinq fois

dans l'année, voilà tout... Et je ne me laisserai jamais conduire par lui, tu peux en être certaine !

Un autre changement qui surprit ma vieille servante, ce fut mon assiduité à la messe du dimanche. Dans la semaine même, je m'y rendais parfois. Un jour, au sortir de l'église, M. le Curé m'arrêta pour me féliciter de l'exemple que je donnais à ses paroissiens, bien peu zélés, en général.

– Ah ! je ne pensais pas à cela, monsieur le Curé, répondis-je. Je venais parce que j'aime bien me trouver dans l'église où je cause mieux qu'ailleurs avec Notre-Seigneur et sa sainte Mère. Mais puisqu'il s'agit de donner le bon exemple, je tâcherai d'être plus régulière encore... Et savez-vous, monsieur le Curé, quand je serai majeure, nous fonderons des œuvres comme celles dont j'ai entendu parler à la pension.

J'étais remplie de bonnes intentions, mais elles étaient encore à l'état un peu vague dans ma cervelle inexpérimentée, où l'imagination régnait pour une large part.

Les heures exquisés étaient celles où je me

plongeais dans la lecture des œuvres de Gildas Le Guernez. Il avait tenu sa promesse en me les envoyant dès le lendemain de sa visite, et je n'avais eu garde de les oublier à la pension. Dans les drames en vers, comme dans les plus courts de ses poèmes, je retrouvais la même envolée vers l'idéal, la même morale hautement chrétienne, le même charme mystique, tendre et fort à la fois. Plus tard, lorsque mon goût intellectuel se serait formé, je devais comprendre quels délicats joyaux littéraires étaient ces œuvres de mon cousin ; mais, dès maintenant, je les admirais sans chercher à définir mon impression, comme j'admirais les bois, le ciel pur d'été, la Luzette aux eaux mystérieuses, tout ce qui parlait à mon imagination et à mon cœur. Mais cette existence paisible fut tout à coup interrompue.

Un après-midi d'août, en revenant d'une longue promenade, je trouvai Nicaise et Philomène affolés, se démenant autour de ma tante étendue par terre, inanimée, la bouche tordue et les yeux tournés.

Au premier moment, je reculai, saisie

d'horreur. Puis, faisant un violent effort sur moi-même, j'aidai Philomène dans les soins inexpérimentés qu'elle essayait de donner à la pauvre femme, tandis que Nicaise allait chercher le médecin.

Mais tout était inutile, ma tante était morte. Une attaque l'avait terrassée en quelques secondes.

— Elle m'avait fait venir cet hiver, pour quelques petits malaises qu'elle ressentait, me dit le docteur Muiron, et je lui avais déclaré sans ambages que cette existence cloîtrée, dans une chambre humide et sombre, lui jouerait un mauvais tour. Mais mes conseils sont demeurés sans effet.

Voyant notre désarroi et notre affolement, le brave homme s'offrit pour s'occuper de toutes les formalités, j'acceptai avec reconnaissance, puis je télégraphiai à M<sup>me</sup> Bardier, dans l'espoir qu'elle serait encore à Limoges.

Elle s'y trouvait, en effet, et arriva aussitôt. Je me jetai dans ses bras en sanglotant. J'avais les nerfs extrêmement tendus. C'était la première

fois que je voyais la mort, et, en outre, je me trouvais dans une complète solitude morale. M<sup>me</sup> Bardier me laissa pleurer, tout en me parlant avec une affectueuse douceur.

Bientôt je me calmai et je m'excusai de l'avoir dérangée ainsi :

– Mais, voyez-vous, j'étais trop seule. Pas un parent, pas une amie !... personne, personne, puisque ma tante n'avait plus une seule relation !

– Comme vous avez bien fait, ma petite chérie ! Je suis si heureuse de pouvoir vous aider dans ces tristes moments !... Et je suis bien certaine que M. Le Guernez sera désolé de ne pouvoir se trouver là. Mais je ne sais où ma dépêche l'atteindra.

– Vous lui avez envoyé une dépêche ?... Pourquoi le déranger ? Je n'ai pas besoin de lui !

– Mais son devoir est de venir ; je suis certaine qu'il n'y faillira pas.

Les funérailles furent des plus simples. Près de M<sup>me</sup> Bardier, je suivis le cercueil porté par quatre hommes, jusqu'à l'église, et de là dans le petit

cimetière sur lequel un noyer énorme étendait son ombre – l’ombre de la mort, disaient nos paysans qui lui attribuaient une influence néfaste.

Nous rentrâmes dans la sombre maison que sa propriétaire venait de quitter pour toujours. Jamais elle ne m’avait paru aussi humide et triste qu’en cette matinée pluvieuse.

M<sup>me</sup> Bardier ne put s’empêcher de murmurer :

– Vraiment, ma pauvre petite, je ne comprends pas ce qui vous attirait tant ici. C’est un véritable tombeau !

– Mais ce n’est pas la maison que j’aime, madame ! J’y restais toujours le moins possible. Ce qui me manquait, c’étaient mes bois, c’était ma Luzette, toute ma chère campagne, enfin... et ma liberté !

Elle se pencha pour m’embrasser, en disant avec douceur :

– À la place de tout cela, vous avez trouvé chez nous la vie de l’âme et du cœur, Gaïta !

J’entourai son cou de mes bras, en répliquant, les larmes aux yeux :

– C’est vrai, madame, et je m’en souviendrai toujours !

Depuis que j’avais vu ma tante morte, quelque chose s’était transformé en moi. Le changement déjà amené par ce séjour d’un an à la pension Bardier s’accroissait subitement, car devant cette pauvre femme dont la vie s’était écoulée terne et inutile à tous, dans l’oubli de ses devoirs envers Dieu et envers le prochain, et qu’une mort subite faisait disparaître sans préparation devant son juge, j’avais cette fois tout à fait compris la grande loi de la vie : prière, travail et dévouement.

Le lendemain des funérailles, Philomène apporta une dépêche à M<sup>me</sup> Bardier qui travaillait avec moi dans ma chambre.

Elle était de mon tuteur.

Il se trouvait à Constantinople et annonçait son départ immédiat pour la France.

– Mais est-ce que vous allez me quitter, quand il sera arrivé ? demandai-je à M<sup>me</sup> Bardier.

– Il le faudra bien, mon enfant. Je suis

attendue à Paris, pour régler des affaires relatives à l'institution que je dirige.

– Ce sera triste, ici ! soupirai-je.

– Mais j'imagine que M. Le Guernez ne vous y laissera pas ! Vous ne pouvez, à votre âge, rester seule, avec ces deux vieux domestiques pour toute protection.

– En fait de protection, ce n'était pas ma pauvre tante qui en était une, madame !

– Comme parente, elle était en tout cas une protection morale, qui sauvait les apparences. Mais c'était là chose bien insuffisante, évidemment, ainsi que le prouvait votre genre d'existence jusqu'à l'année dernière. Du reste, nous verrons ce qu'en pensera M. Le Guernez. Mais s'il décide – comme je le crois – que vous ne pouvez finir les vacances ici, vous serez raisonnable, vous ne vous révolterez pas, Gaïta ?

Je laissai échapper un soupir, tandis que mes yeux se remplissaient de larmes.

– Non, madame, je ferai ce qu'il voudra... parce que, voyez-vous, je sens bien que, toute

seule, je tomberais malade ici !

Aurais-je dit cela l'année précédente ?

C'était vrai, pourtant ; j'avais l'impression, dans cette demeure, d'une mélancolie intense qui m'enveloppait, qui me pénétrait jusqu'aux moelles. J'imagine que c'était là une conséquence de ma santé. Le travail inaccoutumé auquel je m'étais livrée à la pension, le changement d'existence si complet, l'effort fait sur ma nature ardente pour corriger un peu quelques-uns de mes défauts avaient déterminé un commencement d'anémie que mes premiers jours à la Mailleraye avaient enrayée, mais qui menaçait de reparaître depuis la secousse qu'avait été pour moi la mort de ma tante.

Le jour où Gildas arriva, j'étais précisément très pâle. Il me dit aussitôt, après m'avoir serré les mains, avec une certaine chaleur :

– Voilà une mine qu'il faut changer, Gaïta. L'air de la mer sera excellent pour cela.

– L'air de la mer ? dis-je en le regardant d'un air étonné.

– Oui, la mer de Bretagne, de ma Bretagne. Là-bas, dans ma maison natale, Ker-Euvez, j'ai une vieille tante qui sera charmée de vous accueillir, et vous soignera de son mieux. Voulez-vous, Gaïta ?

Une rougeur d'émotion joyeuse monta à mes joues.

– Oh ! voir la Bretagne !... et la mer !... Oui, oui, mon cousin, je le veux bien !

– Vous ne regretterez pas trop la Mailleraye ?

– La maison, non... mais tout le reste, si, oh ! si ! Seulement, je ne voudrais pas rester seule...

– Et puis vous avez besoin de changer d'air, de milieu. Donc, vous partirez pour la Bretagne le plus tôt possible. J'ai écrit déjà un mot à ma tante, pour la prévenir... Reste à savoir qui vous accompagnera là-bas. Je vais être obligé de rester quelques jours à Tulle, pour régler les affaires relatives à la succession...

– Si je l'emmenais à Paris ? proposa M<sup>me</sup> Bardier. Là, je trouverai certainement une personne sûre pour l'accompagner en Bretagne.

Gildas acquiesça en remerciant chaleureusement la directrice de tout ce qu'elle avait déjà fait pour moi. Puis il fut décidé que nous partirions le lendemain.

En conséquence, je me mis aussitôt en devoir de faire ma malle. Philomène, qui monta un instant pour m'offrir son aide, me dit :

– Tu devrais aller voir dans les caisses de ta mère si tu ne trouves pas quelque chose qui puisse te servir. L'année dernière, je ne te voyais pas avec ça sur le dos ; mais tu es déjà un peu plus demoiselle cette année, et peut-être bien que l'an prochain tu le seras tout à fait.

J'allai me planter devant ma vieille glace, un peu plus verdâtre, un peu plus affreuse encore depuis qu'une année de plus – et une année terriblement humide – avait passé sur elle.

– Je ne vois que le bout de mon nez ! m'écriai-je avec impatience. Quelle vilaine glace !

– C'est bien fait pour les coquettes ! Mais je peux te dire que tu n'as pas embelli, depuis l'année dernière. Seulement tu as l'air moins

petite fille, avec ta robe un peu plus longue et tes cheveux coiffés comme ça.

Je me détournai vivement.

– Tu n’y connais rien de rien, Philomène ! m’écriai-je d’un air triomphant. Là-bas, on m’a dit que je serai l’année prochaine très, très jolie !

La vieille femme recula un peu en joignant les mains.

– Seigneur ! qui a pu te conter des menteries pareilles ? Ce... ce n’est pas ton tuteur, au moins ?

– Mais non, c’est une de mes compagnes, qui répétait ce que lui avait dit sa mère. Cela m’est indifférent, tu comprends, Philomène ; mais je tenais à te dire que tout le monde n’est pas du même avis que toi. Quant à me regarder là-dedans par coquetterie, non, tu te trompes. Je voulais voir seulement si, comme tu le disais, j’avais l’air un peu plus demoiselle... Maintenant, donne-moi la clef des caisses, je vais suivre ton conseil.

Cinq minutes plus tard, j’étais dans le grenier,

où, parmi des meubles hors d'usage, étaient rangées des caisses qui renfermaient les vêtements, le linge et les bijoux de ma mère.

Parmi les premiers, je pris ce que je pensais pouvoir me servir, et je repliai soigneusement, pour les remettre dans les malles, la lingerie garnie de flots de dentelles et de rubans clairs, les jupons de soie, les robes de soirée qui me semblaient toujours dignes de vêtir Élia, la belle Ondine. Puis, je me donnai le plaisir d'ouvrir les écrins et de contempler une fois de plus ces joyaux éblouissants.

Le nom des pierres précieuses m'était inconnu, mais peu m'importait. Je m'amusais à les faire chatoyer, et, sans aucune idée de coquetterie, je mis un instant à mon poignet un bracelet garni d'étincelantes pierres rouges, simplement pour avoir le plaisir d'y faire jouer un rayon de soleil qui se glissait en ce moment par la fenêtre en tabatière.

Mais, tandis que je renfermais les écrins, une idée me vint – une idée que n'aurait pas eue la Gaïta de l'année dernière :

« Ce n'est pas très prudent de laisser cela dans cette maison isolée, où n'habiteront que deux vieillards. Je devrais peut-être les porter à mon tuteur, afin qu'il les mette en sûreté ? »

Je les emportai dans mon tablier, et allai frapper à la porte de la chambre attribuée à M. Le Guernez.

Assis dans un fauteuil près de la fenêtre ouverte, il fumait une cigarette. À mon entrée, il se leva et écouta l'explication que je lui donnai de ma visite.

– Oui, ceci ne pouvait évidemment rester ici, dit-il. J'y avais pensé, du reste, et je comptais bien les emporter pour les mettre en lieu sûr, de même que je vais faire expédier les caisses contenant les objets ayant appartenu à votre mère, que vous trouverez chez moi quand vous en aurez besoin.

– Vous saviez que tout cela existait ? dis-je avec surprise.

Il sourit en répliquant :

– Mais certainement ! Un inventaire a été fait

après la mort de votre mère... Vous avez là pour près de deux cent mille francs de bijoux, Gaïta.

J'ouvris de grands yeux.

– Deux cent mille francs ! Vous vous moquez de moi, mon cousin ?

Il leva légèrement les épaules, tandis que son doigt pressait le bouton d'un des écrins.

– Tenez, cette seule parure vaut soixante mille francs... Voilà des émeraudes qui ont été estimées vingt mille francs. Votre père les donna à sa femme pour le premier anniversaire de leur mariage. Elle les mit le soir de ce jour, car mes parents donnaient précisément un dîner et une soirée en leur honneur. Moi qui étais un garçonnet alors, je me tenais caché dans un coin du vestibule pour voir arriver les invités. C'est ainsi que je pus admirer ces émeraudes, qui faisaient vraiment un effet superbe dans les cheveux bruns de M<sup>me</sup> Valprez.

– Vous avez connu ma mère ?... Elle était très jolie, n'est-ce pas ?

– Très jolie, en effet ! répondit-il

laconiquement.

– Et... elle a été malheureuse ?

– Ils ont été malheureux tous deux ! dit-il du même ton bref.

– Oh ! non, non ! C'est lui qui l'a fait souffrir ! protestai-je avec indignation. Il l'empêchait de sortir, il la privait de distractions, il la tourmentait tellement qu'elle a dû venir se réfugier ici, où elle est morte de chagrin.

– Qui vous a raconté les choses ainsi, Gaïta ?

– C'est Philomène.

– Eh bien ! volontairement ou non, Philomène vous a trompée. Votre mère n'est pas morte de chagrin, elle a été tuée par l'existence mondaine qu'elle a voulu mener jusqu'au bout de ses forces, malgré les conseils des médecins et les adjurations de son mari. Je le sais par ma mère, je l'ai entendu dire par d'autres personnes qui l'ont beaucoup connue. S'il y eut des scènes entre eux, ce fut uniquement à ce propos, car mon cousin Alain aimait beaucoup sa femme, et celle-ci, si elle avait voulu se plier à une existence plus

familiale, aurait pu retenir près d'elle un homme qui, sous des dehors un peu légers et sceptiques, n'aspirait qu'à la paix du foyer et aux distractions intellectuelles.

Il parlait d'une voix lente, et son regard, se détournant de moi, devenait très grave, très lointain, comme s'il évoquait quelque vision – vision triste, car un pli amer, presque douloureux, soulevait sa lèvre.

Pendant quelques instants, je demeurai sans parole. Cette version était tout le contraire de celle de Philomène. Laquelle devais-je croire ?

Gildas ramena tout à coup son regard sur moi.

– Je regrette d'avoir dû changer votre opinion sur ce sujet ; mais il me semble que la justice exigeait cette rectification. Je dois ajouter que votre père m'a assuré, avant de mourir, du pardon entier accordé à sa femme pour des torts dont il se reconnaissait en partie responsable, car c'est lui-même qui, au début de leur union, l'encourageait à se rendre à toutes les réunions mondaines, fier qu'il était de la voir élégante et admirée. Plus tard, il manqua peut-être de

patience... Enfin, Gaïta, de tout ceci, retenez seulement cette conclusion : votre père ne mérite pas l'accusation que vous avez portée contre lui tout à l'heure.

Je demeurai un moment silencieuse, les yeux vaguement fixés sur les émeraudes qui scintillaient dans leur écrin. Mais je murmurai tout à coup :

– Vous prenez parti pour mon père, naturellement, puisque vous êtes un homme aussi !

– Ah ! vous croyez que je parle par esprit de corporation ? Vous vous figurez que les femmes sont toujours de pauvres victimes, et les hommes, d'odieux tyrans ?

Saisie par l'âpre ironie de son accent, je relevai la tête.

Les yeux verts étaient devenus sombres comme la Luzette sous un ciel d'orage, un sourire sardonique entrouvrait les lèvres qu'ombrageait une moustache blonde.

Brusquement, le doigt de Gildas pressa sur le

bouton de tous les écrins. Sous le soleil qui entrant par la fenêtre ouverte, les gemmes étincelèrent.

– Tenez, c’est avec cela qu’on achète leurs âmes... oui, avec des cailloux plus ou moins brillants ! Pour les posséder, elles ne craignent pas de ruiner mari et enfants. Coûte que coûte, il faut éblouir, il faut éclipser les autres. Qu’importe que le mari soit délaissé, l’intérieur sans direction, les enfants élevés comme ils peuvent ! Madame a sa rivière de diamants ou son collier de perles, qui ont coûté une fortune ; il faut bien, n’est-ce pas, qu’elle les montre, accompagnés d’une robe du grand couturier ? Monsieur est là pour payer, on ne lui demande que cela. Après ça, il est libre d’arranger sa vie comme il l’entend. Chacun pour soi ! J’en connais, de ces existences-là !

Il parlait d’un ton un peu bas, sans violence ; mais sa voix se faisait amère, elle frémissait de méprisante ironie, et, dans les prunelles vertes, une lueur de sarcasme douloureux s’allumait pendant un court instant.

Mais il rencontra mon regard étonné, et ses lèvres s'entrouvrirent dans un sourire contraint.

– Toutes ne sont pas ainsi, Gaïta, je le sais... et j'espère que ma pupille se rangera dans la catégorie des femmes sérieuses, soucieuses avant tout de leurs devoirs.

– Ce ne sera toujours pas pour cela que je m'en écarterai ! dis-je en désignant les bijoux.

Une expression indéfinissable, où il entraît, je crois, beaucoup d'ironie, passa dans le regard de Gildas.

– Qui sait ? Vous n'êtes encore qu'une enfant ; mais dans un an ou deux, vous penserez peut-être autrement !

Je secouai énergiquement la tête.

– Non, non ! Vous verrez !

– Je ne demande pas mieux, je vous assure ! Nous avons besoin de femmes réellement chrétiennes, pour aider au salut de notre pauvre France !

D'un geste machinal, je me mis à fermer un à un les écrins. Sa physionomie, tout à l'heure

légèrement contractée, avait repris son expression habituelle, ses yeux étaient redevenus aussi calmes et aussi impénétrables que l'eau tranquille de la Luzette sous le ciel d'hiver qui la teintait d'un vert profond.

– Est-ce que je ressemble à ma mère ?  
demandai-je, au bout d'un instant de silence.

Gildas m'enveloppa d'un regard rapide.

– Non, vous n'avez d'elle que les cheveux.  
Autrement, vous tenez surtout de votre père...  
N'avez-vous pas une photographie de lui ?

Je fis un signe négatif.

– Je dois en avoir une sur moi...

Il sortit de sa poche un portefeuille et y prit une photographie qu'il me tendit.

Je considérai longuement ce visage aux traits fins, à la bouche un peu railleuse, aux yeux très beaux, intelligents et tendres. Ce n'était pas du tout sous cet aspect sympathique et attirant que je m'étais représenté mon père.

– Il devait être bon ! murmurai-je en me parlant à moi-même.

– Très bon !... Je suis certain que vous l'auriez aimé.

– Pourquoi n'a-t-il jamais voulu me voir ?

– Il avait adopté une vie très voyageuse et ne vous ayant pour ainsi dire jamais connue, puisque votre mère vous avait emmenée alors que vous étiez un tout petit bébé, il oubliait presque votre existence, que votre pauvre tante ne lui a jamais rappelée. Mais il était las et souffrant, très affaibli, il craignait d'avoir à lutter contre M<sup>me</sup> Maury, qu'il pensait très attachée à vous. S'il avait connu l'abandon dans lequel vous étiez laissée, nul doute qu'il se fût occupé de vous. Au moment de mourir, de grands remords l'ont assailli, et c'est alors qu'il m'a confié votre tutelle, en me demandant d'aller vous voir et de faire tout ce que je croirais bon pour vous.

– Alors, quand vous êtes venu, vous ne pensiez pas trouver une cousine si... si peu civilisée ?

– Rien, dans ce que m'avait dit mon cousin Alain, ne me le donnait à croire. Mais, cependant, j'en avais comme une intuition, car, tout en

venant ici, je songeais à cette pension Bardier dont j'avais entendu faire de grands éloges. C'est pourquoi, tout aussitôt après notre première entrevue près de la rivière, ma décision était prise.

– Je vous remercie de m'avoir appris la vérité, dis-je gravement. Avant, je... oui, je détestais presque mon père.

– Je l'avais compris, c'est pourquoi j'ai tenu à remettre les choses au point, au risque de diminuer un peu l'auréole dont vous entouriez le souvenir de votre mère. L'un et l'autre ont droit à votre respect et à vos prières.

Je lui tendis la photographie. Mais il la repoussa doucement.

– Gardez-la, Gaïta. Il est bien juste que vous ayez l'image de votre père !

Je le remerciai et regagnai ma chambre. Tout en achevant ma malle, je me remémorais l'entretien que je venais d'avoir avec mon tuteur. Il renversait la légende dont Philomène avait entouré l'existence de ma mère – car pas un

instant je n'avais hésité entre le crédit à accorder aux dires de ma vieille servante ou à ceux de M. Le Guernez. L'absolue loyauté de celui-ci s'imposait à ma confiance. Si mon père avait eu des torts, ceux de ma mère avaient existé aussi. Mon ressentiment à son égard se trouvait donc complètement injustifié. Quant à son abandon, je ne lui en gardais pas rancune, car je n'en avais jamais souffert. Comme venait de me le dire mon cousin, il ne me restait qu'à prier pour eux, et à leur conserver un souvenir respectueux, à défaut de l'affection qui n'avait jamais eu l'occasion de se développer en moi à leur égard.

## VIII

Il faisait nuit noire lorsque le train s'arrêta à la petite gare de Boséneuc. Je dormais, et ma compagne, une religieuse sécularisée qui allait passer quelque temps chez ses parents aux environs de Lorient, dut m'appeler quelques minutes avant pour me permettre de reprendre mes esprits.

Je pris congé d'elle en la remerciant et sautai sur le quai, où un vieux domestique en costume breton s'avança vers moi en demandant :

– C'est vous qui êtes envoyée par M. Gildas, mademoiselle ?

Sur ma réponse affirmative, il prit mes menus bagages, mon bulletin, et me précéda vers la sortie, jusqu'à un landau où il m'invita à monter. Puis il s'éloigna afin de retirer ma malle.

Dix minutes plus tard, la voiture quittait la

gare. Dans l'impossibilité de rien distinguer au-dehors, je me remis à sommeiller. Mais, cette fois, l'arrêt de la voiture suffit à me réveiller.

Le Breton ouvrit la portière et m'aida à descendre. Je me trouvai au seuil d'un vestibule bien éclairé, et vers moi je vis s'avancer une vieille dame qui me tendait les mains.

– Ma chère enfant, soyez la très bienvenue !

Elle était petite et un peu forte, elle avait un doux visage flétri et mélancolique, encadré de bandeaux de cheveux argentés, et une mise surannée qui me rappela celle de ma tante, mais en beaucoup plus soigné, je rencontrai un regard plein de bonté, et aussitôt ma sympathie alla à elle.

Tout en m'interrogeant sur mon voyage, tout en me demandant des nouvelles de son neveu, elle m'emmena dans la salle à manger où une jeune Bretonne me servit à dîner. Mais je n'avais pas faim, je tombais littéralement de sommeil, et, bien vite, M<sup>me</sup> de Ploëllec me conduisit à ma chambre, située au premier étage.

Après une prière un peu écourtée – car vraiment je ne savais plus ce que je disais au bon Dieu – je m’empressai de me coucher, sans rien défaire de mes petits bagages. À peine au lit, un sommeil de plomb me terrassa.

Le soleil entrait à flots dans ma chambre quand je me réveillai le lendemain matin. Il éclairait un ameublement vieillot, mais qui me parut charmant. Vivement, je passai un peignoir et courus à la fenêtre que j’ouvris.

– Oh ! murmurai-je dans une exclamation étouffée.

La mer était devant moi. Je voyais, à perte de vue, onduler ses flots glauques. Plus près, les vagues, bordée d’écume, déferlaient doucement sur les roches semé çà et là et sur le sable doré de la grève.

C’était la mer ! Jamais je ne l’avais rêvée aussi immense, aussi magnifique. Absorbée dans mon admiration, je demeurais immobile devant la fenêtre, oubliant l’heure, oubliant tout...

Un coup léger frappé à ma porte me fit

sursauter.

– Êtes-vous réveillée, ma chère enfant ?

– Oh ! oui, oui, madame ! Je regardais la mer !  
Tout en parlant, je courais vers la porte, que j'ouvris vivement, et je serrai entre mes deux mains la petite main fine que me tendait M<sup>me</sup> de Ploëllec.

– Avez-vous bien dormi ? Êtes-vous tout à fait reposée ?

– Oh ! tout à fait !... Et j'admirais !... Oh ! madame, que c'est beau !

– N'est-ce pas ?... Et comme ce spectacle élève l'âme, comme il nous raconte la gloire de Dieu ! Heureusement, notre Bretagne n'a pas mis son capuchon gris pour vous recevoir, mademoiselle Gaïta. Elle a voulu vous faire fête !

– N'importe comment, la mer doit être toujours belle !... J'ai hâte d'aller courir au milieu de ces rochers que j'aperçois là-bas.

– Habillez-vous vite, descendez pour déjeuner, puis il vous sera loisible d'aller faire connaissance avec notre grève.

Une heure plus tard, lestée d'un bol de lait crémeux et de plusieurs tartines couvertes d'un beurre exquis, je quittais Ker-Euvez, et, suivant les indications de mon hôtesse, je dévalais par un petit sentier bordé d'ajoncs jusqu'à la grève.

Je me mis à la longer lentement, me grisant de la vue des flots un peu sombres et de la brise saline que j'aspirais avec délices.

Puis ce furent les rochers, que je m'amusai à escalader, non sans quelques glissades sur le goémon humide. Voici que j'apercevais des grottes creusées dans l'assise rocheuse qui bordait toute la côte...

Et, s'avancant au bord même de cette assise, un mur très haut se dressait, entourant une petite maison dont je n'apercevais guère que le toit. Ce logis devait être aux premières loges les jours de tempête.

Je m'assis sur un rocher en forme de chaise, et m'amusai un long moment à suivre des yeux les bateaux de pêche qui évoluaient au loin. Je rentrai à Ker-Euvez ravie et affamée, et déclarai tout net à M<sup>me</sup> de Ploëllec que la mer était tout ce

que j'aimais le plus au monde.

– Déjà ! dit-elle en souriant. Mais peut-être vous en lasserez-vous vite ?

– Oh ! non, non ! Je sens que je l'aimerai toujours !... Mais dites-moi, madame, pourquoi M. Le Guernez, qui en a si bien parlé dans ses poèmes, vient-il si rarement la voir ?

Les lèvres de la vieille dame eurent un léger frémissement, une tristesse passa dans ses doux yeux gris...

– Il a ses occupations à Paris... puis il voyage beaucoup. Mais il ne manque jamais de venir passer chaque année une quinzaine de jours ici, en septembre ou octobre... Allons, venez vite déjeuner, mon enfant.

Je ne me fis pas prier. Tout en épluchant de superbes crevettes roses, je parlai avec enthousiasme de ma promenade, que je comptais recommencer dans l'après-midi en l'allongeant quelque peu.

– N'allez pas trop loin seule ! me recommanda M<sup>me</sup> de Ploëllec. Le pays est très sûr, notre

population de pêcheurs est très bonne et très honnête, mais il pourrait vous arriver un accident ; puis il y a quelques endroits dangereux où des personnes inexpérimentées pourraient se laisser surprendre par la mer. Quand vous voudrez vous éloigner, ou visiter quelques environs, Jeanne-Marie ou Jobic vous accompagneront.

Je la remerciai, en me promettant d'user le moins possible de cette compagnie. Mon esprit d'indépendance n'était pas mort, et, depuis que j'avais respiré l'air de l'Océan, je me sentais redevenir tout à fait l'aventureuse et vagabonde Gaïta de la Mailleraye.

De fait, en dehors des repas, on ne me vit guère à Ker-Euvez. Au bout de huit jours, je connaissais tous les alentours dans un rayon de dix kilomètres ; au bout de quinze, la pêche aux crevettes n'avait plus de secrets pour moi et j'allais tout droit aux bons coins où se réfugiaient les petits crustacés.

J'avais un superbe teint brun qui paraissait ravir mon hôtesse, et je dévorais littéralement les

plats, d'ailleurs succulents, dus au talent de Mathurine, la vieille cuisinière – mon ennemie.

Mais oui, cette petite vieille femme, au visage ridé et aux yeux perçants, me détestait. Pourquoi ? Je ne pouvais parvenir à le savoir. M'étant aperçue, quelques jours après mon arrivée, de cette hostilité qui se manifestait par un visage revêche, par un bonjour à peine poli marmotté entre ses dents, par un regard noir très méfiant, je questionnai à ce sujet M<sup>me</sup> de Ploëllec. Elle me répondit, avec un peu d'embarras, que Mathurine était fort originale, peu facile de caractère, et s'autorisait de ses longues années de service dans la famille pour se montrer souvent parfaitement désagréable.

– N'y faites pas attention, ma chère enfant ! ajouta-t-elle. J'emploie moi-même ce moyen, car je ne suis pas non plus à l'abri des coups de boutoir de notre vieille grondeuse. Elle ne craint que Gildas, qu'elle a vu naître, bercé et dorloté, et qu'elle aime passionnément.

Je pris mon parti de cette animosité d'autant plus facilement que je n'avais pas de rapports à

avoir avec la cuisinière. Jeanne-Marie, la jeune femme de chambre, Servan, le cocher, Jobic, le vieux Breton qui remplissait les fonctions de valet de chambre et de jardinier, me témoignaient, au contraire, beaucoup d'empressement. Ce bon Jobic ne manquait jamais de m'apporter ses plus belles fleurs, après m'avoir prévenue qu'il partagerait avec M. Gildas quand celui-ci serait à Ker-Euvez, parce qu'il les aimait beaucoup.

Quant à M<sup>me</sup> de Ploëllec, elle était pour moi la bonté, la complaisance même. Timidement, elle essayait de refréner mon indépendance, invoquait l'autorité de Gildas qui, dans ses lettres, lui recommandait de ne pas me laisser une liberté exagérée...

J'embrassais son doux visage ridé, en déclarant que je n'exagérais pas du tout ; que M. Le Guernez était dans son rôle en faisant le censeur, mais que je désarmerais sa sévérité par la vue de ma mine resplendissante.

Puis je m'en allais, en jupe courte et en espadrilles, courir au milieu des rochers, ou bien

– mais plus rarement – le long de délicieux petits chemins creux, très ombragés et bordés de haies.

Après le dîner, par exemple, je restais bien sagement près de mon hôtesse, dans le salon ou dans le jardin, selon le temps. Elle m'apprenait à tricoter, ou bien je lui lisais quelques passages des livres que lui envoyait son neveu – tous choisis selon le goût de cette femme très pieuse et d'intelligence très cultivée. Je racontais mon existence à la Mailleraye, je disais les histoires merveilleuses bâties par mon imagination. Elle, à son tour, parlait de sa jeunesse qui s'était passée ici, jusqu'au jour où elle avait été unie à un gentilhomme dont le manoir s'élevait à une petite distance du village de Boséneuc. Mais, un an plus tard, la fièvre typhoïde emportait Yves de Ploëllec. M<sup>me</sup> de Ploëllec restait veuve à vingt-cinq ans. Elle était alors revenue à Ker-Euvez, près de son frère qui y vivait avec sa femme et son fils Goulven. Celui-ci avait été le père de Gildas.

Je remarquai que M<sup>me</sup> de Ploëllec parlait fort peu de M<sup>me</sup> Le Guernez, et de sa nièce Laure. En

revanche, elle s'étendait longuement sur les qualités morales, le sérieux et l'intelligence de Gildas. Pour elle, on le voyait, il était l'être supérieur et profondément aimé.

– M<sup>me</sup> Le Guernez et sa fille ne viennent-elles jamais ici ? demandai-je un jour.

– Si, quelquefois ; mais pour huit jours, quinze jours au grand maximum. Elles sont excessivement mondaines et s'ennuient à mourir dans ce Ker-Euvez si cher à Gildas et à moi. Lui y passait toutes ses vacances autrefois, et il ne s'en arrachait qu'avec un déchirement de cœur au moment de la rentrée.

Je le comprenais, car déjà, moi qui n'étais qu'une étrangère, je l'aimais tant, ce Ker-Euvez ! C'était une délicieuse vieille maison, toute couverte de lierre et d'aristoloches. Une tourelle – qui renfermait le cabinet de travail de Gildas – s'accotait à l'un de ses angles. Du côté de la mer, de grandes baies vitrées remplaçaient les fenêtres. L'intérieur du logis était garni de beaux vieux meubles, de tapisseries anciennes, de quelques portraits et tableaux de maîtres, d'objets d'art

choisis avec goût. On se sentait vraiment dans un nid familial, où tout parlait des ancêtres à leurs descendants d'aujourd'hui.

– Gildas seul sait comprendre cette voix, me dit en soupirant M<sup>me</sup> de Ploëllec lorsque je lui fis part, un jour, de cette impression. Laure vient de m'écrire que sa mère et elle ne pourront venir cette année.

La nouvelle me remplit d'un secret contentement. C'était déjà bien assez, vraiment, de la perspective d'un court séjour de mon tuteur ! Ô ma chère liberté, qu'allait-il advenir de toi ! Mais enfin, lui, au moins, m'était sympathique, car, en dépit de mes préventions passées, je devais reconnaître qu'il était sérieux et bon, et que tous l'aimaient ici, depuis les domestiques jusqu'au vieux recteur de Boséneuc, qui parlait avec un orgueil attendri de « notre Gildas, notre cher académicien ».

Une dépêche nous annonça son arrivée un jour du milieu de septembre. Aussitôt, ce fut un branle-bas dans la maison. M<sup>me</sup> de Ploëllec alla s'assurer plusieurs fois que rien ne manquait dans

la chambre de son neveu ; Jobic se mit à ratisser les allées du jardin et à faire la chasse au moindre brin d'herbe ; Mathurine se plongea dans la confection d'un pâté de poisson – succulent, paraît-il – dont elle n'avait pas daigné me faire goûter encore, et qu'aimait beaucoup M. Gildas ; Servan s'activa au nettoyage du landau et de la légère voiture dont se servait de préférence M. Le Guernez...

Quant à moi, je m'empressai de profiter de cette dernière journée pour faire une longue randonnée à travers les rochers, et je rentrai à six heures du soir, un peu échevelée, mon chapeau de travers et mon panier plein de crevettes superbes, juste au moment où Gildas arrivait, dans la voiture qu'il conduisait lui-même, avec Ajax assis près de lui.

Je rougis un peu, car j'aurais préféré ne pas donner, dès le premier jour, prise aux remontrances. Mais je m'avançai résolument, tandis que mon tuteur embrassait longuement M<sup>me</sup> de Ploëllec, venue au-devant de lui.

– Que je suis donc contente de te revoir, mon

chéri ! disait-elle de sa douce voix que le bonheur faisait trembler un peu.

– Et moi, tante Armelle ! C'est vous qui m'attirez à Ker-Euvez, malgré tout !

Elle l'étreignit encore, longuement, et je crus voir une tendre compassion dans le regard qu'elle attachait sur lui.

Il se détourna alors et m'aperçut :

– Bonjour, Gaïta... Vous n'êtes pas trop enchantée, j'en suis sûr, de voir arriver ce sévère tuteur ?

Il souriait à demi, et je ne pus me retenir de l'imiter tandis que je mettais ma main dans la sienne.

– Je serais très contente, si je ne craignais que vous m'enfermiez ici, ou que vous m'obligiez à être toujours accompagnée, ce que je déteste ! déclarai-je sans ambages.

– Je ne serai pas si féroce, rassurez-vous... Pour le moment, laissez-moi seulement vous exprimer ma satisfaction de la mine que je vous vois. Vraiment, vous étiez pâlie et maigrie en

quittant la Mailleraye !

– Ma pauvre Mailleraye ! Quand la reverrai-je, maintenant ?

– On ne peut savoir !... Mais il paraît que vous aimez beaucoup Ker-Euvez, m’a écrit ma tante ?

– Oui, oh, oui ! J’aime tout ici : la maison et ses habitants, la mer, les rochers, le village, M. le Recteur, les petits enfants des pêcheurs ! Je vivrais volontiers toute l’année à Ker-Euvez !

Une brève lueur passa dans le regard de Gildas.

– Je suis heureux que mon pays vous plaise. Pour moi, il est le plus beau, le meilleur... Ajax, bas les pattes !

L’épagneul bondissait autour de M<sup>me</sup> de Ploëllec, et venait de se dresser pour poser ses pattes sur l’épaule de la vieille dame.

– Ah ! c’est lui qui a si bien corrigé mon pauvre Tap ! dis-je avec un petit retour de rancune.

Gildas se mit à rire.

– Il défendait son maître, petite cousine...  
Allons, ne rougissez pas ainsi, et faites la paix  
avec mon brave Ajax.

Il appela le chien, et je passai ma main sur sa  
belle tête. C'en fut assez pour qu'Ajax voulût me  
donner une accolade, que j'acceptai de bon cœur.

– Bien, vous voilà amis ! dit M. Le Guernez.  
J'espère qu'aucun nuage ne s'élèvera entre  
vous... pas plus qu'entre le tuteur et sa pupille,  
n'est-ce pas ?

– Non, si vous n'êtes pas trop exigeant, mon  
cousin.

– Et si vous êtes docile, ma cousine.

Nous nous mîmes à rire tous deux, et M<sup>me</sup> de  
Ploëllec nous fit écho. Mais, en levant  
machinalement les yeux, je vis, dans la pénombre  
du vestibule, luire les prunelles perçantes de  
Mathurine, et j'y lus une animosité telle, que je  
sentis mon cœur se serrer un peu.

Tandis que M. Le Guernez embrassait sur les  
deux joues la vieille servante et serrait  
cordialement la main calleuse de Jobic, en leur

parlant à tous deux avec une amicale bonté, je songeai :

« Pourquoi donc cette femme me déteste-t-elle ? Pourquoi ? »

## IX

J'avais bien pensé que la présence de mon tuteur changerait quelque chose à mon existence, mais ce ne fut pas en mal, comme je l'avais craint. Tout en refrénant un peu mes instincts de vagabondage et de trop grande indépendance, il compensa ces sacrifices en me faisant faire nombre d'excursions, soit en voiture, soit en mer, dans le petit cotre à voile qui lui appartenait, et que j'avais plus d'une fois regardé d'un œil d'envie, tandis qu'il se balançait à son mouillage, près de la cahute de François, le vieux pêcheur qui en avait la garde.

Je connus ainsi tous les environs ; je me grisai de la brise du large ; j'appris de Gildas à faire manœuvrer le cotre et à conduire les jeunes chevaux qu'il attelait à sa voiture. Il se montrait très bon, très indulgent, il souriait à mes enthousiasmes et répondait complaisamment à

mes questions sans nombre sur les lieux que nous visitions ainsi. J'aimais à lui entendre conter quelque anecdote historique ou quelque sombre légende, car il le faisait avec infiniment d'esprit et de charme. Toutes mes préventions avaient disparu. M. Le Guernez m'apparaissait vraiment tel que me l'avait représenté M<sup>me</sup> Bardier : un homme sérieux, de très grand cœur et d'une rare intelligence. Sous son apparence calme, un peu froide, on le sentait vibrer à tout ce qui était beau et bien. Il se montrait franchement chrétien, sans respect humain, et chapitrait avec une fermeté mêlée de douceur les pêcheurs oublieux de leurs devoirs que lui signalait sa tante. Ils le connaissaient tous et se montraient très fiers de lui, qui était devenu à Paris un personnage si connu pour avoir chanté dans ses poèmes leur commun pays, et leur mer sauvage, la terrible enjôleuse, et eux-mêmes, avec leurs vertus et leurs défauts.

Oui, vraiment, j'appréciais de plus en plus mon tuteur, malgré la morale qu'il me faisait de temps en temps, malgré les entraves qu'il mettait à mes désirs d'indépendance. Il exerçait sur moi

une influence incontestable, contre laquelle je n'essayais plus de me révolter. Ces yeux verts si profonds, à l'expression sérieuse et loyale, avaient le pouvoir de briser net toutes mes velléités d'insoumission, et d'attirer toute la confiance de mon jeune cœur encore un peu sauvage.

Mais l'intérêt et la sympathie qui s'éveillaient peu à peu en moi à son égard avaient encore un motif indépendant des qualités morales et intellectuelles de Gildas. Dans ces prunelles couleur d'aigue-marine, que je comparais toujours à l'onde transparente de la Luzette, l'enfant imaginative que j'étais encore se figurait voir flotter un mystère. Cette idée m'était venue sans doute en remarquant la tristesse grave, un peu méditative, qui s'y exprimait parfois, l'ombre mélancolique qui les voilait souvent, et aussi les ardentes lueurs qui les avaient traversées, deux ou trois fois, par exemple, lorsqu'il contemplait la mer. J'avais eu à ce moment l'intuition que sa tranquille froideur n'était peut-être pas le fond de sa nature, et comme, naguère, je cherchais à voir l'image de Renaud d'Arbères dans les eaux

calmes de ma petite rivière, il me venait le désir encore latent, mais très intense déjà, de pénétrer un peu dans l'âme close de Gildas Le Guernez.

Mais ce devait être chose difficile. Il était toujours parfaitement maître de lui, toujours égal de caractère – tout le contraire de sa pupille. En cela, il ressemblait à sa tante. C'était peut-être parce que je détonnais entre eux deux par ma vivacité et mes manières un peu fantasques encore, que Mathurine me montrait une recrudescence de sourde animosité. Mais, suivant le conseil de M<sup>me</sup> de Ploëllec, je feignais de ne pas m'en apercevoir, bien que la pensée d'être ainsi détestée, sans raison aucune, me fût pénible.

Pourtant, un jour, cette étrange hostilité se manifesta si bien que mon tuteur s'en aperçut.

C'était un après-midi des derniers jours de septembre. Nous étions partis dans le cotre, par un temps bien clair. François nous avait dit pourtant, au départ :

« Ne vous éloignez pas, il y aura une tempête. »

Et comme je riais en lui montrant le ciel, Gildas avait ajouté à son tour :

– François a raison ; mais nous avons le temps de faire une petite promenade.

Tandis que la *Marie-Armelle* glissait doucement sur la mer, poussée par un vent tiède qui gonflait ses voiles blanches, je considérais pensivement la côte, en songeant que, dans quelques jours, il faudrait quitter tout cela, pour rentrer à la pension Bardier. Je connaissais maintenant tous ces rochers, toutes ces grottes dans lesquelles le flot s'engouffrait à marée haute. Il me semblait déjà que j'avais vécu longtemps dans ce petit coin de pays.

Machinalement, mon regard se porta vers la maison entourée de murs qui s'élevait au bord de l'assise rocheuse. Quelques jours après mon arrivée, me trouvant un matin sur la grève près de M<sup>me</sup> de Ploëllec, j'avais demandé :

– Qui donc habite là, madame ?

– Une jeune femme malade.

Sa voix avait eu une intonation inaccoutumée

en prononçant ces mots.

Je m'étais aussi figuré un moment voir trembler un peu ses lèvres.

Mais tout cela n'était qu'une imagination de ma part, je m'en étais aperçue aussitôt.

Aujourd'hui, tandis que je regardais cette demeure, je me pris à songer tout haut :

– C'est égal, pour une personne malade, cette maison est bien exposée aux tempêtes !

Mon tuteur, assis à la barre, laissait errer son regard rêveur sur la mer d'un bleu sombre, qui moutonnait doucement. Il tressaillit un peu, et je pensai que je venais sans doute de l'arracher à quelque absorbante songerie – peut-être à l'élaboration d'un poème.

– C'est bizarre, ne trouvez-vous pas, mon cousin ?

– Très bizarre, en effet !

Sa voix était plus brève que de coutume, et ses yeux se détournèrent pour regarder loin, très loin, vers l'immensité.

Le cotre filait toujours sur les petites vagues courtes. Gildas restait silencieux aujourd'hui, et je n'avais pas non plus envie de parler. Je songeais à mon départ, à la tristesse de quitter Ker-Euvez et surtout la bonne M<sup>me</sup> de Ploëllec, à l'ennui de me retrouver entre les murs de la pension. Seule, la perspective de revoir ma chère M<sup>me</sup> Bardier mettait un peu de baume sur mon chagrin.

– Je ne faisais pas attention... Nous avons été trop loin, et voilà la tempête qui s'annonce ! dit tout à coup la voix de Gildas.

En effet, le soleil venait de se couvrir subitement, des nuées sombres s'amoncelaient, la brise devenait plus forte et plus fraîche.

Bien vite, nous revînmes en arrière ; mais la tempête allait plus vite que nous. Bientôt la *Marie-Armelle* se mit à danser furieusement sur les vagues.

Gildas, élève du vieux François, était un marin excellent. Je le savais, et, de plus, la vue de sa physionomie calme me donnait confiance. Pourtant, comme nous approchions du but, j'eus

un mouvement d'angoisse.

Le cotre se trouva presque couché par une lame, et sans l'opportun coup de barre donné par Gildas, il heurtait un des écueils dont étaient semés ces parages.

À la lueur grise du jour obscurci par les nuages d'un noir cuivré, je vis que Gildas avait pâli, et alors je compris que nous avions été en danger.

Mais, heureusement, nous étions maintenant proches du chenal qui conduisait au mouillage de la *Marie-Armelle*. Là, la violence du vent s'apaisait légèrement... Bientôt nous accostâmes sous une pluie torrentielle. Sans répondre au vieux François qui se répandait en : « Je l'avais bien dit ! » pleins de reproche, mon cousin me prit le bras et m'entraîna vers Ker-Euvez. Nous y arrivâmes ruisselants. M<sup>me</sup> de Ploëllec accourut vers nous en levant les bras au ciel...

– Dans quelles transes j'étais ! Venez vite, Gaïta, il faut vous changer immédiatement.

– Et faites-lui boire quelque chose de chaud,

ma tante, ajouta Gildas. Tu entends, Mathurine, du thé bouillant.

Il s'adressait à la cuisinière qui venait d'apparaître au seuil de la salle à manger.

Une voix rude lança :

– Eh bien ! et vous, monsieur Gildas ?... Vous d'abord ! Après je penserai à l'étrangère !

M. Le Guernez fit un pas en avant :

– Il n'y a pas d'étrangère ici, il n'y a que ma cousine et ma pupille. Je t'engage à ne pas l'oublier, Mathurine !

Sa voix était brève et sévère. Mathurine baissa le nez et s'esquiva vers sa cuisine.

J'eus, à la suite de cette aventure, un rhume qui coïncida avec une période de mauvais temps clôturant mon séjour à Ker-Euvez.

Je dus donc rester au logis ; mais les heures ne me parurent pas trop longues, car mon cousin sut me distraire par des causeries instructives et intéressantes, par des lectures à haute voix – il lisait admirablement – ou bien encore en nous faisant de la musique, car il avait un joli talent de

violoniste, et sa tante, excellente musicienne, l'accompagnait avec plaisir.

Puis, redevenant enfant, je faisais sur le tapis du salon des parties avec Ajax, mon grand ami maintenant.

Dans la première semaine d'octobre, je repris le chemin du retour avec mon tuteur qui rentrait aussi à Paris. Je pleurai en embrassant la bonne M<sup>me</sup> de Ploëllec, mais je m'en allais avec l'espoir de la revoir, car Gildas m'avait dit :

– Vous viendrez l'année prochaine, Gaïta.

## X

Je repris mon existence de travail, sans trop de peine, vraiment. L'étude était pour moi pleine d'attraits. En particulier, je m'adonnai avec passion à la musique, pour laquelle, paraît-il, j'avais de remarquables dispositions. Mon caractère aussi s'améliorait à mesure que ma pitié croissait. En même temps je m'efforçais, pour faire plaisir à M<sup>me</sup> Bardier et à mon tuteur, de prendre des manières un peu plus jeune fille.

– Cela m'est très difficile, confiai-je à mon cousin, un jour de parloir. Je me sens toujours une petite fille !

– Eh bien ! ne vous en tourmentez pas et restez-le encore un peu ! me répondit-il avec un sourire indulgent.

Ces jours de parloir étaient attendus par moi avec impatience.

M. Le Guernez me témoignait toujours une grande bonté, nous causions maintenant comme d'anciens amis. Naturellement, les souvenirs de Ker-Euvez revenaient souvent dans ces entretiens.

Je lisais à Gildas les lettres charmantes que m'écrivait souvent M<sup>me</sup> de Ploëllec, et lui me parlait d'elle avec une vénération attendrie.

J'avais remarqué à Ker-Euvez l'affection tendre, bien que peu expansive, qu'il lui témoignait, et je n'avais pas été longtemps à comprendre que la vraie mère, pour lui, avait été cette tante à l'âme noble et délicate, et non la mondaine M<sup>me</sup> Le Guernez.

Quelquefois aussi, il me parlait de ses ouvrages.

C'est ainsi que j'appris que sa dernière œuvre allait être représentée au mois de février, à l'Odéon.

— Vous serait-il agréable d'assister à la première, Gaïta ? me demanda-t-il.

Je bondis de joie.

– Oh ! quel bonheur ! Je vous applaudirai, ne craignez rien !

– Cela dépend ! La pièce ne vous plaira peut-être pas ! riposta-t-il en souriant. Mais il faudra songer à votre toilette. Vous arrangerez cela avec M<sup>me</sup> Bardier, qui a vécu dans le monde avant d'entrer au couvent et saura fort bien vous guider en cette circonstance. Si ma mère avait été ici, elle aurait accepté certainement de s'occuper de cette question, mais elle ne reviendra de Nice que quelques jours avant la représentation.

J'étais folle de bonheur, et le travail s'en ressentit quelque peu. Marcelle me regardait avec des yeux d'envie. Assister à une première – et surtout une première de Gildas Le Guernez – était son rêve.

– Vous demanderez à madame votre mère de vous conduire à une seconde, à une troisième, ou à une dixième ! dis-je innocemment en manière de consolation. Ce sera toujours la même chose et même peut-être mieux, les acteurs étant plus sûrs de leur rôle.

Elle se mit à rire en me regardant avec quelque

dédain.

– La même chose qu’une première ?... Vous n’y connaissez rien de rien, ma pauvre Gaïta ! C’est tout ce qu’il y a de plus chic, d’avoir la primeur d’une œuvre nouvelle ! Vous verrez quelle salle aura M. Le Guernez ! Toutes les plus hautes personnalités de Paris, dans tous les genres et de toutes les opinions.

Je levai les épaules en ripostant :

– Ce que ça m’est égal, les personnalités de Paris ! Je vais entendre l’œuvre de mon cousin, parce que je suis certaine que ce sera très beau ; mais on l’aurait déjà jouée cinquante fois avant que je n’en éprouverais pas moins de plaisir !

Marcelle pirouetta sur ses talons en marmottant entre ses dents :

– Vous avez joliment besoin de vous parisianiser encore, vous !

Elle avait vraiment changé en ces quelques mois, cette Marcelle qui m’avait plu pour son air simple et bon enfant. De ses vacances, passées sur une plage à la mode, dans une société

mondaine, elle était revenue poseuse, tout occupée de propos frivoles, et soupirant sans cesse après les vacances prochaines qui la libéreraient complètement cette fois. Alors elle irait dans le monde, elle trouverait peut-être très vite à se marier...

À quoi je répliquai un jour :

– Pourquoi cela vous presse-t-il tant ? Moi, je conserverai ma liberté le plus longtemps possible, et même probablement toujours !

Marcelle et les autres jeunes filles qui l’entouraient me rirent au nez. Puis l’une d’elles me demanda :

– Êtes-vous riche ?

– Je n’en sais rien. Qu’est-ce que ça vous fait ?

– Parce que si vous l’êtes... on complotera bien vite contre cette chère liberté ; mais si vous n’avez qu’une petite dot, on vous laissera bien tranquille, ne craignez rien !

Je me dressai comme un jeune coq.

– Si je suis riche, on ne me mariera toujours pas de force, j’imagine ?

– Non, mais ces messieurs seront si aimables, si empressés, que vous tomberez bien vite dans les filets de l'un d'eux !

Je répondis par une moue de dédain. Riche ou non, je me sentais de force à défendre mon indépendance.

Le jour de la première arriva enfin. Dans l'après-midi, l'automobile de mon tuteur vint me chercher pour me conduire à l'hôtel Le Guernez, où je devais dîner et m'habiller ensuite pour partir avec la mère et la sœur de Gildas. Elles étaient arrivées cinq jours auparavant, et je ne les avais pas encore vues. Toujours froides et hautaines, elles ne m'inspirèrent pas plus de sympathie que la première fois. Toutefois elles daignèrent déclarer que j'avais beaucoup changé à mon avantage, et comme, en fin de compte, c'étaient des femmes bien élevées, elles se montrèrent polies – ce qui me parut suffisant, la bonté prévenante de Gildas compensant amplement leur froideur.

Dans la chambre qui m'avait été réservée, je revêtis une robe blanche très simple que m'avait

faite une bonne couturière, sur les indications de M<sup>me</sup> Bardier. Une fois habillée, quand je me regardai dans la glace, je ne me reconnus plus. C'était la première fois que je me trouvais en toilette un peu élégante. Puis je m'avisai de remarquer que mes traits avaient changé, que mon teint, naguère un peu brouillé, devenait blanc, que ma taille se faisait mince et que j'avais légèrement grandi.

« Tiens, c'est vrai, je dois être jolie cette année, d'après la prédiction de Marcelle ! » songeai-je.

Là-dessus, sans m'attarder sur cette idée, j'enfilai mes longs gants – non sans peine, car cette opération était difficile pour mon inexpérience – puis je redescendis et me renseignai près d'un domestique que je rencontrai dans le vestibule pour savoir où je trouverais M. Le Guernez.

– Monsieur est dans son cabinet, me répondit-il. Mademoiselle veut-elle que je lui montre ?...

J'acquiesçai, et il me conduisit le long d'un corridor jusqu'à une porte à laquelle je frappai.

– Entrez ! dit la voix de Gildas.

Ce cabinet était une très vaste pièce, tendue de tapisseries, garnie de superbes meubles anciens. Tableaux, bronzes, objets d'art, fleurs à profusion l'ornaient, Gildas, debout devant la fenêtre ouverte – le temps était humide et doux, ce soir – fumait une cigarette, qu'il jeta en me voyant apparaître.

– Vous, Gaïta !... Vous venez me montrer votre toilette ?

– Justement ! Dites-moi si rien ne cloche, car, vous savez, je n'y entends pas grand-chose.

Il se mit à rire.

– Et vous vous figurez que j'ai plus d'expérience ? C'est à ma mère ou à ma sœur qu'il faut vous adresser, ma pauvre Gaïta !

– Non, j'aime mieux que ce soit vous ! Elles sont trop... trop... Enfin, je suis une trop petite fille pour elles, voilà ! Mais vous, vous êtes très bon... et puis je suis sûre que vous saurez très bien me dire si je suis coiffée de travers par exemple. Vous vous rappelez mon chapeau,

quand nous sommes partis de la Mailleraye ?

Il sourit avec quelque malice.

– Ces souvenirs sont-ils maintenant tout à fait sans rancune, Gaïta ?

– Il me semble que oui... Dites-moi si je suis bien comme cela, mon cousin ?

Et je me mis à tourner lentement devant lui.

– Très bien !... Mais vous vous êtes encore coiffée en fillette.

– Oui, je ne sais pas autrement.

– Ma mère ne vous a-t-elle pas envoyé sa femme de chambre ?

– Si, mais je l'ai remerciée, car j'aimais mieux m'arranger toute seule.

– Petite indépendante !

– Oh ! pour cela, oui ! Un de ces jours, je m'amuserai à me faire une coiffure à ma façon pour voir comment je m'en tirerai.

– C'est cela, une coiffure personnelle, au lieu de la coiffure de tout le monde que chacune s'empresse d'adopter, même quand elle gâte

complètement sa physionomie.

– Ah ! vous m'approuvez ? Tant mieux ! Mais, puisque je suis là, il faut encore que je vous demande quelque chose. Est-ce que je suis jolie ?

Pourquoi donc fronçait-il légèrement les sourcils ? Pourquoi son regard prenait-il cette expression froide si contrariée ?

– Qu'avez-vous besoin de savoir cela ? dit-il d'un ton un peu sec.

– Mais pour me renseigner !... Est-ce mal ?

– Non, ce n'est pas mal... Mais soyez sans crainte, on se chargera de vous l'apprendre !

Une sorte de sourire ironique entrouvrait ses lèvres, mais ses sourcils se détendaient, et son regard reprenait l'expression habituelle.

– Allons, Gaïta, je vous souhaite de trouver quelque amusement à cette soirée. Demain, vous me direz votre opinion sur le Manoir...

Un bruissement de soie l'interrompit. M<sup>me</sup> Le Guernez et Laure apparurent, déjà enveloppées dans leurs sorties de théâtre.

Elles m'examinèrent aussitôt d'un coup d'œil rapide, mais expérimenté.

– Cela peut aller, déclara M<sup>me</sup> Le Guernez. Mais vous n'avez pas d'éventail, Gaïta ?

– Non, madame.

– Si, elle a tout ce qu'il faut, ma mère, dit Gildas. Attendez-moi quelques instants.

Quand il revint, il tenait à la main une boîte longue et un écrin. De la première, il sortit un éventail de plumes blanches, de l'autre un fil de perles.

– C'est vrai, sa mère était bien pourvue de tout, dit M<sup>me</sup> Le Guernez. Et elle peut être sûre d'avoir quelque chose d'élégant et de distingué, car Germaine s'y connaissait !

Elle m'attacha autour du cou le fil de perles et me mit entre les mains l'éventail.

Laure laissa échapper un rire moqueur.

– Ne le tenez pas d'une façon si gauche, Gaïta ! Vous avez l'air de ne savoir qu'en faire !

– Laissez-la donc ; intervint Gildas. Elle s'y

habituer... trop vite peut-être.

– Pourquoi trop vite ? questionnai-je.

Prévenant la réponse de son frère, Laure répliqua :

– L'éventail sert beaucoup à la coquetterie féminine, apprenez-le, Gaïta. C'est...

Gildas l'interrompit d'un ton sec :

– Il est inutile de renseigner Gaïta à ce sujet. Elle a mieux à faire que de connaître ces frivolités !

– Et d'ailleurs, nous sommes en retard ! ajouta M<sup>me</sup> Le Guernez. Bonsoir, Gildas. Demain, nous t'apprendrons ton succès.

– Comment, vous ne venez pas, mon cousin ? m'exclamai-je avec stupéfaction.

– Je n'assiste jamais à la représentation de mes œuvres, Gaïta. À demain donc... ou peut-être à cette nuit, car si je ne suis pas couché encore au moment de votre rentrée, je viendrai m'informer du résultat.

Quelle inoubliable soirée ! Le Manoir était une

œuvre admirable, et remporta un succès inouï. Comment exprimer l'enthousiasme qui me soulevait et, à certains instants, remplissait mes yeux de larmes ? Personne, ce soir-là, dans l'assistance pourtant empoignée, n'applaudit plus ardemment Gildas Le Guernez que sa petite pupille.

Mes cousines exultaient, malgré leur habituelle froideur ; mais je crois que c'était surtout d'orgueil satisfait. Il y avait dans leur loge trois dames très élégantes, leurs amies, auxquelles elles m'avaient présentée très succinctement, plus M. Bierne, un sculpteur de talent, récemment fiancé à Laure, et un jeune parent de M<sup>me</sup> Le Guernez, Antoine Darblon, grand brun à l'air poseur et à la mine recherchée. Celui-là m'avait regardée avec un drôle d'air, puis il avait chuchoté avec Laure. Des bouts de phrases seuls parvenaient à mes oreilles :

« Des yeux uniques !... Cinq cent mille francs... Jeune sauvage... Se fera très bien... »

Mais je ne prêtais pas attention à cet entretien. Tout mon intérêt était pour la salle d'abord,

garnie de délicieuses toilettes – il paraît que le Tout-Paris était là – puis ensuite, puis uniquement pour la scène, dès que le rideau se fut levé.

Aux entractes, on venait saluer mes cousines et les féliciter.

Je demeurais à l'écart, me renfermant dans l'émotion délicieuse dont les vers de Gildas me pénétraient. Mais, à un moment, M. Darblons s'approcha de moi, et me dit en souriant :

– Si j'en juge par l'expression de votre physionomie, mademoiselle, je crois que notre commun cousin a en vous une fervente admiratrice de ses œuvres ?

– Oui, oh ! oui, dis-je avec chaleur. C'est beau au-delà de tout ce qu'on peut imaginer !... Et c'est un grand succès, n'est-ce pas, monsieur ?

– Énorme ! Quel veinard que ce Le Guernez ! Cette pièce va lui rapporter un argent fou !

– Oh ! je suis certaine que cela ne le touche pas beaucoup ! ripostai-je, choquée instinctivement par cette manière pratique

d'apprécier le succès d'une œuvre aussi délicate, aussi noblement chrétienne, que celle de Gildas Le Guernez.

Il me regarda d'un air un peu surpris et légèrement narquois.

– Tiens ! Croiriez-vous à ce désintéressement qu'il prétend exister chez lui, et qui se traduit par une absolue indifférence de la réussite de ses œuvres ?

– Je crois qu'il est sincère, et qu'il ne travaille pas pour de l'argent... Mais ce n'est pas lui qui me l'a dit, c'est moi qui ai cette idée-là toute seule.

Là-dessus, je détournai un peu la tête. Ce monsieur m'agaçait, avec son sourire, que je trouvais bête, et ce verre dans l'œil qui lui faisait faire une si drôle de grimace.

Quand nous rentrâmes, au milieu de la nuit, Gildas travaillait encore dans son cabinet. Il vint au-devant de nous, tandis que Laure lui criait en agitant son éventail :

– Réussite        monstre !        Applaudissements

frénétiques ! Compliments de tous !

– Allons, tant mieux ! dit-il tranquillement. Et vous, Gaïta, êtes-vous contente ?

Je lui tendis mes deux mains, en levant sur lui des yeux qui n'étaient pas très secs.

– Moi, j'ai applaudi aussi, de toutes mes forces, de toute mon âme... et j'ai pleuré ! dis-je d'une voix qui tremblait d'émotion.

Il m'enveloppa d'un regard rapide et très doux, en répliquant de son accent toujours calme, mais un peu ému :

– Merci, Gaïta !

## XI

Il y eut, à dater de cette soirée, quelques petits changements dans mon existence. Je passai désormais les jours de sortie à l'hôtel Le Guernez. Ces dames, correctes et polies, sinon aimables, m'emmenaient au Bois, ou bien visiter quelque exposition, ou entendre un concert. Pour ce motif, elles m'avaient fait faire deux toilettes élégantes, et Laure avait daigné déclarer que cette petite les portait assez bien.

Je pensais cependant que je devais avoir encore quelque chose d'anormal dans ma petite personne, car on me regardait beaucoup. Mais cela m'importait peu, je jouissais sans arrière-pensée de ces distractions, et, au dîner, j'avais le plaisir de retrouver mon tuteur, toujours bon et prévenant, auquel je livrais sans contrainte mes impressions sur ce que j'avais vu dans l'après-midi. Il m'écoutait avec intérêt, me répondait

complaisamment, me donnait des explications.

En toutes ses paroles, on sentait la note morale très élevée, la finesse pénétrante d'une intelligence remarquable.

J'étais maintenant complètement conquise, je n'avais plus de velléités de révolte. J'aurais été jusqu'au bout du monde, si Gildas Le Guernez l'avait jugé bon.

Se rendait-il compte de toute son influence sur l'enfant indisciplinée de naguère ? Je ne sais ; mais, en tout cas, il n'en profitait pas pour afficher son autorité. Il me traitait, au contraire, en personne raisonnable, et me reprenait avec beaucoup de délicatesse et de douceur lorsqu'il le jugeait nécessaire, ce qui était encore assez fréquent, hélas ! car j'étais loin de la perfection !

Vers la fin de juin, M<sup>me</sup> Bardier me communiqua un petit mot de mon tuteur, lui demandant de m'autoriser à sortir le mardi suivant. M<sup>me</sup> Le Guernez donnait ce jour-là une matinée musicale et littéraire, à laquelle Gildas souhaitait me voir assister.

La directrice acquiesça très volontiers, et moi, toute joyeuse, j'allai annoncer la nouvelle à mes compagnes, qui se répandirent en exclamations d'envie :

– Vous allez voir là tout ce que Paris compte de notoriétés dans le monde des lettres et dans les arts ! s'écria Marcelle. Quelle chance vous avez, Gaïta !

– Les notoriétés, cela m'est égal ! ripostai-je ; je pense qu'elles sont, physiquement, comme le commun des mortels. Mais je me réjouis à l'avance d'entendre de très belles choses.

Ces demoiselles levèrent dédaigneusement les épaules, en se regardant avec un air de dire : « Quelle sottise ! Elle est incurable ! »

Le mardi, en arrivant à l'hôtel Le Guernez, j'eus une déception. Gildas, retenu par un de ses amis, romancier en renom, ne déjeunait pas chez lui. Il ne reviendrait que pour l'heure de la matinée. Je me trouvai donc seule avec mes cousines, qui causèrent presque constamment entre elles, de choses et de gens tout à fait inconnus de moi. Le déjeuner fini, elles

m'envoyèrent dans la chambre qui m'était attribuée, en s'excusant de ne pouvoir s'occuper de moi, les derniers préparatifs de la matinée exigeant leur surveillance. Je restai donc à regarder des gravures jusqu'à l'heure où apparut Rose, la femme de chambre, chargée par M<sup>me</sup> Le Guernez de venir me coiffer.

– Mais je saurai bien le faire toute seule ! protestai-je.

– Madame a dit qu'il ne fallait pas que Mademoiselle se coiffe maintenant en petite fille, déclara Rose.

Elle me fit heureusement une coiffure assez simple qui me satisfit à peu près. Après quoi, refusant son aide, je revêtis de nouveau ma robe blanche, et j'entourai mon cou du fil de perles de ma mère. Cela fait, je descendis et gagnai les salons fort élégants, d'un luxe discret digne des gens de goût qu'étaient les Le Guernez. Ils se trouvaient déserts encore, et, après avoir examiné à loisir les fort belles choses qu'ils contenaient, je m'assis dans le fumoir, dont l'odeur de tabac et de cuir de Russie mélangés me plaisait.

J'étais là depuis dix minutes, regardant un tableau qui représentait une chasse sous Louis XIII, lorsque la porte s'ouvrit, tandis qu'une voix masculine disait :

– Ah ! Mademoiselle n'est pas encore descendue ! Eh bien ! Je vais fumer une cigarette en l'attendant. Mais vous la préviendrez que je suis ici, Anatole.

Je vis entrer M. Darblon, en tenue ultra-correcte et dernier genre, comme toujours. À ma vue, il eut un mouvement de surprise, puis il s'avança rapidement et s'inclina avec grâce – du moins il le croyait ainsi, cela se voyait à son air.

– Mademoiselle Valprez !... ici ! Seriez-vous une adepte de la cigarette ?

– Mais non ! Quelle idée ! J'en aime seulement l'odeur. Fumer est bon pour les hommes.

– Mais il y a des femmes qui ne dédaignent pas ce plaisir, mademoiselle !

– Oh ! un plaisir ! Je ne vois pas trop lequel !

– Voulez-vous essayer ? J'en vois là qui

doivent être exquises.

– Soit ! Essayer ne coûte pas grand-chose !

Il en alluma une, et me l’offrit. Je la mis entre mes lèvres, puis la retirai en me mettant à rire.

– Cela me semble très drôle d’avoir cette petite chose dans la bouche ! Je dois avoir une singulière figure avec ?

– Vous êtes exquise, tout simplement !

Je le regardai d’un air légèrement ébahi.

– C’est pour vous moquer de moi que vous dites cela ?

– Me moquer de vous ! Croyez que je n’en ai aucune envie ! Je...

À ce moment, la porte s’ouvrit de nouveau, Gildas apparut...

Et, comme M. Darblon tout à l’heure, il s’exclama, mais sur un ton un peu différent :

– Vous ici, Gaïta !

Puis, subitement, ses sourcils se froncèrent, sa physionomie prit une expression que je ne lui avais jamais vue.

– Que signifie cette cigarette ?... Et toi, Antoine ? Sa voix était brève, impérative, et, sous son regard sévère, je me sentis tout à coup confuse et malheureuse, sans trop m’expliquer pourquoi.

M. Darblon, lui non plus, ne semblait pas enchanté, il riposta pourtant d’un air dégagé :

– Je suis arrivé un peu en avance pour apporter à Laure un renseignement qu’elle m’a demandé. Mais Anatole m’ayant appris qu’elle n’était pas descendue encore, je suis entré ici, où j’ai trouvé M<sup>lle</sup> Valprez.

– Et il m’a engagée à essayer d’une cigarette... Est-ce que c’est mal, mon cousin ? demandai-je presque timidement, car je n’étais plus habituée à cette physionomie sévère.

– Mal... non pas en soi-même, certainement. Mais cette coutume, n’existant pas en France, donne toujours à une femme un genre déplaisant.

– Parle pour toi, qui es resté très vieux jeu, mon ami ! s’écria M. Darblon. Mais tu me permettras de ne pas être de ton avis et de trouver

cela charmant...

– Tu es absolument libre... mais je le suis également de diriger ma pupille selon mes principes vieux jeu... Veuillez jeter cette cigarette, Gaïta, et venir avec moi. J'ai à vous parler.

J'obéis docilement, sans paraître remarquer le regard de compassion dont m'enveloppa au passage M. Darblon. C'était dans son cabinet de travail que me conduisait Gildas. Il s'assit en m'indiquant un siège en face de lui. Sa physionomie avait repris l'expression accoutumée, faite de sérieux et de calme bonté.

– Ne prenez pas cet air inquiet, dit-il avec un demi-sourire. Je ne vais pas vous gronder, mais seulement donner à votre inexpérience quelques conseils qui lui seront utiles. D'abord, racontez-moi comment vous vous trouviez avec mon cousin Antoine dans le fumoir ?

– Mais j'y étais toute seule encore cinq minutes avant que vous n'arriviez ! Je m'étais assise là pour attendre mes cousines. M. Darblon est entré, il m'a demandé si je fumais... Je lui ai

dit que non, ayant l'air très surprise de la question. Il m'a dit alors qu'il y avait des femmes qui le faisaient, et m'a offert d'essayer. J'ai accepté, sans songer à mal.

– Il n'y avait pas grand mal, je le répète. Vous avez agi en enfant que vous êtes encore, au fond. Mais à l'apparence, vous êtes une jeune fille, et il vous faut apporter une grande réserve dans vos rapports avec les jeunes gens.

Un peu de rougeur monta à mes joues.

– Alors... qu'est-ce que je devais faire ? murmurai-je.

– Refuser la cigarette, et quitter le fumoir, tranquillement, sans affectation. Antoine est habitué au genre moderne, aux jeunes filles américanisées ; il a pensé pouvoir agir avec vous comme avec elles. Mais j'aimerais, Gaïta, que vous gardiez quelque chose de notre réserve française, si digne d'une femme chrétienne.

Je me levai vivement, et lui pris la main d'un geste spontané.

– Ce sont vos conseils que j'écouterai

toujours, mon cousin, parce que c'est en vous que j'ai confiance ! Je ferai comme vous dites, si l'occasion s'en présente encore... Et je ne fumerai jamais de cigarettes, je vous le promets !

Il ne put s'empêcher de rire.

– Ce n'est pas la cigarette en elle-même que je condamne, Gaïta, comprenez-le bien. C'est...

– Oui, oui, je comprends, c'est de l'avoir acceptée de la main de M. Darblon. Mais je ne le ferai plus, mon cousin !... Et qu'aurait-il fallu que je lui réponde, quand il m'a dit que j'étais exquise ?

De nouveau, les sourcils de Gildas se rapprochèrent, et je vis un éclair passer dans ses prunelles vertes.

– Il vous a dit... ? Eh bien, que lui avez-vous répondu ?

– Je lui ai demandé s'il se moquait de moi.

– Et puis ?

– Il protestait du contraire au moment où vous êtes entré.

Pendant quelques secondes, Gildas demeura silencieux, avec une hésitation dans le regard. Puis, paraissant prendre un parti, il dit gravement :

– Vous recevrez probablement d'autres compliments de ce genre, Gaïta. Montrez, par votre air réservé, même par un peu de mécontentement poli, qu'ils ne vous plaisent pas. Puis, au fond de vous-même, pénétrez-vous bien de cette pensée que les avantages extérieurs ne sont rien au regard de Dieu, et qu'ils peuvent être anéantis en bien peu de temps. Ainsi, la grâce divine aidant, vous pourrez traverser indemne les dangers du monde.

Il se leva, et, prenant mes deux mains, plongea son regard dans le mien. Je me sentis comme enveloppée de la lueur mystérieuse de ses yeux graves.

– Soyez ferme, soyez sérieuse et réfléchissez toujours, enfant, car un moment de folie et d'entraînement peut faire le malheur de toute une vie !

Un frémissement de douleur passait dans sa

voix, et il me sembla que son regard reflétait, pendant quelques secondes, une tristesse immense.

Mais il lâcha mes mains et reprit, de son ton calme accoutumé :

– Retournez maintenant au salon, Gaïta, ma mère ou Laure doivent être descendues. Je vais changer de vêtements et je vous rejoindrai.

Je fus ce jour-là présentée à tous les invités de mes cousins – et c'étaient, comme l'avait dit Marcelle, des notabilités du monde des arts et des lettres. On se montra fort aimable pour moi, plusieurs personnes me parlèrent de ma mère, qui avait laissé le souvenir d'une femme charmante, renommée pour son élégance, et de mon père, dont les travaux littéraires étaient fort prisés des lettrés. Je pense que je ne fus pas trop sotté, car mes cousines, le soir, me déclarèrent que je ne m'étais pas mal tirée de cette petite présentation dans le monde. Mais je les scandalisai en leur racontant la réponse que j'avais faite à un éminent académicien qui me demandait l'impression produite par un poème, dit par une

actrice de l'Odéon dont tout le talent n'avait pu me faire apprécier les vers, où chaque mot semblait un défi à la sainte raison et à la propriété des termes :

– Mais, monsieur, je pense que la personne qui a fait cela n'avait pas toute sa tête ! Je n'y comprends rien du tout... Et vous ?

À quoi le célèbre critique avait répondu à mi-voix, avec un drôle de petit sourire malicieux :

– Hum !... moi, pas grand-chose ! Mais ne le dites pas, mademoiselle, nous aurions l'air de deux fossiles !

Gildas et le fiancé de Laure se mirent à rire franchement ; mais ces dames me firent des yeux terribles.

– Une œuvre inédite de M<sup>me</sup> de Brunnes, ce délicieux poète !... Vous vous permettez de la juger ainsi, vous, une ignorante !

– Vous voyez que M. Albaret est de mon avis, ma cousine. Lui, pourtant, n'est pas un ignorant ?

– Non, pas précisément ! dit gaiement Gildas. Et je me range troisième à cet avis. Mais il est de

bon ton d'admirer les poésies nébuleuses de madame la marquise de Brunnes, et nous sommes évidemment de vulgaires profanes, ma pauvre Gaïta !

– Cela m'est bien égal ! dis-je avec élan. En fait de poésie, je n'aime que celle qui est claire, et qui fait penser – comme la vôtre, mon cousin.

M<sup>me</sup> Le Guemez riposta, d'un ton pincé :

– On peut admirer les œuvres de Gildas Le Guernez sans pour cela dénigrer les autres !

– Je ne dénigre pas, ma cousine, je dis qu'elles me déplaisent, voilà tout. Chacun son goût. Ce n'est pas une raison parce que les vers de cette dame sont à la mode, pour que je me pâme devant eux.

Je vis passer dans les yeux de Gildas une expression approbative et légèrement amusée ; mais il mit l'entretien sur une autre voie.

J'avais déjà remarqué qu'une fois son opinion dite avec une tranquille sincérité, il évitait de heurter plus longtemps celle de sa mère et de sa sœur, dont les idées ne s'accordaient pas toujours

avec les siennes. C'était, de sa part, une marque de respect filial, ainsi que je devais le comprendre plus tard.

Ce soir-là, pendant que je déroulais et peignais mes cheveux pour la nuit, je refis mentalement l'examen de l'après-midi, y compris le petit incident du fumoir qui ne me laissait pas de remords, car j'avais conscience d'avoir agi en tout enfantillage. Un à un, le visage de tous les gens que j'avais vus dans les salons de mes cousines défilait devant moi. Il y avait là des figures sympathiques, d'autres qui l'étaient moins, et d'autres pas du tout. Parmi celles-là se trouvait une jeune femme blonde, très fraîche et extrêmement élégante avec laquelle mon tuteur avait longuement causé. Elle s'appelait M<sup>me</sup> Blenne et était veuve d'un peintre de talent. Elle-même, très intelligente, écrivait de petits poèmes exquis, mais très païens d'inspiration, m'avait dit Laure à qui je demandais quelques explications. Pourquoi m'avait-elle déplu dès le premier instant lorsque je l'avais vue tendre la main à Gildas avec un empressement non dissimulé, tandis qu'un sourire ensorcelant découvrait de

toutes petites dents et faisait briller les yeux très bleus ? je n'avais pas cherché à raisonner cette mauvaise impression, non plus qu'à la combattre.

Puis, à mon esprit, revenaient les paroles entendues tandis que, pour écouter tout à mon aise une admirable voix de femme qui chantait un air d'Henri VIII, je m'étais réfugiée dans le petit jardin d'hiver, derrière un massif de plantes vertes. Deux hommes, jeunes encore, étaient venus peu après s'y promener en causant. L'un d'eux avait dit tout à coup à mi-voix – mais j'ai l'oreille d'une extraordinaire finesse :

– Très jolie, la pupille de Le Guernez ! Qu'en dites-vous, de Mires ?

– Délicieuse ! Un peu petite, mais si fine, et si vivante ! Des yeux magnifiques, un sourire charmant... Le Guernez n'aura pas de difficultés à la marier.

J'avais déclaré naguère, très sincèrement, que peu m'importait d'être jolie ou non. Pourquoi donc, aujourd'hui que je savais la vérité, m'étais-je sentie si heureuse à cette pensée ? Pourquoi, tandis que je nattais lentement mes cheveux

bruns, devenus si épais, me répétais-je  
joyeusement : « Je suis donc jolie ! Oh ! que j'en  
suis contente ! »

## XII

Les vacances arrivèrent bientôt, et avec elles le moment de mon départ pour Ker-Euvez, où M<sup>me</sup> de Ploëllec m'attendait avec impatience, ainsi qu'elle me le disait dans un petit billet charmant. Il ne pouvait plus, en effet, être question pour moi d'aller passer quelque temps à ma toujours chère Mailleraye ; mais je me réjouissais de tout mon cœur de revoir ma vieille amie, et ce Ker-Euvez que j'étais fort loin d'avoir oublié.

Gildas, lui, pérégrinait en Norvège. Laure, mariée à la fin de juillet, faisait son voyage de noces. Je partis avec M<sup>me</sup> Lesson Guernez qui se rendait à Dinard et devait me laisser au passage à Ker-Euvez. Elle resta trois jours dans la vieille maison, et s'en alla bien vite vers des lieux plus animés. Comme l'année précédente, je me trouvai seule avec M<sup>me</sup> de Ploëllec, qui m'avait

accueillie le plus affectueusement du monde. Les domestiques aussi avaient paru charmés de mon arrivée – sauf, toujours, Mathurine dont la mine s'était terriblement renfrognée à ma vue !

Comme, un jour, je questionnais Jeanne-Marie au sujet de cette bizarre antipathie de la vieille cuisinière, elle me fit cette réponse surprenante :

– C'est, m'a-t-elle dit une fois que je l'interrogeais là-dessus, parce que Mademoiselle est une brune aux yeux bleus.

– Eh bien ? fis-je d'un ton stupéfait.

– Elle n'a pas voulu s'expliquer autrement, Mademoiselle, sinon en marmottant que ces femmes-là portaient malheur ici.

Je recommençai mes promenades sur la grève, à travers les rochers ; je passai des heures à la pêche de la crevette. Mais je n'étais pas tout à fait aussi vagabonde, cette année. Chaque matin, d'abord, je ne manquais jamais d'assister à la messe. Puis je visitais quelques familles de pêcheurs, très éprouvées par l'hiver, et leur portais des secours, Gildas ayant très largement

garni ma bourse avant son départ. J'avais aussi offert mon concours à M<sup>me</sup> Drennec, la sœur du recteur, qui dirigeait un ouvroir destiné à fournir de vêtements les pauvres du pays. Puis je faisais la lecture à M<sup>me</sup> de Ploëllec dont la vue se fatiguait, je l'aidais à recevoir ses vieux amis ; en un mot, j'essayais de me rendre utile et de mener une existence sérieuse, sans préjudice des saines distractions que je trouvais à Ker-Euvez et dans ses alentours.

M<sup>me</sup> de Ploëllec me trouvait très changée, tout à fait à mon avantage. Mes manières, disait-elle, étaient devenues celles d'une jeune fille, ma conversation n'était plus enfantine comme l'année précédente encore, et mon instruction avait fait d'étonnants progrès.

— Et puis, avec cela, vous êtes restée une bonne petite fille, bien simple et bien affectueuse ! ajoutait-elle en m'embrassant.

Vers la fin d'août, mon tuteur arriva inopinément, alors qu'on ne l'attendait que trois semaines plus tard. Ker-Euvez me parut aussitôt dix fois plus charmant. Nous reprîmes nos

promenades en mer et nos causeries si pleines d'intérêt, au cours desquelles je sentais mon esprit et mon cœur vibrer à l'unisson de cette âme élevée. Je me laissais aller avec bonheur à la douce emprise que Gildas exerçait sur moi, un peu plus chaque jour, mais je cherchais toujours à deviner la raison de la mystérieuse tristesse qui, à certains moments surtout, traversait les yeux couleur d'émeraude, ces yeux dont la douceur enveloppante exerçait sur moi une si étrange influence.

Mais cette paisible existence fut tout à coup troublée par une nouvelle inattendue : M<sup>me</sup> Le Guernez, en quittant Dinard, venait passer quelques jours à Ker-Euvez, et elle devait être accompagnée de M<sup>me</sup> Blenne, rencontrée là-bas, qui désirait vivement connaître ce coin de Bretagne si bien chanté par Gildas Le Guernez.

Personne, je dois le reconnaître, ne parut enchanté, Gildas, après avoir lu la lettre, dit d'un ton mécontent : « Ma mère aurait pu se dispenser de cette invitation », et M<sup>me</sup> de Ploëllec soupira en songeant qu'il allait falloir bouleverser ses

petites habitudes pour cette étrangère. Mais Gildas, devinant sa pensée, lui déclara péremptoirement :

– Il n’y aura rien de changé, ma tante. M<sup>me</sup> Blenne acceptera notre hospitalité toute simple, sans cérémonie, car avant tout, je ne veux pas que vous vous fatigiez.

– Et pour tout ce qui sera nécessaire, ajoutai-je, je m’offre à vous remplacer, madame, selon mes faibles moyens.

Il y avait là un certain mérite de ma part, car j’étais secrètement fort irritée de cette intrusion, dans notre paisible vie, de l’étrangère antipathique.

La veille du jour où M<sup>me</sup> Le Guernez et son invitée devaient arriver, nous fîmes, mon tuteur et moi, une très longue promenade en mer. Le ciel était très pur, la mer idéale, mais la jouissance que j’en eusse éprouvée un autre jour était gâtée, aujourd’hui, par cette idée que désormais nos petites excursions à deux seraient finies, du moins pendant le temps du séjour de M<sup>me</sup> Blenne.

Au retour, Gildas, qui semblait lui aussi songeur et taciturne, me demanda :

– Qu’avez-vous, Gaïta ? Vous ne babillez guère, aujourd’hui !

– Non... Je pensais à M<sup>me</sup> Blenne. Est-ce que vous êtes content qu’elle vienne, mon cousin ?

– Pas du tout ! Elle va gêner notre petite vie tranquille, car il faudra la promener aux environs, lui faire voir toutes les curiosités des alentours. De plus, tout en reconnaissant sa réelle intelligence, son talent de poète et l’agrément de sa conversation, je dois dire que sa conception très païenne de la vie et ses idées un peu subversives sur bien des points me la rendent peu sympathique.

Une satisfaction intense me dilata le cœur. Il est probable que cette impression se refléta sur ma physionomie expressive, car Gildas, dont le coup d’œil était si étrangement observateur, me dit d’un ton un peu surpris :

– Vous avez l’air enchanté de ce que je vous dis là, Gaïta ?

– C'est vrai ! répliquai-je franchement. M<sup>me</sup> Blenne ne me plaît pas, et je suis contente de me rencontrer sur ce point avec vous.

– Pourquoi ne vous plaît-elle pas ?

Je demeurai un moment interloquée. Pas un instant, je n'avais cherché les raisons de cette antipathie spontanée.

– Je ne sais au juste... C'est son air, son regard, il me semble... dis-je en hésitant.

Gildas ne poussa pas plus loin ses interrogations.

Nous arrivions, du reste, en vue du mouillage de la *Marie-Armelle*.

Laissant le cotre aux bons soins du père François, nous revînmes lentement vers Ker-Euvez, précédés par Ajax, notre fidèle compagnon dans nos promenades de terre et de mer.

M<sup>me</sup> de Ploëllec était assise dans le jardin, sous le berceau couvert de roses qui s'élevait tout près de la maison. Elle leva les yeux en nous entendant approcher, et je crus voir une légère

expression de contrariété dans son regard.

– Le courrier est arrivé... Voici des journaux pour toi, Gildas... une lettre pour vous, Gaïta.

Cette lettre était de M<sup>me</sup> Bardier, qui se trouvait en ce moment chez des amis, près de Vannes. Elle m'annonçait que, dans une quinzaine de jours, elle passerait probablement en gare de Boséneuc, pour se rendre à Limoges, et me disait que si je pouvais me trouver là elle serait heureuse de m'embrasser.

– Ce sera facile, dit Gildas quand j'eus lu tout haut cette lettre. Je vous y conduirai en voiture... Maintenant, allons vite changer de vêtements pour le dîner.

Tandis que nous entrions dans la maison, je dis tout à coup à mon tuteur, qui marchait près de moi :

– Je voudrais vous demander quelque chose... quelque chose dont j'ai tant envie !

– Qu'est-ce donc ? demanda-t-il en souriant. Si c'est raisonnable, je me ferai un plaisir de vous l'accorder.

– Je voudrais que vous me fassiez des vers pour moi toute seule.

Il se mit à rire.

– Enfant ! Oui, je vous en ferai... Avez-vous une préférence sur le sujet ?

– J’aimerais que ce fût sur la mer.

– Eh bien ! entendu ! Je vous les donnerai un de ces jours.

– Oh ! comme je vous remercie !

Je lui pris la main, en levant vers lui mes yeux qui devaient refléter tout mon contentement.

– Je suis heureux de vous faire plaisir, Gaïta, dit-il d’un ton de douceur affectueuse.

À ce moment, mon regard tomba sur la porte de la salle à manger. Là, dans l’entrebâillement, j’aperçus deux petits yeux noirs bien connus... Et, vraiment, j’eus peine à retenir un frisson en remarquant leur expression furieuse et menaçante.

Silencieusement, je montai l’escalier, suivie de Gildas. En arrivant sur le palier du premier étage,

je me tournai à demi vers lui.

– Savez-vous, mon cousin, pourquoi Mathurine déteste tant les brunes aux yeux bleus ?

Était-ce un effet de la pénombre qui régnait sur le palier ? Il me parut que mon tuteur devenait subitement très pâle.

– Un être qu'elle aime beaucoup a souffert par une femme qui avait ces deux particularités. L'esprit borné et superstitieux de Mathurine a été frappé en les retrouvant chez vous.

Quelle intonation étrange je trouvais tout à coup à sa voix !

– Alors c'est pour cela qu'elle me déteste ?

– Je le suppose. Mais c'est absurde de sa part, car vous ne ressemblez en rien, en rien, à... celle qu'elle abhorre.

– Vous la connaissez, mon cousin ?

– Oui, dit-il brièvement. Allons, à tout à l'heure, Gaïta.

Il se dirigea vers sa chambre, et je gagnai la

mienne. Je changeai de robe, et me recoiffai ; puis je descendis afin de rejoindre M<sup>me</sup> de Ploëllec qui devait être revenue au salon, l'heure du dîner étant toute proche.

Comme j'entrais dans la petite pièce qui précédait ce salon, la voix de Gildas parvint à mes oreilles...

– Une enfant !... C'est ridicule ! J'avoue que je n'avais jamais eu l'idée qu'on pût trouver singulières ces promenades d'un tuteur et d'une pupille !... Une enfant !

– Cette enfant a dix-huit ans, Gildas, et... elle a bien changé depuis l'année dernière !

Une porte-fenêtre était ouverte sur le jardin. Je me glissai doucement au-dehors et m'engageai au hasard dans une allée.

Que voulait donc dire M<sup>me</sup> de Ploëllec ? Pourquoi rappelait-elle mon âge à Gildas ?... Est-ce que, vraiment, quelqu'un avait pu s'étonner de me voir sortir avec mon tuteur ?

Toutes ces questions bruissaient dans ma jeune cervelle inexpérimentée encore. Puis un

peu d'irritation me vint contre M<sup>me</sup> de Ploëllec, qui allait peut-être engager son neveu à cesser nos charmantes promenades. Oh ! si elle faisait cela, par exemple !... j'aurais bien de la peine à lui pardonner !

La voix de Jeanne-Marie m'appela tout à coup :

– Mademoiselle Gaïta !... Le dîner est servi !

Je revins sur mes pas et rejoignis M<sup>me</sup> de Ploëllec et Gildas, déjà à la salle à manger. Je remarquai aussitôt un pli soucieux sur le front de mon tuteur. Pendant le dîner, il parla peu, et je ne rencontrai pas une fois son grave et affectueux regard qui souriait généralement à mes saillies primesautières.

Il resta peu de temps au salon après le dîner, et se retira en disant qu'il allait jusqu'au village où il avait un mot à dire au recteur. Il prit congé de moi avec son habituelle bonté, nuancée pourtant, ce soir, me sembla-t-il, d'une gravité plus grande.

J'avais fort envie de questionner M<sup>me</sup> de Ploëllec ; mais je n'osai, craignant qu'elle ne fût

contrariée de savoir que j'avais – bien involontairement – surpris une petite partie de sa conversation avec Gildas.

Mon bon temps était désormais fini. Le lendemain, mon tuteur ramena de la gare, dans son automobile, M<sup>me</sup> Le Guernez, M<sup>me</sup> Blenne, et, par-dessus le marché, M. Darblon, invité au dernier moment par sa cousine.

Gildas ayant sa physionomie impassible, je ne pus deviner s'il était satisfait ou non de l'arrivée de cette recrue. En revanche, M<sup>me</sup> de Ploëllec me dit, le soir, en m'embrassant avant de gagner sa chambre :

– Les invités de ma nièce sont bien modernes pour moi ! Je dois leur faire l'effet de quelque animal antédiluvien.

– Vous êtes cent fois au-dessus d'eux ! ripostai-je avec une chaleureuse sincérité, en lui jetant mes bras autour du cou. Et je serai bien contente quand ils seront partis !

Cependant, M<sup>me</sup> Blenne m'avait témoigné une grande amabilité ; elle avait dit à mon tuteur, en

souriant pour montrer ses jolies dents : « Votre pupille est une charmante enfant, monsieur ! » Quant à M. Darblon, il s'était montré fort aimable, et plusieurs fois j'avais rencontré son regard fixé sur moi. Mais, ingrate que j'étais, je ne songeais malgré tout qu'à l'heure bénie de leur départ !

Ainsi que je l'avais prévu, les excursions commencèrent dès le lendemain. Je pris part aux deux premières ; mais à la troisième, je m'excusai, prétextant un peu de fatigue. La vérité, c'est que j'étais singulièrement énervée par l'empressement de M. Darblon, qui s'attachait à mes pas et me glissait sans cesse des compliments, en dépit de ma froideur et de mes répliques impatientes.

Sauf lui, personne n'insista pour me faire revenir sur ma décision. Il me sembla même voir une expression satisfaite dans le regard de Gildas — ce regard que je trouvais à certains moments, depuis quelques jours, soucieux et presque sombre... Et j'en ressentis une souffrance si profonde, que j'allai me réfugier dans ma

chambre et laissai couler mes larmes, en pensant qu'il en avait sans doute assez de sa petite pupille, dont la présence gênait les conversations, car j'avais remarqué que, deux ou trois fois, il avait, d'un mot bref ou d'un regard, détourné l'entretien que sa mère, M<sup>me</sup> Blenne ou M. Darblon mettaient sur des sujets qu'il ne lui plaisait pas sans doute de voir traiter en ma présence.

« Eh bien ! Je ne le gênerai plus maintenant ! » songeai-je avec une sourde rancune.

Et, le lendemain, je m'en allai errer seule sur la grève ; puis, dans l'après-midi, je visitai quelques familles de pêcheurs, tandis que Gildas, sa mère et leurs invités partaient en automobile pour visiter le château de Kéranec.

Au retour, ils me trouvèrent travaillant tranquillement près de M<sup>me</sup> de Ploëllec. M. Darblon crut devoir déclarer que la promenade lui aurait paru dix fois plus agréable si je m'étais trouvée là. Je restai froide comme marbre, ce qui parut le vexer beaucoup – à mon

grand contentement. Ce monsieur poseur et complimenteur me déplaisait décidément de plus en plus.

Après le dîner, mon tuteur et son cousin allèrent faire une promenade sur la grève en fumant leur cigare. M<sup>me</sup> de Ploëllec, un peu fatiguée, était remontée après le repas. Dans un coin du salon, je lisais, tandis que M<sup>me</sup> Le Guernez et M<sup>me</sup> Blenne causaient de choses parisiennes, tout à fait indifférentes pour moi. Elles baissèrent tout à coup le ton, et se mirent à parler à voix basse. Puis ces mots dits par M<sup>me</sup> Blenne parvinrent à mes oreilles :

– Mais le divorce est tout indiqué, en ce cas !  
Il y arrivera certainement !

– Je ne crois pas ! Il est très bon chrétien, et préférera porter toute sa vie cette chaîne, plutôt que de désobéir à l'Église.

– Qui sait ! il suffirait qu'il trouvât sur sa route un attachement profond et il n'aurait plus le courage, peut-être, de fuir le bonheur !

Quelque chose dans l'accent de la jeune

femme me frappa. Je levai la tête pour la regarder, mais je ne vis que son fin profil et la masse onduleuse de ses cheveux blonds.

– Non, il n'est pas homme à passer outre sur ce qu'il considère comme son devoir, dit M<sup>me</sup> Le Guernez ; mais c'est une existence brisée, alors qu'il avait devant lui toutes les chances de bonheur.

Elles se mirent à causer d'autre chose, et je repris ma lecture, sans chercher à savoir de qui elles parlaient ainsi.

## XIII

La température était extrêmement lourde le lendemain, un orage semblait imminent pour la fin de la journée. Aussi, quand tous, après la promenade du matin, se trouvèrent réunis à l'heure du déjeuner, il fut convenu qu'on demeurerait au logis cet après-midi-là.

Nous nous installâmes dans le salon, où l'atmosphère était moins étouffante qu'ailleurs. M<sup>me</sup> Le Guernez et M<sup>me</sup> Blenne firent de la musique, on joua au bridge, on causa. Puis, vers quatre heures, la jeune veuve s'avisa de vouloir faire un tour de jardin, en prétendant que l'air était moins chaud maintenant.

— Quant à moi, je ne trouve pas, dit Gildas. Mais enfin, il est facile d'essayer. Voulez-vous de notre compagnie, madame ?

— M. Darblon a l'air assommé par la chaleur, je n'aurai pas la cruauté de lui demander cela.

– Oh ! madame, je serai trop heureux !...  
protesta-t-il en se levant.

– Non, non, restez donc ! M. Le Guernez sera  
mon cavalier. J'ai justement des conseils  
littéraires à lui demander.

Je les regardai s'éloigner lentement dans une  
allée.

M<sup>me</sup> Blenne levait la tête vers mon tuteur, et  
semblait parler avec une certaine animation. Je ne  
pus m'empêcher de remarquer combien ils  
avaient tous deux l'allure élégante, et comme  
leurs tailles souples s'harmonisaient.

Une bizarre impression me serra au cœur.  
Saisie d'une sorte d'énervement, je me levai et  
posai un peu brusquement mon ouvrage sur une  
table.

– Où allez-vous, enfant ? demanda M<sup>me</sup> de  
Ploëllec d'un ton surpris.

– Faire un petit tour, madame. J'ai les jambes  
fatiguées d'être assise.

– Mais ne vous éloignez pas, surtout. L'orage  
peut éclater d'un moment à l'autre.

– Non, non, soyez sans crainte !

Dans le vestibule, je décrochai mon chapeau et m'en coiffai. Puis je sortis de la maison et pris le petit sentier qui côtoyait la falaise.

Vraiment, il fallait que M<sup>me</sup> Blenne eût bien envie de sortir pour oser prétendre que la chaleur avait diminué. L'atmosphère était tellement brûlante qu'elle semblait sortir de quelque four embrasé. Le ciel se chargeait de nuages d'un noir cuivré et teintait de vert sombre la mer houleuse, sur laquelle se hâtaient quelques barques de pêche.

C'étaient sans doute ces symptômes d'orage qui m'oppressaient ainsi, je résolus d'aller seulement jusqu'à la maison perchée au bord de la falaise, puis de revenir aussitôt sur mes pas.

J'atteignis bientôt le mur grisâtre un peu crevassé, à la base duquel se plaquaient quelques lichens. Un exhaussement couvert d'une herbe courte formait autour, en cet endroit, une sorte de talus. Je m'y assis un peu machinalement, dans la pensée de me reposer là seulement cinq minutes, car mes jambes, toujours infatigables, étaient

lasses aujourd'hui – influence de l'orage sans doute.

Le bruit d'une clé qu'on introduit dans une serrure se fit tout à coup entendre derrière moi. Je tournai la tête. À cet endroit une petite porte en bois vert déteint s'encastrait dans le mur. Je la vis s'ouvrir lentement, pour livrer passage à une femme et un enfant.

La femme était jeune, mince, vêtue d'un peignoir de percale déteinte. Deux bandeaux de cheveux bruns encadraient un visage à l'ovale parfait, au teint mat, aux longs yeux bleus. Cette étrangère était admirablement belle, et son type me rappela aussitôt – en plus parfait seulement – celui de quelques femmes des Îles, si différent des autres types bretons.

L'enfant, lui, était un pauvre petit être auquel je n'aurais su donner d'âge. Sur un corps débile, il portait une grosse tête presque chauve, et il n'était pas besoin d'être bien expérimenté pour reconnaître dès le premier coup d'œil que le malheureux était idiot.

L'inconnue n'eut, à ma vue, aucun

mouvement de surprise. Elle s'arrêta pendant quelques secondes, en fixant sur moi ses beaux yeux, très brillants. Puis elle s'avança lentement, sans quitter la main de l'enfant.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-elle d'une voix un peu basse.

– Je suis M<sup>lle</sup> Valprez.

– Valprez ?

Elle parut chercher un instant, puis secoua la tête.

– Je ne connais pas... Où demeurez-vous ?

– À Ker-Euvez.

Je la vis blêmir et reculer de quelques pas.

– Ker-Euvez ! Ker-Euvez !... Vous connaissez Gildas ?

Une sorte de terreur semblait passer dans sa voix, rendait presque hagards les yeux qu'elle attachait sur moi.

Je me redressai, le cœur battant à coups désordonnés.

– Gildas Le Guernez ? balbutiai-je.

– Oui... oui... Le Guernez... Gildas, qui me retient prisonnière ici.

– Que dites-vous ?

– Oui, il m’a enfermée, depuis... oh ! depuis tant d’années ! dit-elle d’une voix devenue tout à coup plaintive. Il m’a rendue si malheureuse ! Il me prive de tout... Tenez, voilà ce que j’ai comme robe... Et je n’ai rien à manger, mon petit Goulven non plus. Par son ordre, Marie-Louise nous enferme dans cette affreuse maison. J’ai pu heureusement arriver à découvrir où elle mettait sa clef, et aujourd’hui je l’ai prise pendant qu’elle dormait et que Kerbénec était sorti. Mais son père le déteste, il vaudrait le faire mourir !

L’enfant levait en ce moment vers moi un regard vide... Et je fus frappée de la nuance verte de ces grands yeux sans pensée.

– Son père ?... Qui est son père ? dis-je d’une voix étouffée.

– Mais c’est Gildas !

– Vous... vous êtes la femme de Gildas ?

Elle étendit les mains, et les tordit d’un geste

pathétique.

– Oui, pour mon malheur ! C'est un bourreau pour moi ! Je le hais !

Une colère sauvage vibrait dans sa voix, mais j'y pris à peine garde. Il me semblait que tout tournait autour de moi.

La jeune femme s'était un peu détournée, elle regardait la mer, et sa physionomie crispée se détendait.

– Je ne peux plus la voir que de loin, de ma fenêtre. Pourtant, c'est près d'elle que j'ai vécu toujours, jusqu'à l'heure où je l'ai quittée pour suivre Gildas... Gildas !

Son poing se tendit soudainement, ses traits se convulsèrent...

– ... C'est lui qui m'empêche de m'approcher de la mer, de la faire connaître à Goulven. Mais, maintenant, j'ai le moyen de sortir. La nuit, j'en profiterai. Puis, si je trouve une barque, nous nous en irons à Arz.

Elle se détourna tout à coup et reprit la main de l'enfant qu'elle avait lâchée un instant.

– Rentrons, Goulven, car Marie-Louise va se réveiller !

Et, sans plus paraître se soucier de moi que si je n'avais pas existé, elle repassa la petite porte, dont elle ferma avec précaution le vantail.

Je demeurai debout, immobile, le cerveau bourdonnant. Au bout de quelques minutes, je passai la main sur mon front, en me disant que j'avais rêvé...

Non, ce n'était pas un rêve ! Je venais réellement de voir cette étrangère. Je venais réellement de l'entendre me déclarer qu'elle était la femme de Gildas.

Mais jamais personne ne m'avait dit qu'il fût marié ! Pourquoi ce silence ?... Et cette femme l'accusait de l'enfermer, de la priver de tout, elle et son enfant.

L'enfant de Gildas, ce pauvre petit rachitique, privé d'intelligence ! Était-ce donc par un sentiment de honte qu'il le cachait ainsi à tous les yeux ?

Oh ! non, non ! Il était incapable de cette

lâcheté, l'homme qui représentait à mes yeux la droiture et la noblesse d'âme elles-mêmes !

Mais alors, cette femme avait menti ? Dans quel dessein ? À moins qu'elle ne fût folle. Cependant elle parlait tranquillement, sans exaltation...

Je me laissai retomber sur l'herbe, sans souci du ciel qui se chargeait de plus en plus, ni des sourds grondements qui se rapprochaient. Mon pauvre cerveau était en feu, je cherchais désespérément à rassembler mes idées...

Sa femme !... Non, ce n'était pas possible ! Pourquoi n'en avait-il jamais parlé ?... Et pourquoi la cachait-il ainsi à tous les yeux ? Si belle, il devait l'aimer... Et pourtant elle l'appelait son bourreau, elle disait...

Oh ! non, non, c'était impossible, il ne pouvait être coupable de tout ce dont elle l'accusait !

De grosses gouttes de pluie tombaient depuis un instant, un éclair bleuâtre jaillit tout à coup. Je me levai brusquement en même temps que se faisait entendre un grondement plus fort et plus

rapproché, et je me mis à courir le long de la falaise.

Quelqu'un arrivait au-devant de moi. Je reconnus aussitôt Gildas, et je sentis qu'un flot de pourpre montait à mon visage.

Il marchait vite, courant presque lui aussi, et m'eut bientôt rejointe.

– Comment vous attardez-vous ainsi ? Quelle imprudence ! s'écria-t-il en me saisissant la main. Vite, vite ! car nous allons être transpercés !

Mais toute notre hâte ne put empêcher que l'averse torrentielle nous surprît avant d'atteindre Ker-Euvez. Ma blouse de linon collait sur moi, mes minces souliers de maison s'imprégnaient d'eau...

Enfin nous atteignîmes la maison, au moment où un effrayant éclair luisait. Un coup de tonnerre fit presque immédiatement trembler la maison... Dans le vestibule, M<sup>me</sup> de Ploëllec se précipita vers moi...

– Enfant imprudente ! Dans quel état vous êtes !... Vite, vite, montez !

À la porte du salon s'encadrait la mince silhouette de M<sup>me</sup> Blenne : « Quel dévoué tuteur vous avez, mademoiselle ! dit la voix douce de la jeune veuve. Il ne tenait plus en place en voyant l'orage prêt à éclater, et pas de pupille à l'horizon ! C'est cruel à vous de lui donner ces inquiétudes. »

Quelque chose dans son accent me parut bizarre. Mais la voix brève et froide de Gildas s'éleva aussitôt :

– Le mot cruel est un peu exagéré en la circonstance. Gaïta n'a pas pensé si loin, elle s'est oubliée simplement devant la mer, sa grande amie, si belle même en un jour sombre comme celui-ci... Allez vite vous changer et vous réchauffer, Gaïta.

J'eus un moment d'hésitation, quelque chose s'agita en moi, je revis en une seconde la jeune femme qui m'avait dit : « Il est mon bourreau... » Puis, brusquement, sans le regarder, je murmurai :

– Merci, mon cousin !

Bien vite, M<sup>me</sup> de Ploëllec m'emmena dans ma chambre, elle m'aida à mettre promptement des vêtements secs, me fit apporter une boisson chaude. Je frissonnais d'abord un peu, mais je me réchauffai vite. Seulement, ma pauvre tête me faisait atrocement souffrir. Cédant aux conseils de M<sup>me</sup> de Ploëllec, je me couchai, mais, une fois seule, la pensée de ce que j'avais appris aujourd'hui me revint de nouveau, avec l'irrésistible désir de savoir si cette femme avait dit vrai. Quand M<sup>me</sup> de Ploëllec remonterait pour me voir, je lui demanderais...

Mais jamais, oh ! non, jamais personne ne me ferait croire que Gildas fût l'homme mauvais et méprisable que prétendait cette étrangère ! Il y avait là quelque mystère qui s'éclaircirait tout à l'heure.

Et maintenant, en y réfléchissant, je m'avisais de quelque chose d'antipathique, de trouble dans le regard de cette jeune femme. Elle avait menti... Dans quel dessein ?

J'essayais ainsi de calmer un peu l'enfièvrement de mon cerveau, mais toute mon

angoisse reparut lorsque, vers sept heures, je vis entrer M<sup>me</sup> de Ploëllec.

– Qu’allez-vous prendre pour votre dîner, ma chère petite ?

– Oh ! rien, madame ! Je ne pourrais rien avaler, ces névralgies me martèlent les tempes... Mais j’aurais quelque chose à vous demander.

– Quoi donc, enfant ?

Alors, d’une voix entrecoupée, je lui racontai mon bref entretien avec l’étrangère.

Dès les premiers mots, je vis se contracter son doux visage, dont l’expression se fit triste, presque douloureuse.

– Est-ce que c’est vrai ? balbutiai-je en terminant.

– Qu’elle est la femme de Gildas ? Malheureusement oui !

– Mais... le reste... Qu’il l’enferme, qu’il...

– Certes, il l’enferme ! La malheureuse est folle, Gaïta !

– Folle !

– C’est une lamentable histoire, mon enfant. Puisque vous en connaissez maintenant une partie, mieux vaut que je vous raconte tout. Je suis certaine que ce serait l’avis de votre cousin... Donc, il arriva qu’un jour Gildas – il avait vingt-deux ans alors – fut pris par une tempête dans le golfe du Morbihan où il naviguait souvent, et sa barque jetée sur les rives de l’île d’Arz. En abordant sur des roches glissantes, il s’était blessé à la jambe, assez sérieusement. Un vieux pêcheur, Hervé Binic, le recueillit dans sa maison, et le soigna de concert avec sa petite-fille Marie-Josèphe. On appelait celle-ci la plus belle fille des Îles. En outre, ses parents ayant fait un petit héritage, elle avait été élevée à moitié en demoiselle et possédait une certaine instruction. Gildas était jeune, enthousiaste, il avait une belle âme loyale, sans défiance... et elle était habile. Quand il quitta Arz, presque guéri, Marie-Josèphe Binic et lui avaient échangé les promesses de fiançailles.

» Il eut une longue lutte à soutenir avec sa mère. Moi-même, j’essayai de le détourner de ce projet. Cette jeune fille n’était pas de même

condition sociale, ni de même éducation que lui, et l'expérience a démontré que les unions de ce genre sont rarement heureuses. Puis, les renseignements pris discrètement par moi n'étaient pas favorables. Mais rien ne put le faire céder, il était aveuglé et s'appuyait d'ailleurs sur la promesse donnée.

» De guerre lasse, sa mère accorda son consentement, mais elle n'assista pas au mariage. Seule de la famille, je me rendis à Arz. Je trouvai Marie-Josèphe aussi belle que me l'avait dépeinte Gildas, mais j'eus aussitôt l'intuition de ce qu'était réellement cette séduisante créature.

» Je crois que les illusions ne furent pas longues pour mon pauvre Gildas !

« Aussitôt après le mariage, ils étaient partis pour Paris, que désirait passionnément connaître la nouvelle M<sup>me</sup> Le Guernez. Elle se révéla aussitôt ce qu'elle était vraiment : coquette, légère, cœur sec, avide uniquement de luxe et de plaisirs, n'ayant qu'un vernis d'éducation, et repoussant avec violence les remontrances d'abord très douces, puis plus tard fermes, et

bientôt irritées du mari dont les yeux s'ouvraient si vite, maintenant qu'elle ne cherchait plus à les lui bander !

» Il y eut, dès cette première année de mariage, des scènes terribles. J'espérais que la naissance attendue d'un petit enfant viendrait renouer ces liens qui se desserraient chaque jour. Mais cette naissance ne devait être qu'un redoublement de malheur pour Gildas. Il ignorait qu'une tare héréditaire existait dans la famille Binic, dont de nombreux membres avaient été atteints d'aliénation mentale. L'enfant qui vint au monde était idiot, et Marie-Josèphe, peu de jours après, fut saisie d'une crise de folie furieuse.

» On la transporta dans une maison de santé. L'aliéniste la déclara incurable. Après ce premier accès, un calme relatif était survenu, que troublait seule la présence de Gildas. À la suite de deux essais de ce genre, il cessa ses visites, si cruelles d'ailleurs pour lui.

» L'année suivante, le médecin, voyant la tranquillité persistante de la malade, conseilla à son mari de la faire installer au bord de la mer,

dont elle parlait toujours dans ses paisibles divagations. Il espérait qu'il en résulterait un grand bien pour sa santé. De fait, elle sembla aussitôt moins abattue ; il parut même, à certains jours, que son intelligence avait de brefs réveils. Ce fut en un de ces moments qu'elle parla de son enfant, et le réclama. Comme on essayait de l'en dissuader, elle eut une nouvelle et terrible crise.

» – Donnez-le-lui ! dit le médecin. Le pauvre petit est irrémédiablement privé d'intelligence, il n'y a guère à craindre pour lui l'existence près de cette malheureuse... Et résister à l'idée qui s'est emparée de ce pauvre cerveau, ce serait risquer une catastrophe. Nous serons toujours à même, d'ailleurs, si nous voyons quelque inconvénient pour l'enfant, d'aviser à arranger les choses.

» Goulven fut donc amené dans cette petite maison isolée où sa mère vivait entre ses deux gardiens : Marie-Louise, la sœur de Mathurine, et son mari, un ancien canonnier de la flotte, tous deux braves gens, d'un dévouement et d'une discrétion à toute épreuve. Marie-Josèphe, qui avait été une si déplorable épouse, se montra

aussitôt une mère passionnée. L'enfant a toujours été bien soigné, et très dorloté. La pauvre femme ne s'aperçoit pas de son état d'inintelligence ; elle est, dit Marie-Louise, en admiration devant lui.

– C'est affreux ! murmurai-je d'une voix étouffée. Pauvre Gildas !... Et... il ne l'a jamais revue ?

– Il a essayé une fois encore, peu de temps après que Goulven lui fut remis. Mais ce fut épouvantable. À grand-peine, Kerbénec et Marie-Louise réussirent à la maintenir, tandis que Gildas disparaissait. Depuis, il s'est bien gardé d'autres tentatives. Elle a une haine féroce contre lui, et, ainsi que vous l'avez vu vous-même, l'accuse de la priver de tout, d'en vouloir même à la vie de son fils. Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que mon pauvre Gildas pourvoit largement à tous les besoins de sa femme et de son enfant ?

– Oh ! oui, c'est inutile ! m'écriai-je avec élan. Jamais je n'aurais pu croire cela !... Il est si loyal et si bon !

– Oui, il l'est !... et courageux aussi ! Il a expié durement cette heure d'entraînement ! Pour une

âme comme la sienne, pour un cœur affectueux et délicat entre tous, la désillusion si prompte a été terrible. Seule sa foi lui a permis de surmonter les moments affreux par lesquels il a passé. Depuis qu'il a tant souffert, il est devenu le chrétien fervent que vous avez pu juger. À Paris, comme ici, il va visiter et soulager les malheureux, si discrètement que bien peu connaissent cette partie de sa vie. Puis il a trouvé dans le travail une immense ressource contre les souvenirs amers, contre les révoltes intérieures. Il s'est fait une armure de calme et de sereine tranquillité. Mais là-dessous, il y a un cœur qui n'a pas cessé de souffrir.

– Pauvre Gildas ! Pauvre Gildas ! murmurai-je.

Les larmes remplissaient mes yeux, je les sentais glisser sur mon visage. M<sup>me</sup> de Ploëllec se pencha et mit un baiser sur mon front.

– Vous êtes une chère petite âme, Gaïta. Vous l'aimez donc bien, maintenant, ce tuteur un moment détesté ?

– Oh ! oui, je l'aime !... je l'aime tant !

La main qui tenait la mienne eut un léger frémissement.

– Allons, reposez-vous bien, dit la vieille dame d'une voix un peu changée. Je vais vous envoyer une tasse de bouillon, vous essaierez de l'avalier... Puis, ne pensez plus trop à ce que vous venez d'apprendre. Nous n'en parlons jamais, le monde même a presque fini par oublier que Gildas Le Guernez est marié. Lui s'en souvient, mais pour expier et porter courageusement sa croix.

Elle s'éloigna, tandis que j'appuyais contre l'oreiller mon visage humide de pleurs. Ainsi donc, c'était là le secret de douleur que j'avais vu flotter dans les yeux de Gildas ! Une ambitieuse, une coquette sans âme avait brisé ce cœur, ce cœur loyal et délicat en qui, cependant, il devait être si bon de se confier !

J'eus, pendant quelques minutes, l'impression de haïr cette femme qui avait fait son malheur. Il y avait encore, chez moi, quelque chose de cette violence de sentiments qui m'avait fait naguère détester mon tuteur.

– Pardon, mon Dieu ! murmurai-je en me ressaisissant. Mais c'est trop horrible de penser qu'elle l'a fait tant souffrir !... Oh ! Gildas, Gildas, si je pouvais vous enlever cette douleur !... Si je pouvais souffrir à votre place !

## XIV

Je ne descendis de ma chambre que dans l'après-midi du lendemain. M<sup>me</sup> de Ploëllec se trouvait seule dans le salon, Gildas, sa mère et leurs hôtes étant en promenade. Ils rentrèrent un peu après cinq heures.

Du premier coup d'œil, en rencontrant le regard profond et grave de mon tuteur, je compris qu'il savait que je n'ignorais plus rien.

Quant à moi, je fis de mon mieux pour dissimuler l'émotion qui me saisissait à sa vue ; mais je dus n'y réussir qu'imparfaitement, car je vis les yeux bleus de M<sup>me</sup> Blenne s'arrêter longuement et curieusement sur moi.

– Ce malaise est-il tout à fait passé, Gaïta ? demanda Gildas avec son habituel intérêt affectueux.

– Pas complètement encore, mon cousin.

– Cela se voit, vous n’avez pas bonne mine, dit M<sup>me</sup> Blenne en se laissant tomber sur un fauteuil près de moi. Vous auriez dû venir avec nous, la promenade vous aurait fait du bien... Et vous nous auriez entendus discuter sur de graves sujets, M. Le Guernez et moi. Il était question de divorce. Lui ne l’admet pas ; moi je le déclare indispensable. Qu’en dites-vous, mademoiselle Gaïta ?

– Je ne sais qu’une chose, madame : c’est que le divorce est défendu par ma religion. Cela me suffit.

Je vis une lueur d’approbation passer dans le regard de Gildas.

– Très bien, Gaïta. C’est ainsi que doivent penser des catholiques. Après cela, il ne leur est pas défendu de chercher les raisons qui ont motivé cette interdiction, lesquelles raisons ne sont que trop justifiées par les résultats que donne cette néfaste institution.

M<sup>me</sup> Blenne redressa la tête d’un petit air combatif. Elle était très rose, très fraîche aujourd’hui, et semblait une toute jeune femme

avec sa robe blanche et sa charlotte de tulle garnie de petites roses.

– Mais cependant, il y a des situations intolérables !... Vous réduisez ainsi de pauvres êtres à un malheur indéfini, vous leur refusez le droit de chercher ailleurs le bonheur...

Une sorte de sourire, d'une amertume infinie, vint aux lèvres de Gildas.

– Le bonheur est bien problématique sur cette terre, madame, et toujours éphémère ! Nous autres, chrétiens, faisons passer avant lui le devoir.

– Et votre vie s'écoule dans la souffrance !

– Croyez-vous, madame, que les autres ne souffrent pas, et davantage encore, parce que sans espérance et sans les consolations de la foi ?

M<sup>me</sup> Blenne secoua la tête.

– Vous êtes trop rigide, je persiste à vous le répéter, monsieur ! Il faut marcher avec votre siècle...

– Jamais dans ce qu'il a de mauvais, madame !

– Vous êtes inconvertissable ! dit-elle avec un petit geste de découragement. Et vous rendez votre pupille semblable à vous... Ainsi, mademoiselle, vous n'accepteriez jamais d'épouser un divorcé, même si vous l'aimiez ?

– Quelle question, dis-je, en ouvrant de grands yeux. Ce serait une faute très grave, n'est-ce pas, mon cousin ?

– Excessivement grave, dit-il d'un ton bref. Gaïta n'a même pas à envisager une pareille perspective, madame, ajouta-t-il en s'adressant à M<sup>me</sup> Blenne. À une jeune fille chrétienne comme elle, il ne sera pas fait de demande de ce genre.

Il y avait dans l'accent de mon tuteur quelque chose de particulier, que je ne pus définir, mais je vis M<sup>me</sup> Blenne rougir légèrement, et changer de conversation.

Je pris prétexte, les jours suivants, de ma récente indisposition pour m'abstenir de me joindre aux promeneurs. M<sup>me</sup> Blenne me déplaisait de plus en plus, M. Darblon se montrait trop empressé près de moi, ce qui amenait un pli sur le front de mon tuteur et une lueur d'irritation

contenue dans son regard. Puis j'étais réellement lasse, sans entrain. Il me semblait que j'avais tout à coup vieilli ; que l'enfantine et insouciante Gaïta avait fait place à une jeune fille sérieuse et réfléchie, qui commençait à considérer la vie d'un œil méditatif, avec une sorte d'effroi.

M<sup>me</sup> de Ploëllec se montrait très tendre, et m'entourait de soins maternels. Parfois, dans son regard, je remarquais une expression de tristesse et de regret dont je ne m'expliquais pas la raison.

Au bout de dix jours, ces dames parlèrent de départ. Gildas annonça alors qu'il accompagnerait sa mère à Paris, pour, de là, faire un voyage en Allemagne.

Cette décision inopinée parut étonner tout le monde, sauf M<sup>me</sup> de Ploëllec. Quant à moi, elle me bouleversa. Comment, ces étrangers m'avaient empêchée de jouir de la société de mon cousin, et maintenant je ne pourrais même pas me rattraper un peu pendant la fin des vacances !

Je m'en allai errer, ce matin-là, le cœur très gros, à travers les landes que fleurissaient les bruyères.

En rentrant je me croisai avec une femme âgée portant la coiffe d'Auray, comme Mathurine, à qui elle ressemblait, d'ailleurs.

Dans le vestibule, M<sup>me</sup> de Ploëllec, l'air inquiet, conférait à voix basse avec la vieille cuisinière, plus rechignée que jamais.

– Je ne sais ce qui va arriver ! dit-elle en m'apercevant. Le pauvre petit Goulven était malade depuis plusieurs jours, mais son état s'est subitement aggravé aujourd'hui. Le médecin ne conserve plus d'espoir de le sauver. Comment la mère va-t-elle supporter cela ? J'ai peur de quelque catastrophe !... Il faut que je monte prévenir Gildas.

– Il vaudrait bien mieux ne pas lui parler de ça ! marmotta Mathurine. Il a déjà eu assez d'ennuis avec cette femme-là, le pauvre.

M<sup>me</sup> de Ploëllec se redressa, avec une expression sévère sur son doux visage.

– Il doit savoir que son fils se meurt ! dit-elle gravement. Votre rancune vous égare parfois, Mathurine !

La vieille femme ne répliqua rien et s'éloigna, non sans avoir glissé vers moi un de ses plus noirs coups d'œil.

Pendant le déjeuner, je remarquai que Gildas faisait effort pour dissimuler une évidente préoccupation. Comme nous nous levions de table, Jeanne-Marie vint lui dire :

– Servan demande à parler à Monsieur.

Il sortit en s'excusant près de ses hôtes, une affaire pressante l'appelant au-dehors.

Je savais que Servan, le vieux cocher, avait été envoyé à la petite maison de la falaise pour aider Kerbénec et Marie-Louise, et apporter des nouvelles. Était-il venu annoncer la mort de l'enfant ?

M<sup>me</sup> de Ploëllec, que je devinais inquiète et nerveuse, s'éloigna un instant du salon. Quand elle rentra, voyant les deux dames et M. Darblon occupés à discuter sur quelque sujet mondain, elle m'appela près d'elle et murmura à mon oreille :

– C'est fini pour le pauvre petit Goulven !

Gildas est allé là-bas, mais il ne se montrera pas à elle. Il paraît que, pour le moment, elle est écrasée, abrutie littéralement.

Gildas était là-bas ! Mais qui sait ce que pouvait lui faire cette femme, dans un accès de fureur ? J'avais entendu dire que les fous possédaient dans leurs crises une force extraordinaire...

Je ne pouvais rester en place. Machinalement, je sortis dans le jardin, et, sans en avoir presque conscience, je me trouvai au bout d'un instant sur le sentier de la falaise.

Bientôt le mur gris apparut à mes yeux. Je remarquai du premier coup d'œil que la porte était entrouverte. La mort du pauvre innocent avait amené une perturbation dans les habitudes des gardiens de Marie-Josèphe.

Je m'arrêtai un instant, hésitante... Puis, résolument, je poussai la porte et entrai.

Quelques plates-bandes bordées de buis, garnies de fleurs, s'étendaient devant moi. De-ci, de-là, quelques ifs taillés... puis une charmille,

au-delà de laquelle se distinguait la maison.

J'eus tout à coup un léger tressaillement. Sous la charmille, un homme était assis, le front appuyé sur sa main.

C'était Gildas.

À quoi pensait-il là ? Revivait-il les jours douloureux, ou bien ceux de son court bonheur ?

Oh ! pouvoir le consoler !... pouvoir écarter de lui la souffrance !

Au moins, si je lui disais quelle sympathie profonde il avait près de lui ? Il est doux aux affligés de sentir qu'un cœur ami prend sa part de leurs angoisses !

Doucement, je m'avançai dans les allées sablées... Mais voici qu'à travers la charmille j'aperçus une silhouette féminine sortant de la maison. Je vis mon cousin se lever brusquement...

Et je compris qui venait là.

Elle avait aperçu son mari. Une seconde, elle s'arrêta, les yeux hagards, serrant contre elle le petit cadavre de son fils. Puis, posant l'enfant à

terre, elle s'élança sur Gildas, avec un rugissement de lionne, en étendant en avant ses mains crispées, prêtes à étrangler.

Mais j'étais là en même temps qu'elle. Je me jetai devant Gildas, en le repoussant si brusquement qu'il chancela et tomba à terre. J'essayai de saisir ses mains menaçantes ; mais les ongles s'enfoncèrent dans ma chair, je me sentis saisie et secouée furieusement, je perdis connaissance...

Quand je revins à moi, j'étais étendue sur un canapé, dans un petit salon inconnu.

Près de moi se tenaient mon tuteur et le vieux médecin de Boséneuc.

– Enfin ! murmura Gildas en me saisissant la main, tandis que son visage blême et crispé se détendait légèrement.

– Vous... n'avez rien ? balbutiai-je.

Ce fut ma première pensée.

– Non, rien... grâce à vous, enfant courageuse !

– Et... elle ?

– Le docteur, Kerbénec et Servan, qui accouraient derrière elle, ont pu la maîtriser. Mais aussitôt elle a été saisie d'un transport au cerveau et... c'est fini ! dit-il d'une voix un peu rauque.

– Que Dieu lui fasse miséricorde ! ajouta le docteur.

– Oh ! oui !... Et je lui pardonne, pauvre malheureuse ! Elle aussi a expié... Comme vous tremblez, Gaïta !

– Ses nerfs sont un peu ébranlés, dit le docteur. Le plus pressé est de la transporter à Ker-Euvez... Vous avez fait prévenir pour la voiture, monsieur Le Guernez ?

– Oui, elle va arriver dans quelques minutes, avec ma tante... Calmez-vous, je vous en prie, enfant ! ajouta-t-il en penchant vers moi son visage anxieux. Vous n'avez rien à craindre, vous allez rentrer bien tranquillement à Ker-Euvez... et vous ne penserez plus à ce qui s'est passé, n'est-ce pas ?

– J'essaierai ! dis-je en faisant un effort pour sourire, afin de le rassurer.

Mais je me sentais très agitée, des soubresauts me secouaient sans cesse. Le docteur me fit boire un calmant, et, M<sup>me</sup> de Ploëllec arrivant sur ces entrefaites, on me mit bien vite en voiture, puis, dès l'arrivée à Ker-Euvez, au lit, où je demeurai pendant quinze jours, en proie à une fièvre nerveuse qui ne cédait que difficilement.

– Il faudrait que cette enfant-là s'en aille d'ici ! déclara le docteur. L'air de la mer ne lui convient pas en ce moment.

– Où souhaiteriez-vous aller, chérie ? me demanda M<sup>me</sup> de Ploëllec.

Je murmurai :

– À la Mailleraye.

– Je vais écrire à Gildas pour lui demander si la chose est faisable.

Je n'avais revu mon tuteur qu'une fois, depuis l'après-midi tragique. Il était venu, huit jours après, me faire ses adieux avant de partir pour Paris où il avait des affaires à régler. Il comptait ensuite revenir à Ker-Euvez, contrairement à la décision prise avant la mort de sa femme et de

son fils. Aucun de nous n'avait parlé de ce qui s'était passé dans le jardin de la petite maison, mais j'avais vu plusieurs fois les yeux de Gildas s'abaisser sur mes mains qui portaient encore la trace des égratignures – comme autrefois les siennes.

Je l'avais trouvé toujours le même, grave et tranquille.

Il accueillait sa délivrance avec la même dignité sereine qui lui avait servi à porter son malheur.

La réponse à M<sup>me</sup> de Ploëllec arriva très prompte, et très laconique :

« Je pars pour la Mailleraye afin de vous faire préparer une installation convenable. Tenez-vous prêtes, toutes deux ; un télégramme vous parviendra quand vous pourrez vous mettre en route. »

– Comment ? Vous venez avec moi ? m'exclamai-je.

– Certainement ! Souffrante comme vous l'êtes encore, je ne vous laisserai pas partir seule.

– Mais, madame, ce voyage va vous fatiguer !... Et là-bas, la maison est triste, privée de tout conforttable...

– Bah ! bah ! qu’importe ! Je suis une vieille casanière, une égoïste, il est bon que je sorte un peu de mes petites habitudes...

Je lui sautai au cou et baisai ses joues ridées.

– Une égoïste, vous ! Oui, une égoïste dans le genre de votre petit-neveu, qui pense toujours aux autres avant lui-même !... Mais je refuse ce sacrifice de votre part ! Je vais écrire à M<sup>me</sup> Bardier, elle trouvera peut-être quelqu’un qui puisse me tenir compagnie...

– Et moi, je vous dis que je veux connaître la Mailleraye ! déclara péremptoire la vieille dame. Je veux voir cette chère Luzette dont vous m’avez parlé, et vous entendre de nouveau me raconter près d’elle la légende de Renaud d’Arbères et de la belle Ondine.

– Alors, si vous voulez !... murmurai-je, vaincue et toute joyeuse.

## XV

Une désillusion m'attendait à la Mailleraye. J'avais compté y trouver mon tuteur. Mais Philomène nous apprit qu'il était parti l'avant-veille pour l'Allemagne. Dans une lettre que reçut ce même soir M<sup>me</sup> de Ploëllec, il s'excusa de ne nous avoir pas attendues, un ami lui ayant télégraphié de venir le rejoindre à Francfort, d'où ils partiraient aussitôt pour un voyage à travers les provinces rhénanes.

La Mailleraye me parut dès lors morne et triste, en dépit des quelques améliorations que Gildas y avait fait faire hâtivement. J'errais sans entrain aux alentours, suivie de Tap et de Miquette, toujours fidèles, mais qui me regardaient avec un air de dire : Comme elle est changée !

Oui, j'étais changée ! L'enfant avait disparu, je sentais palpiter en moi je ne sais quoi d'obscur,

d'indéfinissable, de douloureux, et de très doux  
pourtant !

De Limoges, où elle se trouvait chez son frère, M<sup>me</sup> Bardier vint passer quelques jours à la Mailleraye. Je sentis se poser plusieurs fois sur moi ce regard observateur qui faisait dire à ses élèves : « Madame nous fouille l'âme » ; et la veille de son départ, je l'aperçus de loin en grande conférence avec M<sup>me</sup> de Ploëllec, dans une allée du parc.

– Est-ce drôle que tu ne puisses pas refaire un peu ta mine à l'air du pays ! me dit un jour Philomène. Tu es plus pâle encore qu'en arrivant, et tu maigris, sûrement.

Je levai insouciamment les épaules. Mais je me rendais bien compte que l'ennui pesait sur moi – en même temps qu'une mélancolie que rien, dans notre solitude, ne venait distraire.

J'allais fréquemment m'asseoir et travailler au bord de la Luzette. Par un après-midi un peu gris, je m'y rendis et m'étendis à demi dans l'herbe haute. Un souffle léger ridait l'eau tranquille, glissant doucement sur ses cailloux gris. Elle était

très verte aujourd'hui, très claire, et pourtant si mystérieuse toujours !

– Je voudrais savoir !... murmurai-je.

Quoi ?... Je ne le précisais même pas en moi-même. Je sentais vaguement qu'il existait, au fond de deux prunelles de la nuance de cette eau, un secret dont je souhaitais connaître le mystère...

Un frôlement sur l'herbe me fit tourner la tête. À quelques pas de moi, je vis Gildas Le Guernez... Je rencontrai son regard, et je sentis un frisson de bonheur courir en moi – car jamais, jamais il ne m'avait regardée ainsi.

Il s'avança vivement, et mit un genou en terre pour se trouver à ma hauteur.

– Ma tante m'a écrit que vous vous ennuyiez ici, que vous dépérissiez... et que ma présence vous ferait plaisir, murmura-t-il doucement, en me prenant la main.

– C'est vrai !... Gildas, je... je désirais tant vous revoir ! Je vous aime tant !

Tout à coup, les sanglots me suffoquaient. Il m'attira contre lui, en disant d'un ton

d'inexprimable tendresse :

– Ne pleurez pas, enfant chérie. Puisque vous m'aimez, et que je vous aime, je serai votre époux, votre guide, votre compagnon pour la vie !

– Gildas !... Oh ! c'est trop de bonheur ! balbutiai-je.

– Ma Gaïta, il n'y en aura jamais trop pour vous, chère petite âme si droite, si simple, dont j'ai suivi avec tant de joie la prompte éclosion.

– C'est votre exemple qui m'a fait tant de bien ! Mais n'avez-vous pas peur que je sois bien peu raisonnable pour devenir votre femme ?

– Non, non, je ne crains rien, dit-il avec un sourire. Telle que vous êtes, c'est ainsi que je vous veux. Les responsabilités de la vie se chargeront vite de vous mûrir.

– Et j'essaierai de vous rendre très, très heureux... pour que vous oubliiez ! murmurai-je.

Sa main frémit un peu dans la mienne, ses yeux se voilèrent un instant de mélancolie. Un long moment, nous demeurâmes silencieux.

Devant nos yeux s'évoquait l'image de la pauvre folle dont la petite maison de la falaise avait été le tombeau anticipé.

– Pourquoi êtes-vous parti avant que nous arrivions ici, Gildas ? demandai-je tout à coup, afin de l'éloigner de ces tristes pensées.

– Parce que je m'étais aperçu, à Ker-Euvez, que vous m'aimiez sans vous en douter, pauvre petite fille ! Et il me paraissait plus délicat, à cause de mon rôle de tuteur, de m'éloigner afin de vous laisser m'oublier un peu. Cet hiver, vous auriez été dans le monde, vous auriez vu d'autres jeunes gens, vous auriez comparé...

– Des jeunes gens dans le genre de M. Darblon ! Merci bien !

Il se mit à rire.

– Il ne vous plaît décidément pas, ce pauvre Antoine ? Mais tous ne lui ressemblent pas... Donc, pour finir mon explication, je m'étais résolu, quoi qu'il m'en coûtât, à ne pas vous revoir de plusieurs mois. Mais voilà que ma tante m'écrit de revenir, si je ne veux pas être cause de

votre mort. Elle m'assure que vous ne m'oubliez pas ; que mon absence ne servira qu'à vous faire souffrir ; que c'est avec moi seulement que vous serez heureuse... Bref, la chère tante Armelle se montre si éloquente que je boucle mes malles, serre la main de mon ami ahuri, et reprends le chemin de la France.

– Oh ! la bonne tante chérie ! Comme je vais la remercier tout à l'heure !... Comme elle nous a bien devinés, Gildas !

– Oui, depuis longtemps, avant même que nous ne nous rendions compte de l'attrait qui germait en nous. Elle s'en désolait alors, sachant que la souffrance seule en serait le résultat. Maintenant, Dieu nous réunit par ses mains. C'est un vrai bonheur pour elle, pauvre tante Armelle qui a tant pleuré en secret sur mes épreuves !

Nous eûmes de longues fiançailles, qui ne devinrent officielles qu'au printemps. Bien que, virtuellement, la pauvre Marie-Josèphe fût morte le jour où sa raison avait sombré dans la folie, Gildas portait strictement son grand deuil. Je

passai une partie de l'hiver à l'hôtel Le Guernez, suivant des cours sous la direction d'une personne distinguée que mon tuteur avait placée près de moi en qualité d'institutrice et de dame de compagnie, et allant un peu dans le monde avec M<sup>me</sup> Le Guernez. Puis, vers la fin de janvier, je partis pour Ker-Euvez, où je devais rester jusqu'à mon mariage, qui serait célébré dans la petite église de Boséneuc.

La correspondance était presque quotidienne entre Gildas et moi. Puis il venait souvent passer une huitaine de jours dans la chère vieille maison, et c'étaient entre nous de longues et délicieuses causeries.

M<sup>me</sup> de Ploëllec rajeunissait en nous regardant ; Jobic, Servan et Jeanne-Marie exultaient. Et Mathurine, elle-même, rendait les armes.

Il est vrai que Gildas s'en était expliqué catégoriquement avec elle. Dès le premier séjour qu'il fit à Ker-Euvez, cette année-là, il lui déclara tout net qu'il n'entendait pas voir faire une mine pareille à sa fiancée. Mathurine se mit à

sangloter, en marmottant que ces yeux bleus-là avaient encore ensorcelé M. Gildas... À quoi il riposta :

– Oui, ils m’ont ensorcelé, mais pour mon bonheur, ceux-là. Tâche de ne pas l’oublier, Mathurine !

Dès lors, la vieille femme fut moins revêche, et, peu à peu, son humeur s’adoucit à mon égard, à mesure qu’elle voyait l’inanité de ses craintes. Mais je crois bien qu’elle ne me pardonna vraiment mes yeux bleus que le jour où d’autres, tout semblables, brillèrent dans un tout petit visage d’enfant – du fils dont la naissance vint effacer jusqu’au dernier les douloureux regrets de Gildas.

Maintenant, les chers yeux verts me laissaient lire toutes leurs pensées, ils n’avaient plus de mystère pour moi, depuis l’instant où sur les bords de la Luzette, dont je ne cherchais plus à pénétrer le secret, j’avais lu en eux le beau secret d’amour qui devait faire de Gaïta Valprez, l’indépendante, la petite vagabonde de jadis, la plus heureuse des épouses et la plus soumise,

comme l'exigeaient son âge, son inexpérience et  
la tendre estime inspirée par celui dont elle était  
la compagne pour toute son existence terrestre.  
Le tuteur autrefois détesté était devenu, de par  
mon libre choix, mon tuteur pour la vie !



Cet ouvrage est le 250<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.